

VALENTIN.

Imprimerie d'Amédée Saintin, rue Saint-Jacques. 38.

Roués de Paris.

VALENTIN

MŒURS CONTEMPORAINES

PAR

ARNOULD FREMY.

II.

Paris,

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS,

CHRETIEN éditeur, rue Percé-Saint-André, 11.

1840.

I.

Le soleil, ce magicien suprême, cet ordonnateur de toutes les fêtes, semblait avoir voulu célébrer le départ de M. Lalance et de ses compagnons, car jamais peut-être il n'avait répandu dans les champs et sur les chemins des clartés à la fois plus vives et plus tendres. Le ciel était d'une admirable sérénité : une brise matinale caressait les arbres, et comme on était alors à la moitié du mois de mai, le temps avait cette agréa-

ble fraicheur que l'on ne retrouve point dans une saison plus avancée.

L'ambition, voyageuse inconstante qui va plus souvent à pied que dans un char doré, marchait à côté de la carriole et entretenait nos voyageurs de douces promesses et d'espérances qu'on devine. Lorsqu'on abandonne pour une entreprise lointaine ses parents, ses amis et sa maison, il est bien rare qu'on n'ait pas dans la tête quelque château en Espagne qui surpasse et au delà ce que l'on quitte, calme les regrets et met dans le cœur ces désirs vagues, enveloppés d'un brouillard transparent, qui ont quelque conformité avec le réveil d'une belle matinée.

Du reste, à l'exception de Valentin qui connaissait presque tous les coins de la France, ces braves gens n'avaient guère voyagé au delà des barrières de Paris. Tout était donc nouveau pour eux; les objets les plus indifférents leur causaient des sensations de bien-être et d'étonnement que les gens riches et blasés eussent assurément enviées; car, s'il est vrai qu'on achète le droit de contempler les beaux sites, les vastes

forêts et les beaux lacs, on n'achète malheureusement pas les impressions qui permettent d'en jouir parfaitement.

On sait que les plaines des environs de Paris sont arides en général et peu verdoyantes. Grâce à cette jeunesse d'enthousiasme qui donne à toutes choses une teinte heureuse, nos voyageurs crurent voir des chemins semés de fleurs. L'air était, il est vrai, embaumé d'un délicieux goût de menthe et d'aubépine ; les oiseaux chantaient dans le creux des arbres et la rosée avait laissé aux buissons, situés un peu à l'ombre, ses plus belles perles. Un poëte eût comparé ces branches fleuries à des jeunes filles qui, s'étant parées pour attendre celui qu'elles aiment, pleurent en ne le voyant pas venir.

M. Lalance, pénétré d'un secret enchantement, pria Valentin d'arrêter et se mit à écouter l'agréable musique formée par le chœur des oiseaux : ces murmures, tour à tour interrompus et repris, promenaient son cœur dans mille rêveries. C'était à chaque pas un nouveau sujet d'émotion. Ici, une maisonnette couverte de

chaume; un rosier montait jusqu'au premier étage; ce brillant maître du portique, semblait, par un capricieux orgueil, vouloir porter vers le pigeonnier ses plus belles fleurs. Plus loin, c'était un parc, un verger, ou bien une chèvre blanche qui gravissait en broutant un monticule de gazon, et donnait à la perspective quelque chose de riant et d'animé.

Au moment où la voiture venait de s'arrêter, M. Lalance fit la rencontre d'un homme d'un esprit original et d'un bon commerce, nommé Blouet. Cet homme habitait la ville de C......, située à peu de distance de Paris, et venait quelquefois à l'épicerie, du temps où elle était encore dans un état florissant.

Il cheminait la tête baissée, laissant aller les guides de son cheval, et paraissait plongé dans de tristes réflexions. Il aborda M. Lalance le premier, et celui-ci s'étant informé des causes de son abattement, il lui avoua que, sur ses trois fils, pas un seul ne tournait bien. Francis était débauché, Juste enclin à l'ivrognerie, et Baptiste si extravagant dans tous ses projets que l'on

craignait que sa raison ne fût dérangée. Aucun d'entre eux n'avait de goût pour l'agriculture, et ils s'entendaient à qui mieux mieux pour arracher sans cesse à leur père de nouvelles sommes d'argent. Un de leurs vieux parents, grand buveur, recueilli dans la maison par charité, semblait se concerter avec eux pour la mettre au pillage. Quand ces quatre damnés étaient réunis, c'était un enfer; le couvert était mis dès le matin, et souvent l'orgie se prolongeait bien avant dans la nuit.

M. Lalance essaya de consoler ce brave homme en lui disant que, si ces trois fous ne pouvaient s'appliquer aux professions sérieuses de la vie, les arts qui demandent au contraire une tête ardente et même un peu versatile leur offraient une ressource assurée. Le théâtre, par exemple, qu'on a si souvent accusé, sert en quelque sorte de refuge à ces caractères fougueux qui se trouvent entraînés par instinct loin des routes ordinaires. Le théâtre sert de remède à bien des erreurs; il enchaîne au joug du devoir les esprits les plus désordonnés, et jette parfois en eux de

bonnes semences de moralité qui germent ensuite : en un mot, si cet état a été quelquefois une cause de corruption, on peut dire aussi qu'il a servi à purifier bien des cœurs.

Blonet, tout campagnard qu'il était, ne manquait pas de bon sens ni de finesse. Ne voulant pas contredire M. Lalance, il eut soin de changer d'entretien. Il tira de sa poche une carte de France fort détaillée et se mit à indiquer à M. Lalance la route qu'il aurait suivre : il lui désigna les auberges où il devrait s'arrêter, les gens qu'il pourrait voir ; il n'oublia rien, en un mot, de ce qui pouvait lui être agréable et utile pendant son voyage.

Le plan de l'épicier n'était, du reste, point trop mal combiné pour une tête folle et inconséquente telle que la sienne. Il voulait se rendre en Bretagne, chez le comte de la Trésorière, l'un des hommes les plus éclairés, en fait de théâtre, que l'on puisse voir, le seul grand seigneur peut-être qui soit capable aujourd'hui d'apprécier des talents de comédiens véritablement originaux et distingués. Un pareil juge était donc précieux.

M. Lalance, en se décidant à se rendre chez le comte, avait cédé d'abord à l'influence de Valentin, qui ne cessait de le persécuter pour qu'il quittât l'épicerie au plus vite : ensuite, la plupart des personnes qui avaient deviné l'essor que pouvait prendre le talent de M. Lalance, transporté sur un plus vaste théâtre, lui avaient donné à entendre qu'un bon comédien doit avoir voyagé et connaître un peu le monde. M. S...., en parlant à l'épicier du comte de la Trésorière, lui avait promis d'avance au château la meilleure réception, le plus flatteur accueil; de plus, si le comte trouvait en lui et ses compagnons ces acteurs-modèles dont il avait le portrait idéal dans l'esprit, mais sans avoir pu encore rencontrer les originaux, leur fortune et leur réputation étaient faites.

La pensée de consacrer ses talents à la noble et spirituelle compagnie qui devait se trouver réunie au château de la Trésorière enchantait donc M. Lalance. Jouer la comédie pour de l'argent lui semblait une chose en soi répugnante; c'était presque un avilissement; grâce à l'arrangement

qu'on lui offrait, il échappait entièrement à cette nécessité. Le comte de la Trésorière l'apprécierait sans doute comme il convenait, et ses libéralités lui permettraient de vivre à l'avenir sans trouble et à l'abri des cruelles poursuites auxquelles il venait d'échapper.

Blouet écouta attentivement le récit de M. Lalance et se borna à lui faire quelques observations sur son itinéraire. La voiture était toujours arrêtée, car le cheval avait besoin de reprendre haleine. M. Lalance cessa tout à coup de parler; il prit la main de Blouet et lui fit remarquer que la petite chèvre qui avait déjà attiré son attention était parvenue au sommet du monticule où elle faisait des cabrioles et des gambades. Rien n'était gracieux comme les jeux de cette bête qui ne cessait de monter et de descendre, s'impatientant parfois contre la corde qui la retenait, puis jouant aussi gaîment que si elle eût été en pleine liberté. M. Lalance avait pour les choses simples et naturelles un enthousiasme qui n'était pas la moins attachante de toutes ses qualités. Cette chèvre était déjà pour lui comme une amie,

et il eût voulu pouvoir l'emmener pour s'en amuser pendant le voyage. Blouet, dont le caractère positif n'admirait que les choses utiles, ne comprenait pas que l'on pût s'extasier ainsi devant une chèvre qui monte, descend et broute quelques feuilles fraîches.

« Ces chèvres, que vous aimez tant, » dit-il à M. Lalance, « sont souvent pour nous autres cultivateurs une calamité; leur naturel a toujours quelque chose de farouche qui ne peut être entièrement dompté ; ensuite elles font beaucoup de tort aux cultures ; leur morsure fait de grands dégâts parmi les plants de vignes, les oliviers et les prairies nouvelles ; il faut les enfermer dans des étables, si l'on ne veut pas qu'elles nuisent au bien du propriétaire et à celui du voisin. Les lieux incultes et couverts de broussailles sont ceux qui leur conviennent le mieux ; vous les voyez presque toujours gravir les coteaux, se suspendre à quelque branche d'arbre placée au milieu des sables et dans un endroit en apparence inaccessible. Leurs habitudes annoncent leur caractère sauvage. »

M. Lalance, malgré les réflexions de Blouet, n'en persista pas moins à admirer sa jolie chèvre; il regretta d'en être séparé par un coin de terre ensemencé, sans quoi il n'eût pas manqué d'aller la caresser et ne l'eût pas quittée de si tôt. Il s'arrêtait à chaque instant. On l'eût pris pour un prisonnier rendu à la liberté et qui se laisse émouvoir par le moindre arbuste, la moindre fleur. La caravane avait repris sa marche à peine depuis quelques instants, lorsque Blouet fut rejoint par un de ses voisins, qui était monté comme lui sur un assez bon bidet qu'il mit au pas pour suivre la voiture. Après avoir échangé, avec Blouet, quelques paroles insignifiantes, le nouveau venu annonça qu'il se rendait à la ville pour connaître l'issue de l'affaire de Perrin Jacquelin, qui intéressait tout le canton. M. Lalance ayant témoigné le désir de connaître le fond de cette affaire, l'ami de Blouet raconta l'histoire suivante :

« C'est un homme singulier pour quiconque ne le connaît pas, que Perrin Jacquelin, querelleur, brutal, entêté à l'excès, ne cédant à

personne, et avec tout cela, quand il le veut, des manières douces, un air affable, c'est au fond un très bon diable; il a bien la cinquantaine aujourd'hui, et ses cheveux commencent à grisonner. L'an dernier, il lui prit, je ne sais trop comment, fantaisie de se marier. Il épousa la belle Marianne, la plus jolie veuve du pays, qui avait de grands défauts dans le caractère, et était, s'il se peut, encore plus opiniâtre que son mari; si vous lui conseilliez une chose, c'était précisément le contraire qu'elle faisait.

» Marianne avait un frére, assez mauvais garnement. Dessouches servait dans les dragons et était parti de fort bonne heure, ce qui lui avait, disait-on, un peu aigri le caractére. Celui qui eût osé adresser à sa sœur le moindre mot de travers n'eût eu qu'à se bien tenir, Dessouches ne manquait pas de lui chercher querelle à son prochain semestre; mais comment expliquer cela? Quand ce grand diable d'homme revoyait sa sœur, il pleurait à chaudes larmes et ne cessait de répéter qu'il avait eu de grands

torts envers la famille et qu'il voulait se les faire pardonner.

» La brouille se mit bientôt dans le ménage de Marianne et de Perrin Jacquelin. Les deux époux se querellaient souvent; le bruit courait même dans le pays que le mari battait sa femme. On plaignait Marianne à cause de sa beauté, on la voyait pleurer souvent et maigrir de jour en jour.

» Dernièrement, Perrin Jacquelin fut obligé de se rendre à une ferme située à quatre lieues de chez lui; il prit le bidet sur lequel je suis monté maintenant et que j'ai acheté depuis. Avant de partir, il voulut se réconcilier avec sa femme, mais celle-ci refusa; il lui tendit la main, elle lui tourna le dos, et sans faire semblant de rien, elle fit signe à quelqu'un qui passait sous ses fenêtres de venir lui tenir compagnie pendant l'absence de son mari. Était-ce un homme ou bien une femme? c'est ce qu'on n'a pas encore pu éclaircir. Perrin Jacquelin partit, après avoir embrassé sa femme de force; il lui recommanda surtout de ne point sortir de la maison, à cause

des malfaiteurs qui rôdaient dans les environs.

» En route, Perrin Jacquelin fit une singulière rencontre. Il vit un homme avec une tête de loup, armé d'un large sabre qu'il tenait à demi caché sous son manteau ; cet homme courait dans la direction du village avec tant de précipitation qu'il ne vit pas Perrin Jacquelin, et ne se retourna même pas au cri que celui-ci poussa. Perrin Jacquelin s'était hâté d'achever ses affaires et bien qu'il eût dans sa valise une grosse somme d'argent, il ne laissait pas d'être fort triste; ses dents claquaient, il frissonnait malgré lui de tout son corps. La nuit était belle, et la lune éclairait les champs à perte de vue.

» Quand Perrin Jacquelin entra dans le village, il prit la rue de Paris et trouva tous les voisins sur leur porte qui lui dirent bonsoir d'un air amical. L'un d'eux, Reynaud, je crois, le pria d'entrer un instant dans sa maison pour visiter sa mère qui venait de tomber malade. Perrin Jacquelin y consentit. A peine fut-il entré qu'il entendit des gémissements plaintifs qui partaient d'un grabat placé contre la muraille.

« Eh! ne voyez-vous pas que la malade étouffe? » s'écria-t-il, « il faudrait la saigner... » On courut chercher le médecin, mais on ne le trouva pas. Perrin Jacquelin n'hésita pas alors à tirer de sa poche une petite trousse qui ne le quittait pas; il saigna la bonne femme et lui sauva la vie.

» Un peu soulagé par cette action, il rentra chez lui le cœur presque remis de la terrible vision qu'il avait eue sur la route. Il cria, en ouvrant : « Ma femme, prends garde au loup-garou. » On l'entendit mettre lui-même les verrous et les barres, il visita le jardin avec plus de soin encore que de coutume; il lâcha son chien qui est un mâtin formidable. Quand tout cela fut fait, des cris affreux partirent de la maison. Les voisins accoururent, mais personne ne leur répondit; il fallut enfoncer la porte.

» Quelle fut leur surprise, lorsqu'ils virent en entrant Perrin Jacquelin étendu sur le carreau, s'agitant comme un forcené, et le visage tout couvert de sang! Sa trousse était renversée à côté de lui. On s'occupa de le relever, mais

bientôt on fut détourné de ce soin par un autre spectacle bien plus triste. On s'aperçut que la belle Marianne était couchée sur le lit. On prit la lampe pour mieux la voir, et chacun recula de quelques pas, en remarquant qu'elle avait à la gorge une plaie profonde entourée de coupures. Marianne était déjà violette et son pouls ne battait plus.

» On fit la déposition le soir même, on mit les scellés sur la maison, et Perrin Jacquelin a été aussitôt emmené, car c'est lui qu'on accuse du meurtre de sa femme. Cependant les instruments de sa trousse étaient, dit-on, trop petits pour avoir pu faire une si profonde blessure. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Jean Dessouches qui n'aimait pas son beau-frère ne le quitte plus depuis qu'il est emprisonné et ne cesse de lui répéter : « Ne pleure pas, ne t'inquiète pas, frére... »

» Aujourd'hui, je n'ai vu, sur la route, que des gens qui se rendaient à C.... Pauvre Perrin Jacquelin! s'il allait être condamné pourtant, ce serait une perte pour toute la commune; car,

malgré son mauvais caractère, il n'est personne à qui il n'ait rendu service. C'est affreux de songer qu'un si brave homme puisse être... Je ne sais comment chasser cette idée-là... »

Ici, le nouveau venu cessa de parler et déclara qu'il allait prendre les devants, car il n'y avait pas de temps à perdre pour arriver avant que l'audience ne fût commencée. Blonet, qui connaissait Perrin Jacquelin, était aussi curieux que son compagnon de connaître l'issue de l'affaire. Il prit donc congé de M. Lalance et mit son cheval au trot. M. Lalance eût bien voulu aussi pouvoir se rendre à C...., mais il eût fallu pour cela se détourner de sa route ; il jugea plus prudent de laisser partir Blonet et son compagnon, et les pria de lui écrire à un endroit désigné l'issue du jugement de Perrin Jacquelin, dont il n'avait pu s'empêcher de plaindre la triste destinée.

Les voyageurs gardaient le silence, réfléchissant à l'histoire qu'ils venaient d'entendre, ne sachant à qui attribuer le meurtre de Marianne Jacquelin, lorsqu'ils virent accourir, derrière la carriole,

un jeune homme tout en nage, couvert de poussière, qui leur fit signe d'arrêter. M. Lalance reconnut Ambroise qu'il avait laissé à Paris, confié à la garde de M. Gillier. Bien qu'il aimât tendrement son neveu, il avait craint qu'il ne fût à charge au reste de la troupe, à cause de ses accès de folie que rien n'avait pu guérir.

Mais, quand la voiture fut arrêtée, Ambroise fit tant d'instances et pria son oncle, dans des termes si touchants, de ne point le laisser seul sur la grand'route, qu'il fallut bien se décider à lui faire une place dans le fond de la carriole.

A peine fut-il monté, qu'on sentit se répandre dans la voiture une odeur agréable de marjolaine. Ambroise avait cueilli, sur la route, un bouquet dont la vue le récréait. Il se mit à expliquer à son oncle les sentiments que chaque fleur exprimait. On ne pouvait s'empêcher d'admirer la délicatesse, mêlée d'une sensibilité presque mystique, qu'Ambroise mettait dans ses discours. Ces éclairs de bon sens ne faisaient que plus péniblement ressortir ses absences d'esprit. Claire l'embrassa avec tendresse; elle es-

pérait que le mouvement, les distractions du voyage produiraient peut-être en lui une heureuse diversion. Elle le voyait en ce moment fort agité : l'émotion, une course très longue faite à pied, tout cela l'ébranlait ; on le voyait, presqu'en même temps, sourire, se plaindre, parler de ses mouvements de joie et de ses peines. Ses pensées n'avaient point de continuité et il fallait une certaine habitude pour le comprendre.

Bientôt nos voyageurs atteignirent une côte assez escarpée. La carriole fut obligée de ralentir le pas. Picard (c'était le nom du cheval) commença à hennir d'une façon singulière et à dresser les oreilles ; il refusa d'avancer. Valentin se mit à le frapper impitoyablement, malgré les cris et les reproches de Claire ; bien que Picard ne fût attelé que depuis peu de temps à la voiture, les voyageurs le regardaient déjà comme une vieille connaissance. Le caractère de ce cheval, qui s'accordait si bien avec celui des gens qu'il traînait, était en vérité excellent. Il semblait vouloir faire oublier sa laideur par sa patience et sa bonté. Du reste, comme il n'est point

de bêtes qui n'aient leurs défauts, on pouvait lui reprocher une certaine obstination mêlée de paresse. S'agissait-il de monter une côte, il tournait la tête vers la voiture d'un air bien attristé et comme pour dire : « Ne me laisserez-vous pas respirer un peu ? » Mais aux chevaux comme aux hommes, il faut passer quelque chose.

On avait mis Lionne sur son dos, de façon qu'elle put faire ses exercices et ses gambades tout à son aise. Le bon Picard ne paraissait point du tout incommodé de porter cette chienne qui lui mordait de temps en temps les oreilles, se donnait mille mouvements, se conduisait avec lui comme un enfant gâté ; le meilleur accord régnait entre elle et Picard, les gens qui passaient ne pouvaient voir sans rire cette singulière manière de voyager. Mais nos voyageurs ne s'inquiétaient guère de leurs risées.

Vers la chute du jour, M. Lalance et ses compagnons s'arrêtèrent, pour souper, à une auberge située à quelques pas de la grand'-

route et d'assez chétive apparence; la beauté des environs leur fit oublier la pauvreté de l'auberge. Le couvert fut mis sous une treille; le soleil, même au milieu du jour, ne perçait jamais l'épaisseur du feuillage. Une belle plaine située derrière l'auberge étendait au loin son riche tapis; des arbres fruitiers disposés de distance en distance, des bestiaux couchés sous les arbres, les bois voisins qui bornaient la vue, tout cela formait une perspective des plus agréables.

M. Lalance, au moment de se mettre à table, demanda à l'aubergiste s'il venait quelquefois des comédiens dans les environs. L'aubergiste lui répondit qu'il n'en avait jamais vu. M. Lalance fut un peu rassuré. En montant la côte, il avait remarqué une carriole peinte en vert, et encombrée de malles par devant et par derrière. Il avait même lié conversation avec celui qui la dirigeait; une sorte de vague conjecture lui avait fait penser d'abord que ces gens si mal vêtus pouvaient bien être des comédiens ambulants. Or, il avait fait serment de ne jamais

parler à ces sortes de gens qu'il méprisait, non par préjugés, mais parce que leur jeu lui semblait presque toujours vulgaire ou suranné. Ce que lui dit l'aubergiste dissipa ses craintes; il crut avoir eu affaire à de simples bateleurs, ce qui le satisfit, car dans son opinion un bateleur ou même un sauteur de corde était de beaucoup supérieur à un mauvais comédien de campagne.

Vers la fin du souper, cinq ou six paysans sortirent de l'auberge, et voulant mettre à profit le peu de jour qui restait se mirent à jouer aux quilles; l'un d'eux fit surtout preuve d'une grande adresse. Il était grand, élancé et paraissait un drôle fort bien découplé; il abattait un plus grand nombre de quilles que tous les autres, souvent même celle du milieu. Bientôt cependant, une dispute s'éleva au sujet d'un certain coup. M. Lalance fut pris pour juge; il prononça en faveur du plus adroit. Ce jugement alluma une querelle, l'un des perdants s'emporta, on allait sans doute en venir aux mains, si Valentin n'eût eu l'idée de

détourner l'attention des joueurs, en leur disant :

« Vous venez de jouer là un jeu bien aisé, mes amis, et le gagnant n'a pas un grand mérite. Je veux vous enseigner un exercice un peu plus difficile... » Il prit les quilles et se rendit dans le pré voisin ; il s'en alla si loin, si loin que les joueurs pouvaient à peine l'apercevoir. Il avait eu soin de se munir de plusieurs boules, et cria aux joueurs d'arranger les quilles dans l'ordre accoutumé.

« Y êtes-vous ? » dit-il.

« Nous y sommes...

— Quelle quille voulez-vous que j'abatte ?...

—Celle du milieu...»

La boule fut lancée avec autant de rapidité qu'un boulet sortant d'un canon, et tomba juste au pied de la quille du milieu ; les joueurs indiquèrent ainsi plusieurs quilles qui furent abattues successivement, avec la même précision. Leur surprise était extrême, le jeune paysan qui avait lui-même fait preuve d'une certaine habileté, mais avant que Valentin n'eût

pris les boules, s'approcha de lui et le pria de lui indiquer le moyen par lequel il pourrait arriver à jouer aussi bien que lui. « Volontiers, » reprit Valentin; en même temps il se pencha vers lui et murmura quelques mots à son oreille. Le jeune paysan effrayé s'enfuit aussitôt à toutes jambes, en s'écriant: « Bonté divine! c'est un sorcier... »

Ses compagnons s'enfuirent aussi. M. Lalance, qui persistait à croire que Valentin ne répandait ce bruit que pour se jouer de la crédulité des gens, s'amusa beaucoup de cette fuite précipitée. Il admira encore une fois la grace avec laquelle Valentin savait mêler les actions graves et plaisantes, de façon qu'avec lui on ne pouvait guère s'ennuyer.

Il aperçut bientôt à travers le treillage plusieurs petites filles qui se promenaient sur la route avec des fleurs et des fruits qu'elles offraient aux voyageurs. Il leur fit signe de venir; elles avaient pour la plupart l'air fin et éveillé; elles lui rappelèrent les enfants de son quartier si jolis et qu'il regrettait tant. Elles furent bien

choyées par Claire et son père. M. Lalance les renvoya en leur donnant quelques pièces de monnaie, et ne voulut pas accepter leurs fruits ni leurs fleurs qu'il leur laissa.

Comme elles venaient de s'éloigner, on vit un homme armé d'un bâton noueux, vêtu de haillons, s'avancer vers elles et leur demander d'un ton menaçant l'argent qu'elles venaient de recevoir. Comme elles faisaient mine de vouloir le lui refuser, il leva le poing, et allait sans doute les frapper, si M. Lalance, indigné de cette violence, n'eût envoyé Valentin près de lui pour le mettre à la raison. Valentin obéit, mais à peine fut-il près de l'étranger qu'il s'arrêta d'un air interdit. Ce dernier lui tendit la main :

« Eh quoi ! » lui dit-il, « aurais-tu déjà oublié un de tes plus anciens amis? faut-il te rappeler le temps et le lieu où nous nous sommes vus?

— C'est inutile, » répliqua Valentin, en prenant tout à coup un visage sérieux « je te reconnais maintenant; seulement permets-moi de te

dire qu'une année ou deux ont bien changé ton visage...

— Que veux-tu? la vie que je mène n'est pas faite pour me rajeunir; toujours inquiété, poursuivi, craignant à chaque instant d'être trahi ou découvert, mourant de faim la plupart du temps, obligé de vivre seul avec ces petites créatures que j'ai tant de peine à dresser; crois-tu donc que ce soit là un genre de vie agréable et commode, et qu'il ne faille pas avoir une tête fortement trempée comme la mienne pour y résister?

— Allons, allons, du courage, » reprit Valentin, « les temps peuvent devenir meilleurs, et il ne s'agit souvent que d'avoir un peu de persévérance pour voir tout à coup changer la fortune... Mais, dis-moi, nos conventions tiennent-elles toujours?

— Compte sur moi; car, vois-tu, on peut bien me faire parfois quelques reproches, on peut blâmer mon insouciance, et me demander compte des journées que je passe là, les bras croisés, couché derrière ce buisson; mais, après

tout, le cœur est bon, et c'est, je crois, ce qui vieillira le plus tard en moi... Adieu, camarade, puisses-tu réussir dans tout ce que tu entreprendras ! »

Il serra de nouveau la main de Valentin et regagna le fossé où il était couché. Les petites filles allèrent s'asseoir au pied d'un chêne, et se partagèrent le pain que leur maître venait de leur donner; il leur permit même d'y joindre quelques fruits, ce qui mit le comble à leur joie. Quand leur souper fut fini, elles se mirent à chanter, et leur voix était si douce qu'on les eût prises pour ces harmonieux soupirs qui s'élèvent, aux approches du soir, du sein des fontaines. Nos voyageurs, qui les regardaient avec attendrissement, cessèrent de les plaindre en les voyant se prendre gaiment par la main, puis se mettre à danser en rond. Le gazon émaillé de fleurs formait pour elles un agréable tapis de danse. Leur ronde était singulière : l'une d'elles s'agenouillait et les autres s'avançaient vers elle, comme pour lui rendre hommage. Tout à coup on entendit quelques coups de fusil dans le loin-

tain; les jeunes danseuses que ce bruit effraya s'interrompirent et s'enfuirent à toutes jambes dans le bois. Denis, le bateleur, quitta sa place alors, et regardant de côté et d'autre se mit à appeler et à siffler; il s'enfonça même dans le bois, mais sans qu'il fût possible de les rejoindre de longtemps.

M. Lalance demanda à Valentin le nom de cet homme au visage farouche avec lequel il venait de s'entretenir. Valentin lui répondit qu'il le connaissait pour avoir autrefois travaillé chez le même maître que lui, du temps où il faisait le métier de tisserand. A présent, Denis B.... s'était fait bateleur; et comme il était doué d'une force extraordinaire, il n'eût pas manqué sans doute de réussir dans ce nouveau métier s'il n'eût pas été d'une paresse extrême. Il dormait toute la journée, et ne se réveillait que pour adresser quelques quolibets aux gens qui passaient sur la route : on le craignait dans le canton, bien qu'il n'eût jamais fait de mal à personne.

M. Lalance se contenta de cette explication; puis se tournant vers Claire, lui dit qu'il ne

fallait pas que la journée finît sans qu'elle eût pris au moins une leçon de danse. Une fois au château de la Trésorière, elle devait être en état de remplir les rôles de femme. Valentin était son maître, et comme il ne lui reconnaissait pas de grandes dispositions, il ne la traitait pas avec indulgence. Il la contraignait à prendre des postures souvent fatigantes, et lorsqu'elle ne lui obéissait pas, il s'emportait et la mortifiait par ses reproches.

« Songe donc, mon fils, » lui disait parfois M. Lalance, « qu'elle est jeune encore et que ses forces se refusent peut-être à exécuter ce que tu lui demandes... »

Valentin paraissait se rendre à cet avis et n'en traitait pas moins Claire avec dureté. Caractère inexplicable ! comment ne goûtait-il pas mieux le bonheur qu'il avait appelé de tous ses vœux ? N'était-ce pas lui qui avait voulu quitter Paris? Pourquoi donc cet air morose, ces plaintes, quand l'amour venait lui sourire et se montrer à lui paré de son plus doux charme? Ah! c'est qu'il est des cœurs qui ne sont jamais plus accablés

que lorsqu'ils obtiennent ce qu'ils désirent! Il semble que cette félicité soudaine cache pour eux quelque piége du destin; c'est un malaise, une agitation continuelle qu'ils ne peuvent surmonter, et, si l'on veut donner de ces cœurs une complète idée, il faut bien les peindre aussi dans leurs étranges écarts.

M. Lalance et ses compagnons passèrent deux jours et deux nuits à l'auberge de *la Clochette*, retenus par l'agrément des bois et des prairies qui entouraient l'auberge. L'hôte n'était fripon que par occasion, mais non par caractère. Voyant à quels gens il avait affaire, il n'hésita pas à demander à M. Lalance le double de ce qu'il avait dépensé. Claire voulut marchander, mais M. Lalance s'y opposa formellement : il éprouvait une invincible répugnance pour tout ce qui lui rappelait le commerce dont il était heureusement délivré. Il paya donc l'hôte, sans rabattre un sou, et partit fort content du temps qu'il avait passé dans cette auberge et des divers entretiens qu'il avait eus avec les gens qui s'y trouvaient.

Cependant, au moment de se remettre en

route, quelqu'un proposa de compter l'argent qui se trouvait dans la bourse. On s'aperçut alors qu'elle était plus d'à moitié vide. M. Lalance n'en parut pas inquiet.

Le lendemain, Picard fut attelé par Dominique dès le point du jour, et la caravane se remit en marche, sans qu'il lui arrivât rien de remarquable jusqu'au milieu de la journée. Au moment où le soleil dardait ses rayons les plus vifs, Claire s'endormit, et sa tête, suivant les cahots de la voiture, se mit à former de charmantes ondulations; ses cheveux finirent par se détacher. Ce désordre, qui eût été peut-être défavorable à une figure moins parfaite que la sienne, ne fit que l'embellir encore. Un voyageur à cheval, qui marchait à côté de la carriole, se mit alors à lier conversation avec M. Lalance. Il lui demanda le nom de cette jolie fille; M. Lalance ne put s'empêcher de s'écrier avec une sorte d'orgueil : « C'est la mienne. » Il prit en même temps la main de Claire qui pendait languissamment et releva avec un soin particulier les tresses de ses longs cheveux.

L'étranger lui fit de grands compliments, et, comme il paraissait d'humeur liante et facile, M. Lalance n'hésita pas à lui confier tout ce qui avait rapport à lui et à ses compagnons. Il lui parla aussi de son théâtre et des motifs qui l'avaient forcé à entreprendre ce voyage.

« Eh quoi ! » s'écria l'étranger, en s'arrêtant brusquement, « vous seriez le chef de cette épicerie qui a fait dernièrement tant de bruit dans le monde et où l'on a donné cette pièce si curieuse dont tout Paris s'entretient encore?...

— C'est moi-même, » répliqua M. Lalance, en s'inclinant d'un air de modestie.

« Alors souffrez donc que je vous serre la main, mon cher directeur, car vous voyez en moi un des hommes qui vous ont le plus vivement apprécié. J'avais été conduit chez vous par mon ami, M. S...., qui, connaissant ma passion pour l'art dramatique et surtout pour tout ce qui sort en ce genre de la ligne commune, a cru me faire plaisir en m'amenant dans votre salle de spectacle... Je vous l'avoue, j'y étais venu avec des préventions, la crainte d'assister

à quelque représentation plate et vulgaire, vous comprenez... Eh bien! mon plaisir n'en a été que plus grand, car je n'avais encore rien vu de plus curieux ni de plus divertissant que votre théâtre et vos acteurs. Vous me croirez si je vous dis que, tant que la pièce a duré, mon cœur a palpité et mes mains ne sont pas restées oisives un instant... »

M. Lalance s'inclina de nouveau et fut enchanté d'avoir rencontré un homme avec lequel il pût s'entretenir des choses qui l'intéressaient. Le marquis d'Asteley (car c'était lui) parut charmé d'apprendre que M. Lalance se rendait avec sa troupe au château de la Trésorière. Il devait s'y trouver aussi, mais il n'y serait guère que dans un mois ou deux, attendu qu'il était obligé de s'arrêter en route pour terminer une affaire qui l'occupait déjà depuis fort longtemps. Comme elle pouvait se prolonger encore, il avait mieux aimé n'annoncer son arrivée au comte que pour le mois suivant.

M. d'Asteley avait l'humeur la plus enjouée que l'on pût voir. L'esprit railleur répandu sur

ses traits relevait encore sa bonne grace. On devinait, au premier abord, un homme parfaitement poli, habitué, par courtoisie, à ne voir que le beau côté des choses. On eût peut-être désiré un peu moins de politesse et en revanche plus de franchise dans les manières; mais on ne peut guère rencontrer toutes les qualités réunies dans un même homme? M. d'Asteley, bien qu'il ne fût plus absolument jeune, était un parfait cavalier et avait conservé toutes les graces de la jeunesse.

La rencontre de ces charmants originaux, auxquels il ne cessait de penser depuis quelques jours, fut pour lui une véritable bonne fortune. Il résolut de s'en amuser. Les gens riches et ennuyés voient partout un sujet d'amusement. Il insista si bien près de M. Lalance, qu'il le fit consentir à s'arrêter le soir avec lui à l'auberge du *Corbeau*, quelques lieues avant d'arriver à C.... Le marquis eut soin de lui faire servir, le soir même, à lui et à sa troupe, un fort beau souper où les vins choisis ne furent point épargués. Il s'amus, pendant tout le repas, des

singulières invocations de M. Lalance, de ses élans, de ses saillies et surtout du ton d'importance qu'il mettait à tout ce qui concernait ses projets futurs.

M. Lalance fit, comme à l'ordinaire, les frais de la conversation presqu'à lui seul; se sentant appuyé par M. d'Asteley, il n'hésita pas à lui ouvrir son cœur et à lui avouer qu'il ne tendait à rien moins qu'à devenir le premier comédien du monde; il espérait aussi que sa troupe surpasserait toutes celles qui devaient se rencontrer au château de la Tresoriere. Le marquis applaudit à ce langage et trouva la vanité de ce brave homme si réjouissante qu'il voulut se mettre avec lui sur un pied complet d'égalité. M. Lalance, bien qu'il ne fût qu'un simple épicier, avait cependant l'esprit cultivé, et si ses nombreuses lectures eussent été mieux coordonnées, il eût pu orner son entretien d'agréables citations. De plus, il avait un goût naturel qui le faisait toujours rester dans les limites. Il s'aperçut donc que le marquis cherchait à faire entièrement disparaître la distance des rangs; mais,

bien que ce dernier ne cessât de lui répéter qu'entre gens animés d'une même passion les règles de l'étiquette devaient être bannies, il n'en continua pas moins à le traiter avec une grande déférence.

Vers la fin du souper, Daniel, Claire et Ambroise, que le voyage avait fatigués, demandèrent à se retirer. L'entretien n'en devint que plus libre et plus intime. Feruson, autrefois si aimable, avait depuis quelque temps certaines atteintes de tristesse, qui tenaient peut-être à son caractère observateur et peu communicatif, mais, lorsqu'il avait la tête un peu échauffée par le vin, il sentait aussitôt renaître en lui son ancienne gaîté; sa physionomie rubiconde s'animait d'un feu soudain et pour peu qu'on l'en pressât, il entonnait des chansons grivoises composées par lui et qu'il chantait avec la verve d'un musicien consommé.

Dominique, cédant à l'invitation de son maître, se mit à jouer une scène connue, dans l'épicerie, sous le nom *des Bigarrures d'amour*, qui était un de ses triomphes. Il y mêla des gestes si

plaisants et des contorsions si bouffonnes, que M. d'Asteley, qui s'était promis de conserver sa gravité au milieu de ses singuliers convives, finit par applaudir et par éclater de rire. Rien n'était en effet plus comique que de voir ce pauvre amant qui veut se jeter aux genoux de sa maitresse, mais chaque fois qu'il est sur le point de s'agenouiller, il ne peut s'empêcher de faire un tour de souplesse; car la nature l'a créé pour sauter et non pour aimer. Malheureusement l'espace était fort étroit et il fallait toute l'adresse de Dominique pour exécuter cette scène dans une salle à manger. Valentin conservait seul son sang-froid au milieu des applaudissements et des éclats de rire; il avait cru découvrir l'arrière-pensée du marquis et deviner que son intention était de s'amuser aux dépens de son maitre; il fallait donc se garder de donner prise à ses railleries.

Cependant M. Lalance, charmé d'avoir rencontré un si précieux ami, était parvenu à ce degré d'exaltation où les gens de goût et d'observation découvraient en lui les lueurs d'un heureux génie.

Il se leva de table, et se retira quelques instants avec Dominique dans une pièce voisine pour jouer les principales scènes du *Triomphe de l'Amour*. Ils surent en rajeunir les détails en y ajoutant plusieurs traits que Vincent n'avait pas indiqués. M. Lalance prétendait qu'un bon comédien doit être surtout grand improvisateur. Lorsqu'il eut exposé ses idées sur la mimique et l'improvisation, les facultés que ces deux arts exigent, leurs ressources et leurs avantages, il annonça qu'il allait improviser avec Dominique une scène intitulée : *les Deux Ivrognes*.

Ils se retirèrent de nouveau dans la pièce voisine et reparurent en chanceiant, mais avec tant de naturel que le marquis fut plusieurs fois sur le point de se lever pour les soutenir. Une fois assis, ils feignirent de boire successivement plusieurs bouteilles. Ce jeu de scène fournit à Dominique l'occasion de déployer sa dextérité accoutumée; quand une bouteille était vide, il la plaçait sur le sommet de sa tête et la faisait rouler sur ses bras, sa poitrine et ses jambes,

sans qu'elle tombât à terre une seule fois. Il posa ensuite son verre sur un de ses pieds et le porta à sa bouche, sans faire usage de ses mains. Quand le verre fut vide, il se mit à pirouetter sur une seule jambe; le verre resta sur l'extrémité de son pied et ne tomba pas plus que la bouteille. Enfin, après avoir bu quelques bouteilles encore, les deux ivrognes s'endormirent; leurs têtes se touchèrent, et ils se réveillèrent à trois reprises différentes pour se donner trois accolades.

Tout à coup quelqu'un vint leur annoncer que leurs deux filles viennent d'être enlevées. La figure des deux acteurs prit alors une expression vraiment pathétique; ils restèrent près d'une minute la bouche béante, les mains étendues, ils répétaient presque les mêmes gestes. Ils se regardaient parfois, et leur sourire avait quelque chose d'effrayant; l'image de la mort semblait peinte sur leurs traits. Ensuite leurs yeux commencèrent à rouler dans leur orbite, de sourdes exclamations s'échappaient de leur poitrine; ils se frappaient le front d'un air

désespéré, ne disant que quelques mots entrecoupés. Leurs mains à demi tordues semblaient indiquer sur leur visage les traces de la douleur; enfin leurs larmes coulèrent, mais le spectacle devint si déchirant, qu'on eût voulu le voir cesser, et cependant chacun éprouvait une curiosité irrésistible; on tenait à connaître l'issue de cette scène singulière.

Le marquis, bien qu'il eût une grande habitude des jeux de la scène, et fût même un peu blasé sur ce genre de plaisir, ne laissa pas d'applaudir avec transport les deux acteurs. Il se surprit plus d'une fois à tressaillir, oubliant que ces larmes, ces cris, ces mouvements convulsifs, tout cela n'était que mensonge. Le marquis admira surtout le jeu de M. Lalance, au moment où, tout en s'abandonnant à sa douleur, il se mit à imiter le mouvement d'un père qui berce son enfant dans ses bras. Ce souvenir était d'un effet attendrissant; il chanta en même temps d'une voix éteinte l'air qui accompagne ordinairement le sommeil des nouveau-nés, et y mêla quelques versets de l'office des morts.

Tout à coup la scène change, les deux ivrognes se sont livrés à l'excès de leur désespoir, leurs yeux sont noyés de larmes; mais voici saint Grégoire leur patron, qui descend du ciel pour leur annoncer que la nouvelle de l'enlèvement de leurs filles est fausse, et qu'on leur a fait cette fable pour leur montrer le danger qu'ils courent en se laissant entraîner à boire sans cesse. Il fallut voir alors avec quelle habileté les deux acteurs surent passer des transports de la peine à tous les excès de la joie. Leurs traits s'animèrent subitement, leurs yeux brillèrent du plus vif éclat : on eût dit un ciel brumeux qu'un rayon de soleil vient tout à coup colorer. Enfin, comme leur contentement augmentait par degrés, et qu'ils tenaient à chasser entièrement les impressions du chagrin, ils se mirent à s'agiter doucement et finirent par danser, en s'accompagnant d'un refrain à boire.

Tout en dansant, Dominique tira sa flûte de sa poche; puis, enflant et retrécissant brusquement ses joues, il frappa alternativement sur l'une et sur l'autre. Nous avons déjà vu qu'il

exécutait à merveille ce genre de grimace. Pour terminer la scène, les deux ivrognes jurèrent solennellement de ne plus boire, et pour mieux sanctionner leur promesse, ils frappèrent sur la table et ordonnèrent qu'on leur apportât deux nouvelles bouteilles, qu'ils vidèrent d'un seul trait.

Le marquis exprima dans les termes les plus vifs le plaisir que cette scène lui avait causé. Elle méritait d'autant plus d'éloge qu'elle n'avait point été préparée. L'imprévu des détails appartenait donc tout entier aux acteurs.

Cependant, lorsqu'on eut encore porté quelques toasts, M. d'Asteley témoigna le désir de voir Valentin sortir enfin de son inaction. Il fallait que chacun montrât ses talents; les instances du marquis furent accompagnées de quelques paroles flatteuses. Il le regardait comme la fleur de la troupe, et déclara avoir plus d'une fois rêvé de l'incomparable Arlequin, qui, par ses tours de force et la supériorité de son jeu, avait donné à la pièce représentée sur le théâtre de l'épicerie un si merveilleux caractère. Va-

lentin était depuis quelque temps plongé dans une sorte de léthargie ; il semblait avoir perdu son goût pour le théâtre et les exercices. Il répondit donc froidement à M. d'Asteley qu'il ne se sentait point ce soir-là en disposition de jouer, et ne bougea pas de sa place. M. Lalance parut choqué de ce refus, et déclara que c'était bien mal reconnaître les bontés du marquis.

Ému par ces reproches, Valentin se leva brusquement : « Voulez-vous, » s'écria-t-il, « que je vous joue la *scène du Diable?* » M. Lalance sentit à ces mots renaître en lui toutes les frayeurs qu'il avait éprouvées la veille de son départ. Valentin se retira dans le cabinet voisin ; lorsqu'il reparut, il était véritablement effrayant à voir ; ses cheveux fort longs étaient entièrement dressés sur son front, sa figure était toute barbouillée de noir et de rouge ; on croyait distinguer sur ses épaules comme une forme d'ailes. Ses traits étaient si étrangement décomposés, que les assistants détournèrent la tête pour ne pas voir cette laide figure.

« Il faut avouer, » dit le marquis, « que voici un adroit jongleur... »

Valentin se mit alors à bondir autour de la chambre, en s'élançant à une telle hauteur que l'extrémité de ses cheveux touchait presque le plafond; on eût dit un éclair qui parcourt l'étendue avec tant de rapidité qu'il paraît être à la fois dans plusieurs endroits différents. La chambre voisine de celle où le souper avait été servi était occupée par le savant professeur Dugenet, dont on vante avec raison le profond savoir. En effet, il n'est guère d'auteur ancien dont il ne puisse citer quelque passage, et comme malgré toute son érudition il n'a point de pédantisme, son commerce est plus agréable que ne l'est communément celui des savants.

Le professeur, étonné du bruit qui se faisait à côté de lui, prit sa chandelle et se décida à aller voir se qui se passait dans l'appartement voisin. Il était environ minuit. Quelle fut sa surprise, lorsqu'en entrant il vit Valentin en train de faire des sauts périlleux, puis Dominique, qui ne voulant pas rester en arrière, s'était

mis à cabrioler aussi! Le professeur crut avoir affaire à des revenants; il laissa tomber sa chandelle et courut à l'escalier, où il se mit à agiter toutes les sonnettes de l'auberge. L'aubergiste, réveillé en sursaut par ce tintamarre, arriva avec sa femme et ses servantes. Il entra avec le professeur dans la salle du souper, et resta quelques instants muet de surprise en remarquant les débris d'assiettes et de verres qui jonchaient le plancher au milieu des siéges renversés.

L'aubergiste, désespéré de voir ses plus belles porcelaines mises en pièces, allait s'emporter contre les convives; mais le marquis lui ayant dit à l'oreille qu'il paierait tout le dégât, il s'inclina et se retira en se confondant en excuses. Le pauvre professeur, encore transi de frayeur, persistait à dire qu'il avait vu de ses propres yeux des revenants sautant et gambadant sur les chaises et sur les tables; mais l'aubergiste, qui n'était pas d'un naturel patient, finit par lui tourner le dos d'un air de mauvaise humeur.

Alors le professeur se fâcha sérieusement, et finit par prédire malheur à ceux qui ne crai-

gnaient point de troubler le sommeil des honnêtes gens; il ajouta même plusieurs paroles mortifiantes pour M. Lalance et ses compagnons, qu'il avait rencontrés le matin dans une méchante carriole, et qu'il qualifia de *vagabonds* et d'*histrions*. Les discours du professeur avaient d'autant plus de force qu'ils étaient prononcés par un homme que sa science et son âge rendaient respectable. Dominique et Valentin commençaient à s'emporter et allaient peut-être lui répondre, si M. Lalance ne se fût écrié :

« Laissez, mes amis, laissez parler un homme qui ne peut comprendre nos divertissements et nos exercices. J'ai remarqué ensuite qu'il y a toujours quelque chose à apprendre dans les reproches qu'on nous adresse... : c'est le seul moyen de connaître nos défauts. D'ailleurs nous savons fort bien si on a le droit de nous confondre avec ces malheureux vagabonds qui n'ont pris le métier de comédiens que parce que la misère les y a condamnés. Sachons respecter l'homme distingué par son esprit et son savoir; ses erreurs ne doivent point nous offenser, car il est certain

qu'il les reconnaîtra lui-même lorsqu'il sera de sang-froid, et la complaisance que nous aurons eue pour lui deviendra un titre à sa bienveillance... »

Le marquis applaudit aux sages paroles de M. Lalance, et prit à part le savant Bertrand Dugenet duquel il obtint de précieux détails sur les antiquités gauloises qui se trouvent dans ce pays en assez grand nombre. Dugenet causait fort bien, mais il fallait pour cela qu'il fût mis à son aise. C'était un don particulier que M. d'Asteley possédait au plus haut degré. Le professeur lui parut doué d'une grande supériorité d'esprit, surtout pour peu qu'on parvînt à mettre en jeu sa vanité; alors on oubliait ses manières rudes, on admirait son art à saisir le côté attachant des choses souvent les plus sèches. Son ton était tranchant, mais son élocution, remplie de grace, était ainsi préservée de la monotonie.

On passa quelques instants encore à s'entretenir de diverses choses, puis le marquis fit observer qu'il était bon que chacun se retirât chez soi. La nuit était déjà fort avancée et il fallait

songer à dormir : on se sépara, mais en se promettant bien de se réunir le lendemain. Le marquis serra la main de M. Lalance et de ses compagnons, en les remerciant avec une bonne foi apparente des plaisirs que leurs exercices et leur entretien lui avaient causés. Il força en se retirant le professeur et l'épicier à s'embrasser, ne voulant pas qu'une altercation légère laissât la moindre trace de rancune dans leur esprit.

Le lendemain, à son réveil, M. Lalance se mit à repasser dans son esprit les principaux événements de la veille et à se demander si c'était bien lui qui avait employé une partie de la nuit à boire, à chanter, lui dont on vantait ordinairement la frugalité. Il sentit les remords l'accabler; sa tête encore appesantie lui représentait sous un jour encore plus fâcheux les principales scènes du souper : il se rappelait avec chagrin les paroles inconsidérées qui lui étaient échappées. Il resta tristement enseveli dans ses réflexions; car ce n'était point seulement la scène de la veille qui l'affligeait, c'était aussi la crainte de perdre, au milieu de la vie

errante qu'il venait d'embrasser, les principes sévères qui l'avaient toujours dirigé.

« Qu'avons-nous fait? » s'écria-t-il, « et que va penser de nous le marquis, témoin de notre intempérance? Comment parviendrons-nous à regagner son estime? Nous avons nous-mêmes éteint les lumières de notre raison : l'ivresse, conseillère perfide, nous a entraînés dans ses routes dangereuses, et notre protecteur nous regarde sans doute maintenant comme des gens incapables de mettre un frein à leurs passions... »

Après avoir ainsi exhalé ses regrets, M. Lalance crut qu'il était de son devoir d'aller visiter le marquis dans son appartement pour prendre congé de lui et le prier de vouloir bien excuser les scènes extravagantes dont il avait été le témoin la veille. M. d'Asteley parut d'abord ne pas comprendre le sens des excuses de M. Lalance. Enfin, lorsque ce dernier lui eut fait savoir ce dont il s'agissait, il affecta un grand étonnement, et prenant en souriant la main de M. Lalance : « C'est moi, » lui dit-il, « qui vous dois, au contraire, des excuses de ne pas

vous avoir encore remercié du plaisir que vous m'avez fait éprouver : j'ai rêvé toute la nuit de vos charmants exercices. Mes sens ont été surpris d'abord, puis captivés, parce que rien n'était préparé et que l'étonnement est, je crois, pour moitié dans la plupart de nos plaisirs... » Le marquis continua ainsi à adresser à M. Lalance des éloges qui n'étaient peut-être pas bien sincères, mais que ce dernier ne manqua pas de prendre au pied de la lettre; il était trop franc et trop droit pour croire qu'il pût y avoir la moindre exagération dans les louanges qu'on lui donnait :

« Je pense, » ajouta le marquis, « que, sans s'adonner précisément à l'ivresse, il est bon cependant que les hommes spécialement consacrés à la culture d'un art sachent de temps à autre se livrer à ce passe-temps... Cela donne plus de mouvement et de ressort à leurs idées, l'esprit se rajeunit en quelque sorte ainsi... Les feux follets du vin sèment quelquefois devant nous des lueurs trompeuses qui nous égarent, mais souvent aussi ils nous font découvrir des cimes in-

connues que sans eux nous n'aurions peut-être jamais visitées... »

Le marquis et M. Lalance continuèrent à s'entretenir ainsi; puis, comme le temps était beau, ils se mirent à une fenêtre qui donnait sur la cour de l'auberge dont ils admirèrent l'étendue et l'agrément. Elle était plantée d'arbres dans certaines parties et sablée. Dans le fond se trouvait une fontaine à demi cachée par un large saule-pleureur qui l'ombrageait et maintenait dans le petit bassin en pierre de liais, placé sous le robinet, une continuelle fraicheur. On avait disposé autour de cette fontaine une haie vive qui la protégeait. L'eau s'enfuyait au milieu d'un peu de gazon parsemé de quelques touffes de cresson et de véronique.

Au moment où le marquis et M. Lalance se mirent à la fenêtre, ils virent entrer dans la petite enceinte de verdure qui entourait la fontaine une jeune fille qui les surprit par la singularité de son costume. Bien qu'elle eût une cruche à la main, ce qui n'annonçait pas une condition des plus relevées, elle portait sur la tête des bande-

lettes de velours qui s'arrangeaient tant bien que mal avec ses cheveux noirs comme le jais, mais attachés négligemment. Elle avait pour tout costume une jupe rouge bordée d'une garniture d'or, si toutefois on pouvait donner ce nom à un mauvais clinquant noirci par le temps.

Le marquis appela l'aubergiste pour lui demander le nom de cette jeune fille si gracieuse, si bien faite et qui se trouvait ainsi réduite à remplir les fonctions d'une servante. Ses yeux étaient si beaux qu'ils donnaient le désir de l'aborder. L'aubergiste ignorait son nom. Il savait seulement qu'elle appartenait à la troupe du danseur Revel qui se trouvait en ce moment dans l'auberge, ce qui occasionnait un peu d'encombrement et expliquait la rareté des chambres.

« Revel! » s'écria M. Lalance, qui connaissait par leur nom tous les danseurs et les comédiens de France, « serait-ce par hasard cet homme célèbre qui s'est attiré autrefois tant d'honneur par la manière incomparable dont il exécutait *la danse du Suisse* et *la danse des Sabots*?

— C'est lui-même, » reprit l'aubergiste, « et

il se rend en ce moment à la foire de Saint-Didier, à quelques lieues au delà de C..., où il se propose de donner quelques représentations.

— Et vous dites, » reprit M. Lalance, « qu'il est accompagné de toute sa troupe ?...

— Personne n'y manque et plût au ciel que je fusse de moitié dans les recettes qu'il va faire à la foire, car on sait qu'il a toujours le soin d'engager les danseurs les plus divertissants et les plus habiles... Sa salle de spectacle est constamment pleine, on vient quelquefois de dix lieues à la ronde pour assister à ses exercices. C'est, dit-on, le plus riche directeur de toutes les troupes de danseurs. Il paie d'avance dans les auberges où il s'arrête, de façon qu'avec lui on n'a point de discussions à craindre sur le prix des chambres ou du dîner... »

M. Lalance se mit à réfléchir aux paroles de l'aubergiste et conçut un vif désir de voir ce Revel dont il n'avait jamais entendu parler qu'avec admiration. Il revint à la fenêtre avec M. d'Asteley; la jeune fille à la jupe rouge était encore devant la fontaine.

Bientôt on vit paraître un homme d'environ cinquante ans, un peu voûté, mais de fort belle taille. Son chapeau, qu'il portait sur l'oreille, laissait voir une forêt de cheveux noirs et touffus comme la toison d'un bélier. Son mauvais habit et trop étroit pour lui ne faisait que mieux ressortir sa carrure athlétique ; l'attention se portait surtout sur un bâton noueux qu'il portait à la main et faisait tourner dans ses doigts avec une singulière adresse. Cette canne ou plutôt cette massue inspirait un double sentiment d'effroi et d'admiration. On eût dit que, douée d'un esprit particulier, elle cherchait sans cesse à s'appesantir sur les épaules de quelqu'un ; elle devenait, en quelque sorte, intelligente et animée entre les mains de celui qui la portait. De vastes éperons, produisant à chaque pas une infernale musique, complétaient l'extérieur du plus fier et du plus farouche directeur de toutes les troupes ambulantes.

Revel s'avança vers la jeune fille qui puisait de l'eau à la fontaine ; il lui reprocha sa lenteur en termes si durs que celle-ci, pour s'excuser,

fut obligée de lui montrer d'un air interdit les deux seaux qu'elle venait de remplir. Il s'agissait de les mettre sur son épaule, à l'aide d'un bâton recourbé qui avait à peu près la forme du fléau d'une balance, mais elle ne pouvait parvenir à les soulever et se trouvait fort embarrassée.

Revel haussa les épaules et enleva les deux seaux d'un seul doigt avec une extrême facilité. La jeune fille s'éloigna, fléchissant à demi sous son fardeau; Revel lui cria, d'une voix de Stentor, d'avoir soin des enfants, et ajouta quelques mots dans une espèce de patois que M. Lalance ni le marquis ne comprirent pas. Il s'approcha ensuite de la fontaine et se lava les mains et la figure; il tira de sa poche un peigne de corne et se peigna en se mirant dans le bassin de la fontaine, avec une sorte de complaisance.

Quand sa toilette fut achevée, il se promena quelques instants dans la cour et se mit à faire tourner sa canne de nouveau; mais, cette fois, il était à supposer qu'il avait aperçu le marquis et M. Lalance, car il déploya toute la

dextérité d'un homme accoutumé à manier le bâton depuis longtemps. Il mit tant d'adresse dans cet exercice, que M. Lalance, qui suivait des yeux tous les mouvements de sa canne, ne put s'empêcher d'applaudir. Revel releva brusquement la tête et roulant d'un air menaçant ses yeux noirs : « Où donc est, » s'écria-t-il, « celui qui s'est permis d'applaudir?... »

Le marquis et M. Lalance avaient déjà quitté la fenêtre; ils craignaient de se faire une querelle avec un homme qui ne paraissait point d'un naturel endurant, et avec lequel ils se promettaient d'ailleurs de lier connaissance. M. Lalance avait déjà demandé à M. d'Asteley s'il n'était pas convenable qu'il abordât Revel le premier, étant comme lui directeur d'une troupe de comédiens et se trouvant dans la même auberge.

Le marquis éprouvait un grand désir de voir aux prises ces deux hommes curieux; leurs entretiens, leurs relations deviendraient pour lui un texte inépuisable d'observations divertissantes. Mais, pour mieux arriver à son but,

il comprit qu'il ne devait point paraitre approuver trop ouvertement le projet de M. Lalance. Il lui répondit qu'il ne fallait point se presser d'aborder Revel, car les hommes, habitués à se trouver à la discrétion du public, ont parfois de singulières inégalités d'esprit; il valait mieux attendre que le hasard lui offrit l'occasion de lier naturellement connaissance avec lui. Du reste, comme Revel devait se trouver aussi avec ses danseurs aux fêtes du château de la Trésorière, il était plus avantageux pour les deux troupes que la connaissance fût faite d'avance.

M. Lalance se regardait intérieurement comme bien supérieur à Revel, simple bateleur et successeur des Alard et des Pontau, tandis que lui se trouvait, en quelque sorte, le créateur d'un genre de spectacle unique et inconnu avant lui; mais il savait que, pour un homme habitué à tout observer et à étudier le jeu même des plus médiocres acteurs, le commerce de Revel ne pouvait manquer d'offrir une certaine utilité. Il attendit vainement quelques jours une

occasion favorable pour l'aborder soit dans la cour, soit dans l'escalier de l'auberge. Enfin, cédant à son impatience, il prit le parti de lui faire demander par l'aubergiste s'il ne lui serait pas agréable de recevoir la visite d'un de ses confrères, qui se rendait, ainsi que lui, au château de la Trésorière.

Le farouche Revel fit répondre qu'il n'avait point l'habitude de se lier avec les danseurs et les comédiens qu'il rencontrait dans les auberges ou sur les routes. M. Lalance fut choqué de cette réponse, mais son désir de connaître cet homme singulier n'en devint que plus vif. Enfin, pour vaincre la résistance de Revel, il ne fallut rien moins que l'intervention de M. d'Asteley, qui sut, par son langage poli et conciliant, triompher de son refus. Il était d'ailleurs ami du comte de la Trésorière, et ce titre seul suffit pour faire changer la résolution de Revel. Le marquis revint donc annoncer à M. Lalance que son confrère, le directeur de la troupe des *Francs Lutins*, consentait à avoir un entretien avec lui, mais à condition

qu'il ne serait question ni d'acteurs, ni de danses, ni de rien qui se rapprochât du théâtre.

II.

Ce fut dans l'appartement même du marquis qu'eut lieu la première entrevue entre les deux directeurs. Revel eut soin de prendre devant M. Lalance les manières d'un homme dont la réputation est faite depuis longtemps, et qui sait avoir affaire à un confrère nouvellement entré dans une carrière où il occupe lui-même la première place. Le brave épicier, qui ne manquait pas, à travers toute sa bonhomie, d'une certaine pénétration, ne put s'empêcher de

sourire des airs de dédain et de supériorité que son confrère prit avec lui. Il n'en fut point offensé et se contenta de remarquer en lui-même que l'on perd presque toujours à voir de trop près les hommes que leur mérite et leur renommée ont exhaussés dans l'opinion publique. Il est rare qu'on ne remarque pas en eux quelques faiblesses frappantes qui font l'effet de taches sur une peinture que de loin on jugeait parfaite.

Revel, en se mettant à la tête de la troupe des *Francs Lutins*, avait entièrement renoncé à danser sur la corde; mais il pouvait se vanter d'avoir dans sa troupe les meilleurs danseurs de France, et peut-être du monde entier. Rien n'égalait leur force et leur étonnante souplesse; le succès de la troupe était d'autant plus assuré, que chaque danseur devait former parmi les plus jeunes un élève qui pût un jour le remplacer, de façon que la troupe se trouverait ainsi perpétuée par elle-même.

Les discours de Revel dictés par l'arrogance, et en même temps les idées d'une régularité

sévère, annonçaient que, dans le cours de sa carrière de danseur et de directeur, il avait beaucoup plus souvent sacrifié au culte de l'argent qu'à celui de la gloire. Cette élévation, ce côté noble et digne du théâtre qui faisait l'unique objet des pensées de M. Lalance, était pour lui un mystère incompréhensible. Après avoir parlé quelques instants de choses indifférentes, il demanda à M. Lalance, et comme par manière d'acquit, combien il payait ses acteurs. Celui-ci lui ayant assuré qu'il n'y avait point entre eux et lui de contrat fixé, et qu'il se contenterait de partager avec eux les bénéfices qu'il comptait faire, Revel ne put revenir de sa surprise.

« Quant à moi, » dit-il, « voici comment je traite mes meilleurs sujets : vingt sous par jour et la soupe, et je vous jure qu'il n'y a pas aujourd'hui en France beaucoup de danseurs de corde qui puissent se vanter d'être si généreusement traités... »

M. Lalance fit alors un geste de répugnance. Eh quoi! c'était là cet homme dont il avait

si souvent entendu parler dans sa boutique, et qu'on n'hésitait pas à regarder comme un maître consommé en fait de danse et de pantomime! Quel langage bas et vulgaire! pouvait-on ravaler le théâtre à ce point? Ainsi les comédiens se trouvaient assimilés dans sa pensée à des mercenaires que l'on peut asservir et gouverner à son gré. Cette franchise de cœur, ces sublimes élans qui font les vrais artistes, pouvaient-ils se rencontrer chez des gens qui s'acquittaient de leur rôle comme d'une tâche, et seulement pour gagner leur salaire?

Revel demanda ensuite à M. Lalance si sa troupe était nombreuse. Lorsqu'il eut appris qu'elle ne se composait guère que de cinq ou six personnes, qui encore n'étaient pas toutes en état de jouer, il fit à son tour un geste de mépris et affecta même do regarder son confrère d'un air de compassion. La troupe des *Francs Lutins* se composait de vingt-cinq ou trente danseurs, tous habiles et bien disposés; sans compter les enfants, les aides et les acteurs secondaires, qui n'avaient que la nourriture,

mais point de paiement. Du reste, tous les gens de la troupe, petits ou grands, avaient droit à la soupe, qui était servie indistinctement pour tout le monde.

M. Lalance répondit qu'il ne fallait pas toujours mesurer le mérite d'une troupe au nombre des acteurs qui la composaient; qu'une armée peu nombreuse, mais bien dirigée, valait mieux souvent qu'une cohue de gens sans ordre et sans discipline. Revel, croyant que cette remarque avait pour but de le mortifier en attaquant ses acteurs, répondit d'un ton rude qu'avant de prendre le titre de directeur de théâtre il fallait au moins avoir le droit de le porter, et qu'on ne pouvait appeler une troupe cinq ou six personnages obscurs, et qui n'avaient peut-être jamais paru devant le public. M. Lalance, blessé dans ce qu'il avait au monde de plus cher, l'honneur de ses compagnons, allait répliquer à son tour, et une querelle se serait peut-être engagée entre les deux directeurs dès leur première entrevue, si M. d'Asteley ne fût intervenu et n'eût eu l'art de les apaiser en leur adressant à

chacun en particulier les louanges qu'il jugeait les plus propres à flatter leur vanité. Il parla à Revel de l'argent qu'il avait déjà récolté dans ses voyages, et des nouvelles recettes qu'il ne pouvait manquer de faire à la foire de Saint-Didier. Il rappela à M. Lalance qu'il n'avait jamais rien vu de plus curieux, ni de plus divertissant que les diverses scènes qui avaient été représentées devant lui la veille. La bonne intelligence ayant été rétablie ainsi entre les deux directeurs, M. d'Asteley les invita à diner pour ce jour-là.

Il engagea Revel à amener ceux de ses acteurs qu'il lui plairait de choisir; ce serait un moyen d'exciter leur émulation, et de les engager à déployer tous leurs efforts à la foire de Saint-Didier. Revel, confus des bontés du marquis, s'inclina profondément et déclara que, parmi ses danseurs, il n'en voyait pas un seul qui fût digne d'un si grand honneur. Mais le marquis insista et avec tant de bonne grace, qu'il fallut bien en passer par tout ce qu'il voulut.

Pour occuper le temps jusqu'au diner, Revel

proposa au marquis et à M. Lalance d'assister à une répétition des principaux exercices de sa troupe, qui allaient avoir lieu dans la cour même de l'auberge. M. Lalance fut enchanté de pouvoir être par là mis à même de comparer sa troupe avec celle de son confrère. Quel triomphe pour lui et quelle noble garantie pour l'avenir, s'il jugeait en lui-même que ses acteurs étaient réellement supérieurs à ceux de Revel! La troupe des *Francs-Lutins* était regardée par tout le monde comme une des premières de France. L'effacer dès le premier jour ou même rivaliser avec elle était un honneur qui pouvait assurément satisfaire un cœur moins ambitieux que celui de l'épicier.

Au moment où Revel allait prendre congé du marquis, on vit paraître sur le seuil de la porte un jeune homme à l'air timide et contrit qui n'avait pour tout vêtement qu'une chemise brodée dont la garniture était à moitié déchirée, et un pantalon de sauteur fort usé, mais assez blanc : « Hors d'ici ! » s'écria Revel en faisant décrire à sa canne plusieurs cercles, « et que personne de

vous ne s'avise de quitter son poste, ou sinon... »
Ici la canne tourna de nouveau dans ses mains. M. d'Asteley arrêta Revel pour lui demander le nom de ce jeune homme; le directeur lui répondit qu'il se nommait Mathieu. Revel avait eu autrefois cinq fils, mais quatre étaient morts en faisant des exercices de corde ou de ces sauts qu'on a bien raison de qualifier de *périlleux*; Mathieu était le seul de ses enfants qu'il eût conservé. Revel ajouta, en se penchant à l'oreille de M. d'Asteley, qu'il n'était pas de sauteur plus habile que son fils et qu'il suffisait, par sa hardiesse surprenante, pour soutenir seul l'honneur de la troupe.

Mathieu, tandis que son père parlait, se tenait à l'écart, ne sachant trop s'il devait avancer ou reculer. Il pouvait avoir de dix-huit à dix-neuf ans. Sa maigreur et son air souffrant annonçaient qu'il avait dû grandir prématurément : ses joues étaient creuses, ses traits avaient une teinte jaune et bilieuse qui inspirait l'intérêt; ses yeux bleus étaient d'une douceur extrême, mais dépourvus d'expression; les deux bouquets de cheveux

blonds qui revenaient sur sa figure donnaient à sa physionomie quelque chose de sauvage et d'inquiet. Son attention était entièrement absorbée par la canne de son père, qui ne décrivait en ce moment que de paisibles et innocentes oscillations; mais Mathieu savait que cette implacable ennemie pouvait se réveiller d'un moment à l'autre pour lui infliger quelque nouvelle correction.

Revel se tourna vers son fils et lui fit signe d'approcher, pour qu'il eût à saluer M. d'Asteley qui avait paru s'intéresser à lui. Mathieu s'inclina, mais si bas que son front toucha presque les genoux du marquis. M. Lalance, qui faisait grand cas de l'aisance du maintien, fut choqué de la gaucherie de ce salut : et c'était là le premier sujet de la troupe des *Francs-Lutins!* Il ne put s'empêcher de songer à Valentin, qui mettait tant de grace dans tous ses mouvements qu'on l'eût pris parfois pour un comte ou un prince caché sous les habits d'un pauvre diable.

M. d'Asteley, qui tenait à s'attirer les bonnes grâces de Revel et de son fils, frappa de la main

quelques coups sur la joue de Mathieu; puis, comme il désirait se l'attacher particulièrement, il tira de sa poche une fort belle montre à répétition dont il voulut lui faire présent. Mathieu ne put croire d'abord que le marquis eût réellement l'idée de lui donner cette montre ; il la regarda quelques instants d'un air surpris, ne sachant trop s'il devait s'en emparer, et jetant de temps en temps sur son père un regard furtif. Enfin, lorsque la montre fut entre ses mains, il se mit à l'agiter à son oreille comme pour la faire sonner. Revel parut alors fort courroucé :

« Maudit butor ! » s'écria-t-il, « c'est bien à toi qu'il convient de remettre un objet si précieux !... »

Il s'empara de la montre que Mathieu venait de recevoir, et la mit dans sa poche avec un sang-froid qui divertit beaucoup le marquis.

« Allons, » reprit Revel d'un ton plus doux, « il faut baiser la main de votre protecteur... »

M. d'Asteley serra la main de Mathieu, et pour le consoler de la perte de sa montre, lui promit de lui faire cadeau d'un bel habit dont il choisirait

lui-même la nuance et l'étoffe. Mathieu se mit alors à faire le tour de la chambre en bondissant et en gambadant; puis, apercevant sur une chaise un habit qui appartenait au marquis, il voulut s'en emparer.

« Non, non, pas celui-ci, » dit en riant M. d'Asteley, « nous irons ensemble chez le drapier en faire lever un qui te conviendra mieux... »

Revel, irrité de l'avidité de Mathieu, avait déjà levé sa canne et lui eût sans doute donné un rude châtiment si le marquis ne l'eût arrêté en prenant sur lui seul la faute de ce malentendu. Le directeur se contenta d'apostropher son fils dans les termes les plus vifs, en lui faisant signe de se retirer et d'ordonner aux autres danseurs de se tenir prêts pour la répétition. En ce moment une trompette se fit entendre dans la cour :

« Eh quoi! déjà Grognet? » s'écria Revel en se mettant à la fenêtre; « allons à notre poste, Mathieu, nous n'avons pas de temps à perdre... »

Il prit congé du marquis en lui annonçant

que les exercices allaient commencer. Il se retira dans sa chambre pour se préparer à descendre dans la cour. Au moment où Revel venait de se retirer, M. d'Asteley entendit de grands cris qui semblaient partir d'un étage supérieur. Il ouvrit la porte et aperçut un jeune homme effaré, les cheveux en désordre, qui entra précipitamment chez lui et alla se jeter dans les bras de M. Lalance, en s'écriant qu'il venait de voir passer sur la route celle qui le poursuivait depuis si longtemps. Il lui avait fait signe de s'arrêter, mais elle n'avait pas même fait attention à lui; un nuage de poussière l'avait bientôt dérobée à sa vue. Au moment où elle allait disparaître, une voix, dans le lointain, avait prononcé ces mots : « Nous nous reverrons un jour, patience! »

M. Lalance, un peu ému par cette brusque entrée, eut quelque peine à reconnaître son neveu Ambroise; ses traits étaient bouleversés et sa voix, ordinairement douce, avait une expression sinistre. Epuisé de fatigue, Ambroise finit par se laisser tomber dans un fauteuil, où il resta

privé de mouvement. Le marquis voulut connaître les événements qui avaient ainsi troublé la raison de cet infortuné; mais M. Lalance ne sut trop que lui répondre. Il lui dit seulement que, suivant toutes les apparences, l'amour devait être la cause de tous ses tourments; cependant on n'avait jamais su au juste le nom de celle qui l'avait trahi; dans ses moments de calme, il affectait de détourner l'entretien pour peu qu'on voulût l'amener sur ce sujet; puis, quand sa raison se troublait, il prononçait tantôt un nom de femme et tantôt un autre. Claire connaissait, disait-on, le secret de sa folie, mais elle avait fait vœu de ne pas le révéler; si quelqu'un la pressait de le découvrir, son langage se troublait, elle baissait les yeux et prononçait quelques mots entrecoupés de soupirs qui n'étaient guère propres à éclaircir ce mystère.

Tout en parlant ainsi, M. Lalance n'avait pas cessé d'avoir les yeux attachés sur son neveu, en lui prodiguant les plus tendres soins :

« Mon Ambroise, » s'écriait-il, « reconnais-moi, tu n'as rien à craindre ici; cette femme ne

te poursuivra plus, je saurai te mettre à l'abri de ses attaques... »

Ambroise, après avoir passé quelques instants encore dans les convulsions et les transports, rouvrit les yeux et fut bien étonné de se trouver près de son oncle et dans l'appartement du marquis. Il ne sut comment s'excuser et se mit à pleurer amèrement, se sentant saisi de peine et de confusion. Il s'était cru guéri, car, depuis le commencement du voyage, il n'avait pas eu de nouvelles crises ; mais cette dernière attaque venait de lui rendre toutes ses inquiétudes. Le marquis fit tous ses efforts pour le consoler, en lui assurant que le temps et un changement de climat ne pouvaient manquer d'améliorer son état. Ambroise sourit d'un air incrédule, et sentant son cœur soulagé, se leva et dit en s'appuyant sur l'épaule de son oncle : « Elle est là, ne l'apercevez-vous pas?... » En même temps il indiquait du doigt l'horizon. M. Lalance, craignant que sa raison ne se troublât de nouveau, se hâta de l'emmener et le remit entre les mains de Claire. M. d'Asteley devait descendre dans la

cour dès que les exercices de Revel commenceraient. Il était curieux surtout de voir l'effet que produirait cette représentation sur l'esprit de son compagnon de voyage, dont il étudiait avec un soin infini les actions et toutes les pensées depuis son arrivée à l'auberge.

M. Lalance, qui n'avait eu depuis son départ que bien peu de temps à consacrer à la méditation et à l'étude, se retira chez lui pour quelques instants et se mit à revoir ses livres favoris, les traités de perspective, puis les auteurs dramatiques les plus célèbres qu'il avait fini par apprendre par cœur à force de les relire. Il se prépara ainsi à jouir du spectacle qui l'attendait. Son esprit, par une sorte de raffinement sensuel, aimait à préparer une jouissance par une autre; or, comme il ne doutait pas que, dans la troupe de Revel, le plaisir de l'intelligence ne dût être entièrement subordonné à celui des yeux, il voulait établir en lui-même une sorte d'équilibre, en se pénétrant des parties idéales de l'art dramatique avant de descendre sur son terrain purement matériel.

Bientôt la trompette de Grognet se fit entendre de nouveau. M. Lalance descendit avec Claire qu'il engagea à prêter toute son attention aux exercices qu'elle allait voir. C'était en observant qu'elle devait arriver à s'instruire. Le marquis était déjà dans la cour avec quelques autres personnes de l'auberge. M. Lalance alla s'asseoir près de lui. On achevait de tendre la corde. Grognet commença par quelques lazzis qui consistaient à feindre d'aider les gens occupés à préparer la corde, tandis qu'il ne faisait, au contraire, que les retarder par ses balourdises et ses gaucheries. Le masque de Grognet était naturellement comique; mais il eût pu en tirer peut-être un meilleur parti. Il fit deux ou trois culbutes qui servirent à montrer son élasticité. Bien qu'il fût maigre et élancé, il était doué d'une force extrême. M. Lalance l'applaudit, mais un peu par complaisance. Il dit tout bas à M. d'Asteley qu'il fallait attendre quelques nouveaux exercices pour bien juger s'il possédait véritablement cette originalité de postures et de physionomie que son rôle exigeait.

Les sauteurs et les sauteuses qui composaient la troupe des *Francs-Lutins* étaient rangés sous les marronniers qui se trouvaient au fond de la cour et formaient un spectacle des plus singuliers. Ils étaient vêtus pour la plupart moitié d'habits de théâtre et moitié d'habits de ville; leurs vêtements étaient en général fort délabrés, on les eût pris de loin pour l'étalage d'une friperie. L'économe Revel n'avait pas voulu que pour une simple répétition on déballât les costumes dont il eut grand soin de vanter la magnificence au marquis, sans doute pour s'excuser de faire paraître sa troupe dans un si pitoyable équipage.

Les sauteurs avaient en ce moment leur attention occupée par un jeune enfant de la troupe qui s'amusait à crayonner sur la muraille des figures si originales que chacun éclatait de rire. Cet enfant n'avait guère que douze ou treize ans; son nez retroussé, ses grosses lèvres ne formaient point un ensemble de physionomie agréable, mais ses yeux pétillaient d'esprit. M. Lalance ne put s'empêcher d'admi-

rer les portraits que ce jeune sauteur avait faits de ses autres camarades : ils étaient pour la plupart outrés et enlaidis, mais ne laissaient pas d'être frappants de ressemblance.

Daniel regarda son maître et on eût dit qu'il avait deviné les sentiments de jalousie qui venaient de se glisser en lui-même. Il quitta sa place brusquement et se rendit près de la muraille où le jeune sauteur venait de tracer ses caricatures. Il s'empara comme lui d'un morceau de charbon et se mit à dessiner un théâtre complet vu de face avec ses décors et ses toiles ; ce théâtre n'était autre chose que celui de l'épicerie. Chacun se leva bientôt pour venir admirer ce merveilleux dessin où Daniel avait mis tous ses soins, bien qu'il l'eût tracé avec une grande rapidité. Les corniches, les pilastres et même les peintures à demi indiquées, rien n'avait été omis. On oublia les caricatures du premier dessinateur pour complimenter Daniel et le caresser. Chacun admira son ouvrage, et M. Lalance retourna à sa place, enchanté d'avoir enlevé à la troupe de son rival ce premier triomphe.

Claire était assise à côté de son père. Qu'elle était belle dans cette attitude calme, avec sa robe blanche comme la neige et qui peignait si bien la froideur de son ame! Elle n'avait d'autre coiffure qu'un ruban d'une couleur tendre qui retenait ses longs cheveux, mais dont la vue seule eût suffi pour pénétrer une ame sensible. Le marquis se penchait vers elle de temps en temps et lui adressait avec sa grace ordinaire quelques fleurettes auxquelles elle ne répondait qu'en rougissant. Ses pieds fins et mignons étaient à demi étendus : Lionne était couchée près d'elle, et avait posé sa tête sur ses bas bien tirés qui lui servaient comme de coussinet. Depuis quelque temps, la pauvre chienne avait perdu sa vivacité; ses yeux s'ouvraient à peine de temps en temps d'un air de langueur ; on eût dit qu'elle avait deviné que Valentin et Claire ne se parlaient plus qu'avec une extrême indifférence. Elle suivait en quelque sorte les divers mouvements et les vicissitudes de cet inexplicable amour : elle était joyeuse ou accablée, suivant qu'elle les voyait unis ou séparés. Claire l'aimait

autant qu'autrefois, bien que Valentin continuât à lui marquer de l'éloignement. Elle ne cessait de la caresser, cherchant à reporter sur elle l'attachement que son maître lui avait inspiré.

Bientôt on vit paraître Revel, dont l'entrée fut célébrée par quelques coups de trompette : son chapeau était encore plus incliné sur l'oreille que le matin ; son maintien avait cette roideur particulière aux gens qui portent un habit vieux et usé avec autant de fierté que le plus riche costume. Tout en lui était vulgaire, mais d'un vulgaire qui occupe l'esprit néanmoins et électrise la curiosité.

Lorsqu'il eut fait tourner quelques instants sa canne entre ses doigts, il se rendit près de ses danseurs et leur adressa à chacun en particulier quelques mots d'encouragement. Ensuite il alla visiter la corde, s'assura que les bâtons qui servaient à la soutenir étaient solidement fichés en terre ; quand tous ces préparatifs furent achevés, il se tourna d'un air gracieux vers le banc où le marquis était assis, s'inclina pro-

fondément, et ordonna aux musiciens de préparer leurs instruments.

Les exercices commencèrent par quelques sauts de corde insignifiants qui furent exécutés par les plus jeunes sauteurs de la troupe. Revel, accompagné de Grognet, suivait tous leurs mouvements, sans les perdre de vue un seul instant; ils avaient tous dans les mains un long bâton destiné à leur faire conserver leur équilibre, et connu parmi les danseurs de corde sous le nom de *balancier*...

« J'avais cru, » dit M. Lalauce au marquis, « que les bons danseurs avaient depuis longtemps renoncé à se servir de ce disgracieux morceau de bois qui ôte à leur danse toute sa grace, et ne fait même de leurs plus périlleux exercices qu'une affaire de simple mécanisme... »

M. d'Asteley sourit, et tout en approuvant du geste l'observation de M. Lalance, le pria de parler un peu moins haut, attendu que Revel n'était point éloigné et pouvait l'entendre, ce qui eût allumé une terrible querelle. M. Lalance

ne tint pas compte de cet avis, et reprit quelques instants après :

« Il me semble aussi qu'on peut mettre, même dans les plus simples exercices de corde, autant de talent que dans un rôle soutenu ; mais, pour cela, il faut s'attacher à exécuter avec noblesse ce que les sauteurs des rues ne font que machinalement et seulement pour recueillir un peu d'argent : on doit savoir se mettre en opposition avec un public parfois grossier, et exciter plus souvent la réflexion des connaisseurs que leur gaîté, afin de se les attacher plus sûrement. »

Les danses furent un moment interrompues, et l'on vit Grognet s'avancer au milieu de la cour. On annonça qu'il allait jouer plusieurs scènes bouffonnes en forme d'intermède ; il fut secondé par Revel lui-même, qui remplissait avec un imperturbable sang-froid le rôle d'un maître sévère, ayant à son service un valet maladroit.

Grognet fit plusieurs tours qui divertirent infiniment les spectateurs. On applaudit surtout le tour *de l'échelle*. Après avoir couru plusieurs

fois autour de la cour pour échapper aux poursuites de son maître, il finit par découvrir une échelle dont il s'empara, et montant jusqu'au dernier échelon, il exécuta une espèce de pas qui, bien que déjà vieux, n'en exige pas moins beaucoup d'adresse. Lorsqu'il eut fini, il alla se coucher tout de son long sur un tapis qui se trouvait sous la corde, et là il fit le mort. Revel eut beau l'appeler, le toucher avec sa canne, le remuer en cent façons, il ne bougea pas plus qu'une souche. Enfin, après plusieurs essais de ce genre, Revel parvint à le faire tenir debout; mais à peine était-il sur ses pieds depuis quelques instants qu'on le vit retomber lourdement et rester de nouveau sans mouvement. Des éclats de rire s'élevèrent de tous les coins de la cour.

« Avouez, » dit alors le marquis en se tournant vers M. Lalance, « que voilà un homme divertissant. Le tour qu'il exécute marque beaucoup de hardiesse et de présence d'esprit... »

— Assurément, » répondit M. Lalauce, « c'est le plus fort sauteur de la troupe, mais il faut

avouer aussi que ce tour n'est pas absolument nouveau; je l'ai déjà vu faire plusieurs fois, mais non pas, il est vrai, avec cette étonnante précision. Ah! si ce sauteur avait reçu les leçons d'un bon maître, personne autre que lui n'oserait exécuter cet exercice... »

M. d'Asteley s'amusait beaucoup des diverses remarques qui échappaient à M. Lalance; il admirait la finesse et l'ardeur de cet esprit toujours en éveil, si l'on peut dire; il se plaisait même parfois, dès qu'il s'agissait de théâtre, à l'exciter afin de faire éclore de nouvelles saillies. Il regrettait de ne pouvoir inscrire sur ses tablettes quelques unes de ses réflexions, afin d'en amuser ses amis, lorsqu'il serait au château de la Trésorière.

Cependant Grognet, qui venait de terminer ses exercices, avait pris son bonnet pointu dont il avait su tirer un si grand parti dans les diverses scènes qu'il venait de représenter, et s'était mis à faire le tour de l'assemblée en se recommandant à la charité de chaque spectateur. Il avait déjà reçu quelques pièces de monnaie, lorsque Revel

se retourna brusquement et, voyant ce qui se passait, se mit fort en colère :

« Maudit mendiant, » s'écria-t-il, « que fais-tu là?... ne t'avais-je pas expressément défendu de rien recevoir aujourd'hui?..» Le pauvre sauteur baissa la tête et esquiva fort à propos un coup de bàton que son maître lui destinait, mais cette fois pour tout de bon. Il ne laissa pas de mettre dans sa poche l'argent qu'il venait de recevoir, puis revint à côté de la corde à son poste accoutumé, où il se mit à compter d'un air satisfait les sous qui se trouvaient dans son bonnet.

On vit ensuite paraître plusieurs sauteurs qui se firent applaudir, mais leurs exercices offrirent peu d'intérêt. Enfin, on annonça la première danseuse de la troupe, celle qui, par son élégance et ses graces, avait valu à Revel les meilleures recettes. Dès qu'elle fut sur la corde, elle se débarrassa d'un mauvais châle tout percé qui lui couvrait les épaules; on découvrit alors une tournure des plus séduisantes; ses yeux étaient animés d'un feu sauvage qui ne nuisait

pas à ses agréments. Elle souriait rarement, mais si, par hasard, sa bouche s'entr'ouvrait, on voyait éclore une rangée de dents charmantes comparables à l'éclat des perles.

Lorsqu'elle fut sur la corde, le marquis et M. Lalance reconnurent la jeune fille qu'ils avaient aperçue le matin puisant de l'eau à la fontaine. L'orchestre, qui n'avait guère jusqu'alors changé d'air, prit pour elle un mouvement des plus vifs; les assistants jouirent, en voyant danser cette jeune fille, d'un spectacle aussi gracieux qu'imprévu. Elle se balançait dans l'air sans appui, soutenue seulement par ses vêtements que le vent soulevait à demi. Le seul reproche que l'on pût faire peut-être à la danse de Colombe était de pécher par un peu trop de pétulance; mais ce défaut tenait surtout à son caractère qui était la vivacité même, ce qui n'en excluait cependant pas la tendresse ni la douceur.

Lorsqu'elle eut achevé ses exercices, M. d'Asteley lui fit signe de venir près de lui et lui adressa de grands compliments qui la rendirent

toute confuse. Pour la première fois de sa vie peut-être, M. Lalance découvrit en lui un germe de jalousie, et il en fut d'autant plus honteux que la danse de Colombe lui avait causé un vif plaisir. Les éloges du marquis lui parurent néanmoins outrés; les charmes de la jeune danseuse devaient y avoir une grande part. Il voulut parler aussi à Colombe pour la féliciter et lui demander en même temps la cause de la continuelle gravité répandue sur ses traits; mais il fut interrompu pár la trompette de Grognet qui venait d'annoncer l'entrée de Mathieu, le danseur par excellence, le chef des *Francs-Lutins* et que chacun attendait impatiemment.

Mais au lieu de voir Mathieu s'élancer sur la corde avec la rapidité d'un écureuil et sans le secours du marchepied, on fut étonné de la lenteur qu'il mit à quitter sa place; il fallut que son père l'interpellât à trois reprises diverses. Dès qu'il fut près de la corde, il se mit à se frapper la poitrine d'un air désespéré, puis s'esquiva subitement et alla se coucher aux pieds de

Claire, en prenant l'attitude de Lionne. Revel courut alors à lui et le menaçant :

« Paresseux, vaurien, » s'écria-t-il, « c'est donc ainsi que tu t'acquittes de tes fonctions de premier lutin? faut-il que je te nourrisse pour que tu restes couché au soleil, tandis que tes camarades redoublent de zèle comme pour te faire rougir de ton inertie?... »

En prononçant ces mots, Revel leva sa canne et fit tomber sur les épaules de Mathieu une grêle de coups que celui-ci reçut avec un calme héroïque, sans se plaindre et sans même faire un mouvement. Cependant M. Lalance et le marquis, émus de tant de dureté, se précipitèrent entre le père et le fils, essayant d'apaiser Revel. Mais ce dernier n'aimait pas qu'on se mêlât de ce qui le concernait; il se mit à se promener de long en large dans la cour en agitant sa canne, et en roulant les yeux d'un air furibond.

« Malheur, » s'écria-t-il, « à ceux qui voudraient épargner un châtiment au coupable qui se l'est attiré!... Après tout, n'est-il pas mon

fils? ne suis-je pas le maître de le traiter comme bon me semble?... »

Mathieu releva un peu la tête et se mit à se frotter les yeux; il regarda lentement autour de lui, il eût bien voulu essayer de se justifier, mais il bégayait et parlait avec difficulté, attendu qu'il n'avait eu la langue déliée que fort tard.

Enfin, après avoir passé quelques instants à se remettre des coups qu'il venait de recevoir, il comprit que le meilleur parti à prendre était de faire ce que son père lui demandait; il savait par expérience que vouloir, dans certains cas, s'opposer à la volonté de Revel, c'était attirer sur soi un orage de coups. Il se dressa donc sur ses jambes, non sans quelque peine, puis s'élança sur la corde. On l'applaudit pour le consoler des coups qu'il avait reçus; l'orchestre commença à jouer, et un murmure d'approbation parcourut l'assemblée. Mais soit hasard, soit impression des reproches et des coups de son pere, Mathieu se montra ce jour-là bien au dessous de lui-même; il avait perdu sa légèreté, ses jambes ne pliaient qu'avec

difficulté; il trébucha même plusieurs fois.

Malgré ces fautes, il fut cependant aisé de reconnaitre que Mathieu était sans contredit le sauteur le plus habile de la troupe, et méritait bien le titre de *premier lutin* qu'on lui donnait ordinairement sur l'affiche. Il fallait songer d'ailleurs qu'il venait d'être rudement battu, ce qui pouvait fort bien donner un peu de gêne à ses mouvements. Cette répétition, que le marquis commençait à trouver un peu longue, se termina par plusieurs exercices qui furent exécutés à terre, et avec des tables et des chaises.

Grognet jongla, mais d'une façon bien inférieure à Dominique; l'air d'anxiété avec lequel il suivait les boules des yeux communiquait aux spectateurs un sentiment de contrainte que l'incomparable jongleur de l'épicerie savait surtout éviter. Mais, bien qu'il y eût dans cette répétition plusieurs parties répréhensibles, on ne s'accorda pas moins à en louer l'ensemble; les connaisseurs, qui se trouvaient en ce moment dans l'auberge, félicitèrent Revel et déclarèrent d'une voix unanime que la troupe des *Francs-*

Lutins était digne de sa renommée. M. Lalance fut effrayé et craignit que la sienne ne pût soutenir la concurrence; mais le marquis se hâta de le rassurer en lui disant tout bas que les scènes qu'il jouait avec ses compagnons, si remarquables d'intention et de profondeur, seraient toujours regardées comme bien supérieures à des sauts périlleux et à de simples exercices de corde.

M. Lalance, un peu rassuré par ces paroles, se joignit alors au marquis pour remercier Revel du plaisir que sa troupe lui avait fait. M. d'Asteley rappela à Revel qu'il l'avait engagé à dîner pour ce jour-là; il espérait que le surprenant Mathieu, la gentille Colombe, le plaisant Grognet et quelques autres lutins qu'il désigna voudraient bien aussi assister à ce dîner. Quelques personnes de l'auberge, avec lesquelles le marquis s'était lié pendant les exercices, furent également engagées.

Le repas commandé par M. d'Asteley fut servi dans la plus belle salle de l'auberge : on y remarqua ce cachet de noblesse que cet homme

parfait imprimait à toutes ses actions. Colombe et Claire furent placées l'une à la gauche et l'autre à la droite du marquis. L'aimable Claire, dont le cœur attentif remarquait toujours les gens retenus par quelque motif de peine ou de timidité, vit bien que Mathieu éprouvait un grand trouble devant cette table magnifique, lui qui ne mangeait jamais à table, mais bien sur le pavé de la cour avec les autres danseurs. Elle lui fit signe de venir s'asseoir à côté d'elle : Mathieu obéit de l'air de soumission d'un esclave habitué à céder à la volonté d'autrui.

Quand il se vit assis à côté de Claire, qu'il n'avait pas cessé de regarder pendant toute la durée des exercices, il éprouva tant de confusion et de crainte qu'il lui fut impossible d'ouvrir la bouche. Claire, ne voulant pas l'intimider encore davantage, affecta de s'occuper seulement de Lionne, qu'elle tenait sur ses genoux, et à laquelle elle faisait prendre du pain trempé dans du lait. La pauvre chienne, toujours faible et malade, touchait à peine à cette nourriture : c'était un bien triste spectacle que de voir une

bête si charmante languir et ne répondre que par des gémissements aux soins que l'on prenait d'elle. Mathieu ne cessait d'avoir les yeux attachés sur les belles mains de Claire. On lui servit de plusieurs plats, et il fallut bien qu'il se décidât à manger, mais Claire l'occupait surtout. Elle fut étonnée de voir qu'il mangeait avec ses doigts et ne savait point se servir de fourchette; le pauvre garçon n'avait pas plus d'éducation qu'un sauvage.

Claire, à la fois émue et charmée de tant de timidité, fit tous ses efforts pour l'enhardir; elle résolut de lui faire oublier les mauvais traitements qu'il avait supportés le matin, en lui parlant avec bonté. Mathieu, qui était habitué à entendre la rude voix de son père retentir à ses oreilles, ne sut comment lui exprimer sa reconnaissance : il sourit et rougit en même temps; il essaya de bégayer quelques mots en mauvais français, mais il parlait avec tant de confusion que Claire ne le comprit pas. Il finit par tirer de sa poche un collier composé de petits fruits rouges, et se mit à le tourner dans ses doigts;

enfin il lui demanda si elle n'avait pas vu quelquefois de ces fruits-là. Il eût bien voulu pouvoir lui offrir son collier, mais les paroles lui manquaient, et il continuait à rouler les grains entre ses doigts : la crainte d'un refus l'accablait.

Claire coupa court à son embarras, en lui disant qu'elle connaissait parfaitement ces fruits et que, dans son enfance, elle avait même longtemps porté un collier pareil à celui-là. Mathieu eut alors le cœur serré, il crut comprendre qu'elle dédaignait son collier; il se vit forcé de le garder; et ces fruits dont il aimait autrefois la couleur ne lui inspirèrent plus que de l'ennui : il prit le parti de les cacher. Il ne trouva plus rien à dire à Claire et se mit à la contempler en soupirant. Dans son imagination à la fois ignorante et hardie, Claire passait pour un être d'un ordre supérieur qui pouvait lui faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal suivant ses volontés. Il devait donc s'attirer sa protection à force de respect idolâtre.

Cependant Valentin, qui se trouvait placé à l'un des bouts de la table à côté de Dominique,

avait déjà remarqué l'espèce de familiarité qui régnait entre Claire et Mathieu : il en ressentit à la fois de l'étonnement et de la jalousie. Bien qu'il n'aimât plus Claire, depuis qu'il avait reconnu que jamais elle ne le prendrait pour mari, il ne laissait pas d'observer toutes ses actions, souvent même plus attentivement qu'au temps de sa passion la plus vive. Il ne l'aimait plus, et cependant il craignait qu'un autre ne fût aimé d'elle. Mais quelle différence entre lui et Mathieu! Le jeune sauteur était aussi gauche que Valentin était noble et brillant dans tous ses mouvements. Il fallait pourtant les voir ensemble sur la scène, pour pouvoir décider lequel des deux méritait de l'emporter sur l'autre.

Valentin avait depuis longtemps renoncé à donner à Claire des leçons de danse, parce qu'il la jugeait trop inhabile et craignait qu'elle ne lui fît pas honneur. Claire, qui savait que son père ne pouvait se passer d'elle, était parvenue à vaincre la répugnance que lui inspiraient la scène et les exercices : jugeant le caractère de Mathieu plus patient que celui de Valentin, elle

le pria de commencer dès le lendemain à lui enseigner à danser sur la corde. Elle avait été plus émerveillée que personne des preuves de force et de hardiesse données, ce jour-là, par la troupe des *Francs-Lutins*, et particulièrement par Mathieu.

A partir de ce dîner, l'ombrageux Valentin éprouva une haine secrète pour Revel et sa troupe. Il jura en lui-même de leur enlever à tout prix la palme de la danse, et de ne rien négliger pour faire repentir l'orgueilleux directeur des airs de supériorité qu'il avait pris à l'égard de M. Lalance et de sa troupe.

Pendant le dîner, on ne fit guère que parler des exercices auxquels on venait d'assister. Les étrangers invités par M. d'Asteley, gens d'esprit pour la plupart, se dirent entre eux que, puisque Revel avait fait à lui seul les frais de la journée, il était juste de prendre cette répétition pour sujet principal de l'entretien. On cita donc plusieurs autres danseurs justement célèbres, on exalta ceux-ci, on abaissa ceux-là, mais on revint toujours à Revel, en déclarant qu'il n'y avait point de directeurs en France qui pussent

lui être comparés. M. d'Asteley, qui lisait au fond du cœur de son ami, prit alors la parole :

« Je ne veux ici rabaisser personne, » dit-il, « et je rends plus de justice que qui que ce soit, peut-être, au mérite du célèbre Revel ; mais la justice me force à déclarer aussi qu'il existe au monde un homme capable de lutter avec lui et peut-être même non sans quelque avantage... Cet homme est encore peu connu, messieurs, mais laissez-le se produire, donnez-lui le temps de paraître au grand jour, et vous verrez alors que je n'ai pas eu tort de l'engager à persévérer dans la route qu'il a prise. Il vous faudra le mettre à la tête de tous les directeurs de troupes que vous venez de citer... Et cet homme, messieurs, si recommandable par ses talents et son caractère, est en ce moment parmi vous... »

Tous les regards se fixèrent sur M. Lalance, qui baissa la tête d'un air modeste et remercia intérieurement le marquis de ses bontés. Il dit que, si la passion du théâtre et des arts qui s'y rapportent, tels que la musique et la perspective, devait compter pour quelque chose,

il méritait en effet peut-être d'être distingué parmi les autres directeurs; mais sa troupe n'était encore qu'à ses débuts, et souvent le sort se faisait un jeu des plans et des projets les mieux combinés.

Revel fut gravement choqué de voir M. d'Asteley mettre sa troupe en parallèle avec cinq ou six inconnus d'assez mauvaise mine et que personne n'avait encore vus jouer. Il parvint à se modérer par égard pour le marquis, mais son cœur n'en nourrissait pas moins un dépit profond. M. d'Asteley, qui ne perdait point son projet de vue, continua à s'entretenir, avec les autres convives, du théâtre en général, de l'état de décadence où il était tombé et des moyens à employer pour le rétablir dans son ancien éclat; ensuite il mit aux voix cette question : Lequel des deux est supérieur à l'autre, d'un bon sauteur ou d'un bon mime?

« Quant à moi, » dit M. Lalance, qui s'empressa de prendre la parole, « je pense qu'il est bien difficile de séparer ces deux arts l'un de l'autre : ils se tiennent en quelque sorte par la

main, s'enchaînent et doivent se prêter un secours mutuel. Il est naturel que les sentiments exprimés par la figure de l'acteur passent en même temps dans ses gestes. Du reste, il me semble que les tours d'adresse qu'on se permet parfois d'introduire dans les pantomimes et dans les scènes dialoguées doivent surtout s'appliquer à la situation où le comédien est placé...

M. Lalance discourut longtemps sur ce sujet. M. d'Asteley, qui n'avait eu d'autre but que de faire briller sa singulière élocution aux yeux des autres convives, affectait d'approuver ses discours; mais Revel, tandis que M. Lalance parlait, s'agitait sur sa chaise d'un air d'impatience. Il coupait la parole à l'épicier, contredisait toutes ses opinions et essayait de couvrir sa voix en le prenant sur un ton plus élevé que lui. Déjà plusieurs paroles aigres avaient été échangées entre les deux directeurs; mais M. d'Asteley, qui avait toujours l'art de conjurer une querelle prête à se déclarer, les interrompit en leur offrant à chacun le portrait fait au crayon des principaux acteurs de leurs deux troupes qu'il

avait fait tracer par un jeune dessinateur établi dans l'auberge depuis quelques jours. On admira l'esprit et la finesse de ces croquis; on ne pouvait faire aux deux directeurs de présent qui les flattât plus agréablement. M. d'Astley eut soin ensuite de leur faire verser plusieurs rasades, ce qui fit qu'en perdant un peu la mémoire ils devinrent par degrés plus calmes et plus traitables.

Quand le dîner fut fini, M. Lalande, qui voulait reconnaître par quelque moyen les bontés du marquis, fit signe à son neveu de chanter une ou deux de ses romances; Ambroise s'y prêta de bonne grace; sa chanson peignait les singulières aventures d'un jeune soldat qui se trouve le plus brave de son régiment, parce qu'il n'a point sa raison, ce qui fait qu'il s'expose sans crainte aux plus grands dangers. L'histoire de ses amours qui se mêle à celle de ses campagnes, la musique militaire que l'on entend dans le lointain, puis les acclamations des amis qui se retrouvent, tout cela formait un air complet et d'un genre nouveau qu'Ambroise chanta avec un goût infini.

Bientôt Valentin, secondé par Dominique, se mit à escamoter ; il fit disparaître successivement divers objets de la poche de l'un des convives que quelqu'un lui désignait. Chacun se trouva dépouillé à la fois, celui-ci de son mouchoir, celui-là de ses tablettes, un troisième de sa montre. Les objets furent remis tous à leur place, mais sans que personne pût découvrir les moyens employés pour les ôter et les rendre.

Quand ces tours furent achevés, aux grands regrets de l'assistance, on mit un bandeau sur les yeux de Daniel et on lui fit faire plusieurs fois le tour de la salle. Alors M. Lalance invita les convives à lui adresser les questions qu'ils voudraient, leur assurant qu'il y répondrait d'une façon satisfaisante :

« Quel est le plus riche de la société ? » dit Revel lorsque Daniel eut cessé de tourner.

Revel espérait que Daniel répondrait à cette question en le désignant, ce qui serait pour lui une occasion de triomphe ; mais il fut trompé dans son attente, car Daniel, sans hésiter un instant, indiqua du doigt M. d'Asteley.

« Quelle est la plus jolie fille de la société ? » reprit Revel, qui pensa bien que cette fois le jeune sorcier ne pouvait manquer d'indiquer sa nièce Colombe, que tout le monde applaudissait chaque fois qu'elle paraissait sur le théâtre. Mais Daniel désigna Claire, et Revel fut encore une fois désappointé.

« Quel est le plus habile sauteur ? » reprit Revel, qui savait que personne ne pouvait le disputer à Mathieu en fait de légèreté et de hardiesse. Mais Daniel se tourna sur-le-champ vers l'extrémité de la table et indiqua Valentin.

Revel était indigné et cherchait en vain à cacher son dépit. Cependant il lui restait encore une question à faire, et il espérait que du moins cette fois ses idées s'accorderaient avec les prophéties de Daniel :

« Quel est, » dit-il, « le plus laid de la société ? »

En même temps, Revel regardait Dominique d'un air railleur, ne doutant pas que ce ne fût à lui que Daniel n'accordât la palme de la laideur. Mais quelle fut sa confusion lorsqu'il s'aperçut que c'était lui-même cette fois que Daniel

indiquait du doigt! Personne ne put décider si c'était là un simple effet du hasard, ou bien une espièglerie de la part de Daniel; mais on fut forcé de reconnaitre la justesse de toutes ses prédictions. Le marquis et les autres convives applaudirent avec vivacité aux divers jeux exécutés par les acteurs de M. Lalance, mais surtout à ce dernier divertissement qui ne pouvait choquer personne, et ne devait être pris que comme un moyen de passer agréablement quelques instants.

Malgré les observations conciliantes du marquis, Revel ne laissa pas d'être doublement piqué et des vérités qu'il s'était attirées en questionnant Daniel, et des applaudissements qui venaient d'être accordés à la troupe de son rival; il regretta de n'avoir dans la sienne que des danseurs proprement dits, bons seulement à briller sur un théâtre, mais incapables de varier leurs tours et leurs exercices. M. Lalance, enchanté du succès de ses acteurs, était dans l'ivresse d'un premier triomphe : un peu échauffé par les nombreuses rasades que M. d'Asteley

lui avait fait verser, il ne cessait de répéter qu'il ne fallait que voir une seule fois ses acteurs pour avouer qu'ils effaçaient par leur esprit tous ceux qu'on avait l'habitude d'applaudir.

Revel n'avait point l'humeur patiente. Ce dernier trait d'orgueil qui venait d'échapper à M. Lalance suffisait pour rompre la digue que la présence seule du marquis avait mise jusqu'alors à son emportement ; il se modéra pourtant, et ne voulant pas entamer ouvertement une querelle, il se contenta de répondre d'une voix contrainte :

« Eh bien ! mon cher confrère, nous nous retrouverons à la foire de Saint-Didier ; les recettes que nous y ferons et le nombre de spectateurs que nous attirerons dans nos salles nous mettront à même de juger lequel de nous deux doit l'emporter sur l'autre...

— A Saint-Didier ! » s'écria M. Lalance en se levant de table et en vidant encore une fois son verre, « à quoi bon ce retard ?... Ici même, dans cette auberge, si vous voulez, nous pouvons nous mesurer . Je ne veux pas vous laisser

partir avant que la question ne soit décidée : nous pourrons joûter quand il vous plaira, vous aurez vos acteurs, moi les miens; notre gracieux protecteur nous servira d'arbitre et décernera la palme à celui qu'il en jugera le plus digne... »

A peine M. Lalance eut-il porté à Revel cet étrange défi qu'il pâlit, retomba sur sa chaise comme si quelque pouvoir surnaturel l'eût accablé. Il venait d'entendre sous la table cette voix qui l'avait déjà si fortement effrayé la veille de son départ et quelques mois auparavant : il ne put trop distinguer le genre d'avis qu'elle lui donnait, mais son accent était encore plus sinistre que d'habitude; elle semblait mêler des menaces à l'expression de son contentement. Bientôt Valentin quitta sa place et s'approcha de M. Lalance pour lui dire à voix basse :

« Ne comptez pas sur moi pour cette lutte : je ne danserai assurément pas; j'ai le cœur trop triste pour pouvoir en ce moment m'occuper d'autre chose que d'un amour qui a fait mon tourment. Ainsi, croyez-moi, tandis qu'il en est temps encore, révoquez ce défi, dites à Revel

que vous ne prétendez pas donner suite à une parole dite au hasard... »

Bien qu'il eût en ce moment la raison un peu troublée, M. Lalance ne laissait pas de comprendre qu'il s'était trop avancé pour reculer. Il refusa donc d'écouter les avertissements que lui donnait Valentin.

« Eh bien ! » s'écria-t-il d'un ton brusque, « si tu refuses de nous seconder, nous saurons nous passer de toi... »

Valentin s'éloigna d'un air pensif, c'était la première fois que son maître lui avait parlé avec tant de dureté. La plupart des acteurs de Revel, qui ne comprenaient guère les débats et les discussions engagés entre les convives, s'étaient endormis. Revel les réveilla en les secouant rudement, et leur ordonna de se retirer : ils allèrent faire la révérence à M. d'Asteley, et quittèrent la salle à manger. Revel paraissait à peu près calmé. M. Lalance ne pouvait lui proposer rien qui lui fût au fond plus agréable que de faire lutter sa troupe contre la sienne : c'était constater en quelque sorte publiquement le

triomphe de la troupe des *Francs-Lutins*, car Revel ne doutait pas qu'il ne dût obtenir l'avantage; l'indigne rivalité qu'on avait voulu établir pendant le dîner se trouverait ainsi détruite d'elle-même.

M. d'Asteley, qui commençait à être las de tant de cris et de discussions, tendit la main aux deux directeurs, en les engageant à vivre en bonne intelligence et à ne voir dans le défi qu'ils venaient de se porter qu'un motif de noble émulation et non une cause de haine ou de jalousie. M. Lalance et Revel, cédant à l'invitation de M. d'Asteley, se donnèrent la main, mais avec une contrainte marquée. Pour décider sans retard une affaire si importante pour tous deux, il fut convenu que la lutte entre les deux troupes aurait lieu le lendemain même dans la cour de l'auberge.

III.

Le soleil était levé déjà depuis longtemps; l'unique charron qui se trouve dans le petit village où est située l'auberge du *Corbeau* faisait retentir son enclume depuis deux ou trois heures, et cependant M. Lalance était encore assoupi; il semblait avoir oublié le grave différend que ce jour devait terminer, et imitait la noble insouciance de ces grands capitaines qui dorment le matin même d'une bataille.

Mais si le sommeil a le don, en nous touchant de sa baguette magique, de nous enlever nos peines, il faut avouer aussi que, lorsqu'il s'envole, il nous fait payer bien cher ces courts instants de calme et d'oubli. L'homme qui a rêvé sourit longtemps encore, hélas! aux images du mensonge, tandis que le fardeau de ses soucis recommence à lui peser sur le cœur; il étend les bras, tous ses biens lui échappent à la fois. Le sommeil est un hôte perfide qui, après nous avoir abreuvés de son nectar, brise sous nos yeux la coupe où nous nous sommes enivrés. Les fumées de l'ivresse restent seules aux convives qui se retrouvent sur une couche froide, la tête encore remplie de chimères qui ne font qu'augmenter le sentiment de leurs peines.

On devinera donc les pénibles impressions qui assaillirent M. Lalance à son réveil, lorsqu'il s'aperçut que le soleil éclairait la petite chambre qu'il occupait au dernier étage de l'auberge. Le bruit qu'il entendait dans l'escalier lui annonça que la matinée devait être déjà

fort avancée; alors seulement il commença à se souvenir de ce qui s'était passé la veille à la table du marquis, il comprit toute l'imprudence du défi qu'il avait porté à Revel, et vit bien qu'il ne pouvait sortir de ce mauvais pas avec honneur. Devait-il raisonnablement espérer l'emporter sur une troupe composée d'aussi parfaits danseurs que celle de Revel?

Pour sa part, il jouait la pantomime et la comédie avec une incontestable supériorité, mais il ne dansait pas. Sa fille Claire n'était qu'une simple écolière et ne pouvait même entrer en lice avec les enfants de la troupe des *Francs-Lutins*. Daniel promettait d'être un jour un excellent danseur, mais ses forces n'étaient pas encore développées. Valentin avait déclaré qu'il ne prendrait point part à la lutte. Restait donc Dominique; mais, outre qu'il n'excellait guère que dans le genre comique, il ne pouvait faire lui seul les frais de toute une représentation.

Après avoir fait les plus pénibles réflexions sur le destin qui l'attendait, M. Lalance se dé-

cida à se lever; il fit ses prières avec plus de ferveur encore que de coutume. C'était une règle à laquelle il se fût bien gardé de manquer, car il était d'une excessive piété et suivait rigoureusement tous ses devoirs de religion; ce sentiment formait parfois une bizarre contradiction avec ses goûts de théâtre.

« Mon Dieu! » s'écria-t-il, « ai-je donc mérité de me voir plongé dans cet abime de maux? devais-je me laisser emporter par une fougue imprudente? fou que j'étais! En supposant même que ma troupe fût supérieure à celle de Revel, devais-je m'en vanter et solliciter une lutte qui ne peut que tourner à mon désavantage?... Dieu puissant, c'est toi que j'invoque, soutiens-moi, seconde-moi, ne permets pas que l'astre de ma gloire soit terni par une défaite, avant même d'être levé...»

En achevant ces mots, M. Lalance se laissa tomber dans un fauteuil d'un air abattu, et se mit à contempler le dessin que M. d'Asteley lui avait remis la veille. Ces silhouettes étaient faites avec tant de perfection qu'il suffisait d'avoir vu

ses compagnons une seule fois pour les reconnaitre. Claire souriait avec douceur, et le dessinateur n'avait eu besoin que de la copier pour faire une charmante figure. Ambroise avait l'air triste et pensif, Valentin fronçait le sourcil, Dominique gonflait ses joues, c'était un tic habituel dont il ne pouvait se défaire. Le dessinateur avait eu soin d'augmenter encore la longue barbe de Feruson, pour donner à la figure un peu rébarbative du brave musicien une expression encore plus comique.

M. Lalance ne put retenir un profond soupir en regardant le portrait fidèle de ses compagnons qu'il avait engagés à le suivre à l'aide de si belles promesses. Le soir, ils se verraient peut-être jetés dans les excès de la honte et des regrets. Il se leva, et en passant devant une petite glace accrochée à la fenêtre, il fut frappé de la pâleur qui couvrait ses traits; il tira de sa malle un pot de rouge, et s'appliqua sur les joues une légère couche de fard.

Pour peu qu'il fût en proie à quelque agitation violente, ses actions se ressentaient du désordre de

ses idées, et sa conduite devenait une trame confuse dont on ne pouvait guère démêler le fil. Pour essayer de dissiper les inquiétudes qui l'accablaient, il ouvrit sa fenêtre et admira la beauté du ciel que pas un nuage n'avait attristé depuis son départ. Le vent du matin agitait doucement les branches de saule-pleureur; la fontaine mêlait son murmure aux accents du feuillage.

M. Lalance, vivement ému par cette scène matinale, resta plongé dans sa rêverie; mais les voix de deux personnes qui causaient dans la cour à voix basse attirèrent bientôt son attention. Il remarqua alors que Claire était montée sur la corde qui avait servi la veille aux exercices de la troupe de Revel. Mathieu était à ses côtés et lui enseignait les pas les plus simples de la danse de corde; il était vêtu comme de coutume de mauvais habits, et ses longs cheveux, que le vent soulevait, ajoutaient encore à l'égarement naturel de son visage. Claire levait de temps en temps la tête vers le ciel; l'azur se réfléchissait dans ses yeux noirs, et leur éclat

céleste rappelait les couleurs changeantes du collier des tourterelles.

M. Lalance, témoin du sacrifice que lui faisait sa fille, en essayant de se tenir sur cette corde où elle ne marchait qu'en tremblant, se sentit attendri jusqu'aux larmes. Il comprit le pouvoir de la tendresse d'une ame bien aimante :

« Oh ! mon Dieu ! » s'écria-t-il, « grâces te soient rendues de m'avoir donné pour fille un ange de beauté ! Quand même elle ne répondrait pas à notre attente, je te remercierais encore, car rien n'est plus doux que de voir l'amour que l'on nous porte triompher des plus secrètes répugnances... Courage ! ma Claire, il viendra un temps où cette corde que tu redoutes maintenant ne sera plus pour toi qu'une route facile que tu parcourras sans peine ; loin de l'éviter, tu t'y plairas, au contraire, car tu seras sûre d'y rencontrer les suffrages du public qui applaudira en toi la perfection du talent et le charme de la beauté... »

Mathieu instruisait Claire avec une douceur

et une complaisance à toute épreuve. Une mère qui voit son nouveau-né essayer ses premiers pas n'est ni plus craintive, ni plus inquiète que ne l'était Mathieu en suivant des regards les mouvements de son écolière. Ses yeux s'animaient d'une anxiété singulière lorsqu'il la voyait hésiter ou broncher ; il aimait mieux lui faire ses démonstrations par des gestes que par des paroles ; sa timidité était moins grande dès qu'il ne s'agissait point de parler.

Dans un moment, Claire, en se retournant brusquement et avec le balancier qu'elle tenait à demi incliné, rencontra le front de Mathieu et le heurta si fort que M. Lalance entendit le coup résonner de sa fenêtre. Claire fit un geste d'inquiétude ; mais Mathieu ne témoigna pas même par un mot ni par une plainte que ce coup lui fût adressé ; il se contenta de dire en mauvais français : « Qu'importe ? ce n'est que bois contre bois. »

En ce moment, un homme que M. Lalance ne reconnut pas d'abord entra dans la cour et, s'avançant vers Mathieu, lui dit d'un ton rude :

« Veux-tu bien, maudit danseur, te mêler de donner des leçons aux gens qui composent ta troupe?... Garde pour toi-même tes mouvements embarrassés et tes pas disgracieux... »

A ces mots, M. Lalance reconnut Valentin et éprouva dès qu'il l'aperçut un sentiment de plaisir dont il ne se rendit pas bien compte. Il le vit pousser Mathieu vers le fond de la cour et lui faire signe de la main de se retirer. Mathieu s'éloigna d'un air contrit; mais obéissant à un mouvement involontaire, il tourna autour de Valentin et revint prendre la main de Claire pour continuer à lui faire exécuter ses pas. Valentin, étonné de le voir encore, allait employer la violence peut-être pour le chasser de la cour; mais Claire, sautant légèrement à terre, prit la parole :

« Puisque vous avez désespéré de votre écolière, » dit-elle, « Valentin, il a bien fallu qu'elle cherchât un nouveau maitre. »

Elle fit signe à Mathieu de venir lui donner la main pour l'aider à remonter sur la corde, mais le pauvre Mathieu était trop accablé pour pou-

voir continuer; il comprit qu'il n'aurait pas beau jeu avec Valentin et que le mieux était de lui céder la place. Il s'éloigna en murmurant quelques mots que Claire n'entendit pas. Cette petite scène, qui venait de se passer sous ses fenêtres et dont il s'était trouvé le témoin par hasard, fit faire de graves réflexions à M. Lalance.

« Valentin, » dit-il, en se promenant à grands pas dans sa chambre, « pourquoi donc as-tu toujours refusé de te confier à nous? Pourquoi persister à envelopper tes moindres démarches d'un impénétrable mystère? Avec un peu moins de défiance, tu serais peut-être maintenant le mari de celle que tu aimes; mais, lorsque je me sens disposé à t'ouvrir mon cœur, tu m'échappes aussitôt et sembles vouloir te jouer de mon amitié... Pourquoi donc aussi, dis-moi, t'endurcir dans ton impiété et chercher à nous entraîner dans les ténèbres auxquelles tu te félicitais d'avoir échappé?... Ah! voilà qui doit nous séparer à jamais! Et quand j'entends tes malédictions et tes blasphèmes, je me surprends à appeler ma fille, à lui demander si, dans vos entretiens secrets, elle

n'a rien entendu qui puisse altérer la foi qui veille dans son cœur... »

Tout en suivant le cours de ses pensées, M. Lalance se vit ramené insensiblement à la situation où il se trouvait, c'est à dire au défi qu'il avait porté à Revel. Après de mûres réflexions, il sentit enfin que, pour qu'il n'y eût point trop d'inégalité dans cette lutte, il fallait au moins qu'elle fût retardée de trois ou quatre jours. En effet, Claire pouvait à peine se tenir sur la corde, Dominique et Daniel étaient d'avance découragés. Se présenter maintenant au combat était offrir un triomphe trop facile à la troupe des Francs-Lutins.

M. Lalance se détermina donc à aller trouver M. d'Asteley, son protecteur, pour le prier de vouloir bien demander à Revel de différer un peu la joûte. Il était juste de lui laisser au moins le temps de se préparer à un événement d'une si grande importance. Le jour qui avait été indiqué la veille au milieu des discussions d'un diner ne pouvait être, après tout, regardé comme un engagement définitif.

M. d'Asteley, qui attendait d'un moment à l'autre l'arrivée de son ami le vicomte de Mendeville, et tenait à le faire jouir du curieux spectacle qui se préparait, se chargea volontiers de cette négociation. Revel, en homme généreux, au lieu de quatre jours que lui demandait son rival, lui en accorda huit, tant il se croyait sûr de ses avantages. M. Lalance ne refusa pas ce délai, car la réflexion l'avait rendu prudent; il rassembla ses compagnons dans une chambre située sous les toits mêmes de la maison, et que l'aubergiste, maître Grinchamp, voulut bien lui céder, car il savait qu'il ne pouvait manquer de tirer un certain avantage des divers spectacles qui allaient avoir lieu chez lui. M. Lalance se mit à exercer ses acteurs avec une grande activité, et leur eut bientôt communiqué le beau zèle qui l'enflammait.

« Si nous étions sur un théâtre, » leur disait-il parfois, « nous serions en quelque sorte sur notre terrain; la corde et la danse sont pour nous des jeux entièrement nouveaux. Mais n'importe! nous n'en aurons que plus de mérite,

si nous l'emportons sur nos orgueilleux adversaires....»

Tandis que M. Lalance se tenait enfermé avec ses compagnons dans un des greniers de l'auberge qu'il avait choisi comme l'endroit le plus propice pour répéter ses exercices, un homme d'environ trente ans venait d'entrer dans la salle basse, où il avait annoncé vouloir rester seul quelques instants. Sa taille était élevée, sa physionomie agréable; on remarquait dans toute sa personne cette distinction et cet agrément naturel qui dénotent un homme d'un rang supérieur. Il ne devait s'arrêter dans l'auberge que juste le temps nécessaire pour changer de chevaux et prendre quelques rafraîchissements. Il se promenait de long en large avec M. d'Asteley, qui avait quitté le ton de frivolité qui lui était ordinaire, et cherchait à calmer par ses paroles l'agitation du nouveau venu.

« Du courage! » lui disait-il, « il ne faut pas après tout attacher trop de gravité à certains événements de la vie; je vous promets mon

appui, il vous reste des amis zélés et fidèles, et je me flatte d'être du nombre; croyez qu'ils ne vous abandonneront pas. Le parti que vous prenez est assurément le plus prudent ; la modération est nécessaire dans de pareilles extrémités... »

L'étranger paraissait écouter attentivement les paroles du marquis; mais il était facile de voir, à la fixité de ses regards et à l'immobilité de son attitude, que son esprit était à cent lieues de l'entretien. Il changea brusquement de visage et se mit à sourire comme s'il eût voulu écarter les pensées qui l'accablaient. Après être resté quelques minutes la tête penchée, frappant le plancher de son éperon, il tira de sa poche une lettre décachetée qu'il remit au marquis, observant l'effet que cette lecture produirait sur ses traits. Ce dernier, après avoir lu la lettre, fit un geste de douleur.

« N'importe, » dit-il, « je soutiens qu'il vaut encore mieux vous modérer que d'en venir à quelque éclat fâcheux comme certaines gens mal éclairés vous le conseillent. C'est dans de pareils

malheurs qu'il est surtout avantageux, George, d'avoir reçu du ciel une ame forte et énergique telle que la vôtre..... Joignez à cela un esprit des plus fins, une grande vivacité de sentiments, un extérieur accompli; croyez-moi, quand on possède de tels avantages, il n'est pas permis de renoncer à tout espoir de bonheur; le monde vous tend les bras et vous réserve plus d'un privilége, en dédommagement des chagrins que vous avez supportés...

— Ah! tout espoir est détruit pour moi, » s'écria l'étranger, « et le tableau que vous me tracez là rend ma peine encore plus accablante. Les sources les plus pures de mes sentiments sont à jamais corrompues. Il n'est point de cœur qui puisse résister à cela; tomber brusquement de l'excès du bonheur dans un abaissement complet, est-il une tête capable de ne pas être ébranlée par une semblable secousse?... »

Le marquis, ayant cru remarquer que son ami commençait à s'adoucir, lui prit la main et l'invita à s'asseoir à ses côtés; il n'oublia rien

de ce qui pouvait le calmer. L'étranger le remercia de ses efforts; mais, comme il craignait de donner quelque preuve de faiblesse, il prit le parti de garder le silence, ne voulant pas s'entretenir plus longtemps d'un événement qui rouvrait toutes ses blessures.

M. d'Asteley, pour le distraire, se mit à lui parler de choses et d'autres, et particulièrement de sa galerie de tableaux qui occupait toutes ses pensées, et justifiait du reste sa réputation par le choix des sujets qui la composaient. La peinture était le sujet favori du marquis, il avait les goûts et le langage d'un amateur éclairé.

« Il m'est arrivé, » dit-il, « avant de me rendre ici, une aventure bizarre : je me suis détourné de mon chemin pour me rendre au château des Clivettes. Un Anglais, M. Vincent Tower, m'écrit qu'il possède une fort belle collection de tableaux anglais et flamands dont il espère traiter avec moi. Ce Vincent Tower était beaucoup trop obscur pour que je me décidasse à me rendre chez lui; cependant, dès qu'il s'agit des intérêts de ma chère galerie,

vous savez que rien ne me coûte. Je lui fis donc savoir qu'en me rendant aux chasses de M. de G.... je passerais par les Clivettes....

» J'avais pour guide un enfant qui jouait habituellement du flageolet et du tambourin sur le bord de la route, et se trouvait accidentellement converti en éclaireur. Après avoir demandé le prétendu château dans deux ou trois villages, j'arrive enfin à une mauvaise masure enfoncée dans les terres, précédée d'une cour remplie de foin ; j'allais sonner, quand mon guide, qui avait pris les devants, revint en courant me dire : « Monsieur, M. Vincent Tower est mort il n'y a pas plus d'une heure. » Ne connaissant pas M. Tower, sa perte ne pouvait guère m'affliger ; j'allais me retirer, pestant contre le château des Clivettes et son prétendu maître, lorsque j'appris, par des femmes qui passaient près de la route, que le propriétaire des tableaux ne demeurait pas là, mais bien à deux lieues plus loin.

» Je me remis courageusement en marche, et trouvai enfin dans une assez jolie maison le vé-

ritable Tower, homme un peu sec et roide, mais spirituel et très instruit. Nous renouvelâmes connaissance, car nous nous rappelions nous être vus autrefois à Londres à plusieurs ventes de tableaux. Il m'a parlé de vous, George, et de vos brillantes qualités. Il se souvient encore avec délices des moments qu'il a passés avec vous chez sir Thomas G... lors de votre dernier voyage en Angleterre. Tous ceux qui vous ont vu une seule fois regrettent de ne pas vous avoir plus longtemps cultivé.

» Je fis plusieurs observations sur les mœurs et la manière d'être de M. Tower. Son jardin est toute sa passion. Il a des fleurs très rares et que lui seul possède. « Décidément, me dis-je, cet homme est entièrement dépourvu de sensibilité et d'enthousiasme. » Après avoir passé par les salons, la serre et le billard, nous entrâmes dans une pièce où je vis en quelque sorte un prélude de ce que j'attendais. Quelques portraits de famille m'occupèrent un instant; je revins un peu des préventions que m'avaient inspirées plusieurs systèmes de physiologie végétale que venait de

m'exposer M. Tower et qui me semblaient juste l'opposé du goût des arts.

» Enfin, nous entrâmes dans une galerie où m'attendait une déception à laquelle je devrais être fait depuis longtemps. Un simple coup d'œil suffit pour me faire comprendre que M. Tower ne possédait que des tableaux du dernier médiocre; point de style, quelques copies sans valeur, un choix détestable. Je ne savais que dire, je me répandis en éloges sur la maison, le jardin, la galerie de M. Tower; je lui parlais de sa femme, de ses enfants; je lui achetai enfin une petite armoire en acajou qu'il se figure avoir été peinte par Rubens, puis je m'esquivai.

» Que dites-vous de mon voyage aux Clivettes? Tous les jours je reçois ainsi des lettres de gens qui m'annoncent des chefs-d'œuvre dans les termes les plus pompeux; ce sont des originaux ou bien d'excellentes copies faites sur les originaux eux-mêmes. J'accours, je fais quelquefois vingt lieues sur la foi d'un simple billet écrit par une main inconnue, et je trouve.... la galerie de M. Vincent Tower ou toute autre de

même force. En vérité, je mène, depuis quelque temps, un singulier train de vie. »

Tandis que M. d'Asteley et son ami s'entretenaient de la sorte, ils entendirent sous la fenêtre un de ces petits orgues ambulants qui vont de ville en ville, en implorant la charité des passants. Cet orgue appartenait à un homme d'assez mauvaise mine, à l'œil louche, qui s'approcha de Grinchamp pour lui demander s'il ne se trouvait pas en ce moment chez lui un nommé Gaspard Planot, qu'il eut soin de lui désigner. L'aubergiste répondit qu'il ne connaissait personne de ce nom. Le joueur d'orgue se mit alors à reprendre sa musique, sans paraître s'inquiéter davantage de cette question. Il s'était formé autour de lui un petit cercle de personnes au nombre desquelles se trouvait Claire, qui attirait tous les regards par sa beauté, bien qu'elle n'eût d'autre vêtement qu'une petite jupe courte qui laissait voir sa jolie jambe.

L'étranger, arraché à sa rêverie par le bruit de l'orgue, demanda au marquis le nom de cette charmante fille. M. d'Asteley saisit cette occasion

pour lui raconter l'histoire de M. Lalance et de ses compagnons. Il fit leur portrait, n'omit aucune des particularités qui avaient précédé leur départ. Il commença au moment où il était entré pour la première fois dans l'épicerie et étendit son récit jusqu'au dîner de la veille. Il rappela toutes les circonstances qui pouvaient faire connaître à fond M. Lalance et sa singulière caravane.

Il parla ensuite de Revel et de la lutte qui s'était engagée la veille, à table, entre les deux directeurs. Le caractère et l'extérieur des principaux acteurs de la troupe de Revel furent esquissés en peu de mots. Ce récit apporta quelque diversion aux chagrins de l'étranger qui ne cessait, tout en écoutant son ami, de suivre des yeux les moindres mouvements de Claire; il admirait la perfection de ses traits et la simplicité de son maintien.

Il se sentit un peu consolé, car les femmes parfaitement belles ont, comme les fleurs et le ciel, le don de rafraîchir les plus cruelles blessures du cœur. Bientôt Claire lui parut encore

cent fois plus charmante, parce qu'elle venait de se retourner et qu'on eût dit que cette fleur de beauté s'était entièrement épanouie.

Le joueur d'orgue faisait en ce moment le tour du cercle avec son petit plateau d'étain, priant chacun de ne pas l'oublier. Lorsqu'il passa devant Claire, elle se mit à fouiller dans ses poches et parut bien interdite de n'y rien trouver. Elle se contenta de lui faire une petite révérence en lui disant : « Dieu vous bénisse, brave homme. »

— La bénédiction d'une jolie fille ne peut toujours pas nuire, » dit le joueur d'orgue d'un ton goguenard, « mais ce n'est pas avec cela que je pourrai payer mon souper et mon gîte. »

L'ami de M. d'Asteley ne savait pas résister à l'admiration qu'un beau visage lui causait. Il appela celui des enfants qui se trouvait le plus rapproché de la fenêtre. Il prit dans sa bourse un louis et lui dit d'aller le porter à cette jolie demoiselle qu'il lui désigna, afin qu'elle pût faire l'aumône au joueur d'orgue. Claire parut étonnée de voir ce petit bon homme la tirer par un coin

de sa jupe et vouloir lui remettre un louis d'or qui brillait dans sa main. Elle se retourna et aperçut M. d'Asteley et son ami qui se tenaient à la fenêtre de la salle basse de l'auberge. Elle salua M. d'Asteley de l'air le plus gracieux du monde et engagea l'enfant à aller reporter le louis à celui qui le lui avait remis, attendu qu'elle n'acceptait pas les présents de gens placés au dessus d'elle. Tout cela se fit avec tant de simplicité, que le marquis et son ami, loin de se formaliser de son refus, lui en surent au contraire bon gré. Ils ne s'expliquèrent pas qu'une fille d'un rang inférieur pût posséder un charme si séduisant.

Au moment où Claire se préparait à entrer dans l'auberge, elle vit venir à elle un jeune homme tout en nage qu'elle ne reconnut pas d'abord, tant son visage était couvert d'égratignures de buissons et de piqûres de mouches. Ce ne fut que lorsqu'il lui parla qu'elle reconnut Mathieu. Sa voix était faible et enrouée; c'était la suite de la fatigue. Elle se souvint alors qu'elle lui avait parlé quelques jours auparavant, à pro-

pos du collier rouge qu'il lui avait montré, de *fraises de bois* dont elle raffolait, pour peu qu'elles fussent fraîchement cueillies. Mathieu lui en rapportait un panier à vendange entièrement rempli. Il avait passé sa matinée à cueillir toutes les fraises qu'il avait pu trouver dans le bois et le long des fossés. Dans son zèle, il en avait même cueilli plusieurs qui étaient à peine colorées, ne voulant pas qu'il fût dit qu'une seule lui avait échappé.

Claire comprit alors qu'il y avait plus que du dévouement dans ses sentiments. Le pauvre garçon l'aimait, toutes ses actions l'indiquaient, et elle se dit qu'il y aurait à elle de la cruauté à refuser son panier de fraises. Elle en prit quelques unes et engagea Mathieu à suivre son exemple et à en goûter aussi; mais il s'y refusa obstinément et fit même paraître un grand chagrin, en voyant qu'elle insistait pour qu'il mît la main dans le panier de fraises. Il lui semblait qu'elle dédaignait son offrande, puisqu'elle tenait à la partager avec lui. Ensuite, pour lui témoigner sa joie et ses remerciments, il fit plusieurs ca-

brioles autour du panier, en fredonnant une espèce de chant monotone dont il eût été bien difficile de deviner le sens. Claire se sentit surprise et même un peu effrayée de son trouble. Voulant le rendre à lui-même et donner à l'entretien un ton plus naturel, elle lui fit remarquer que la plus grande partie de ses fraises n'étaient pas encore mûres. Mathieu la regarda fixement et s'emparant brusquement du panier, lui demanda si elle pensait qu'en laissant les fraises exposées dans la cour, au grand soleil, elles finiraient par mûrir.

Claire sourit de sa naïveté, ce qui augmenta encore l'inquiétude de Mathieu, qui ne cessait d'avoir les yeux attachés sur elle, comme pour lire ce qui se passait dans son cœur. Au moment où elle allait lui répondre, Revel sortit tout à coup de l'auberge, et s'adressant à son fils qu'il cherchait depuis longtemps : « Te voilà donc enfin de retour, » s'écria-t-il, « damné vaurien ! qui est-ce qui se chargera, dis-moi, de détendre la corde à ta place, de brosser les costumes et de donner la leçon aux enfants?... Puisses-tu

mourir et me débarrasser enfin des peines que tu me causes ! car pour obtenir quelque chose de toi il faudrait, en vérité, avoir la canne sans cesse levée... »

En prononçant ces mots, Revel voulut prendre le panier de fraises que Mathieu tenait à la main ; mais, pour la première fois de sa vie peut-être, Mathieu résista ouvertement aux ordres de son père et ne voulut point lui remettre le panier. Étonné de cet acte de rébellion, Revel résolut d'employer la force pour le lui arracher ; mais ce dernier, qui craignait d'entrer en lutte ouverte avec son père, eut recours à un expédient qu'emploient en certains cas les animaux pour protéger leurs petits contre les attaques des chasseurs : il se coucha par terre, en ramassant ses bras et ses jambes en peloton, de manière à couvrir entièrement le panier de fraises qui était ce qu'il avait au monde de plus précieux.

Cette action ne fit qu'augmenter encore la fureur de Revel. Voyant que Mathieu était décidé à ne point se dessaisir de sa proie, il n'eut d'autre ressource que de faire pleuvoir sur ses épaules

une grêle de coups, jusqu'à ce que la lassitude l'obligeât à s'interrompre. Il entremêlait chaque coup de canne de reproches et d'épithètes menaçantes; mais ses paroles ni ses coups ne paraissaient point produire un grand effet sur l'opiniâtre Mathieu, qui avait toujours conservé la même attitude, sans même pousser un cri.

Revel, voyant qu'il n'obtiendrait rien de lui par ce moyen, se décida à rentrer dans l'auberge en s'écriant :

« Maudit obstiné, tu te ferais plutôt tuer que de faire ce qu'on te demande... »

Quand Mathieu se fut bien assuré que son père n'était plus là, il commença par relever la tête doucement et se dressa ensuite sur ses jambes, non sans quelques efforts. Il secoua ses membres engourdis par les coups, rejeta ses cheveux qui étaient tout couverts de poussière; il resta quelques instants immobile, ne se sentant pas encore la force de marcher. Un de ses premiers soins avait été, en se soulevant, de regarder ses fraises qui lui avaient coûté tant de peine à conserver. Hélas! elles étaient presque toutes écrasées. Il se

mit à les contempler avec consternation, et, voyant que le fruit de ses peines se trouvait perdu, il essuya sur sa joue une larme, une seule que lui arrachait non pas l'impression du mauvais traitement qu'il avait subi, mais bien la perte de ses fraises.

Alors Claire, que l'arrivée du farouche Revel avait fait fuir précipitamment, revint près de Mathieu, et s'emparant du panier :

« Donne, donne, » s'écria-t-elle, « je te jure de les manger toutes jusqu'à la dernière... »

Mathieu restait tout ébahi, se demandant si c'était un esprit, ou bien Claire elle-même qui voulait lui enlever son panier. Il était si troublé qu'il n'eut pas la présence d'esprit de le lui tendre et la laissa partir sans le lui avoir remis. Alors M. d'Asteley, qui avait suivi avec un grand intérêt cette petite scène, tira de sa poche une pièce d'argent qu'il jeta aux pieds de Mathieu. Celui-ci la regarda en souriant d'un air de défiance, n'osant pas y toucher. Enfin, après avoir porté les yeux furtivement de droite et de gauche, il se décida à s'en emparer; mais il courut

aussitôt à la rencontre d'un marchand de dentelles et de rubans qui passait en ce moment sur la route. Mathieu lui fit signe d'arrêter et revint en tenant à la main des rubans de toutes couleurs; il rentra dans l'auberge avec la précipitation d'un voleur qui craint d'être surpris en flagrant délit.

Le marquis et son ami, n'ayant plus rien qui attirât leur attention dans la rue, quittèrent la fenêtre et allèrent reprendre leurs places autour de la table ronde. Une chaise de poste venait de s'arrêter devant l'auberge; une femme voilée en était précipitamment descendue. M. d'Asteley, bien qu'il fût depuis longtemps au courant des bizarreries de son ami, ne laissa pas d'être surpris du soin qu'il mit à fermer les rideaux et à se retirer dans la partie la plus obscure de la salle. Il fit venir la fille de l'aubergiste, la jeune et gentille Thérèse, et la renvoya après lui avoir dit quelques mots à l'oreille.

On pouvait compter sur la discrétion de cette fille, car, bien qu'elle fût fort jeune, elle avait déjà eu plus d'une fois l'occasion de recevoir

bien des confidences. Elle prévoyait tout, observait tout, et il fallait une certaine pénétration pour deviner l'adresse et l'expérience logées sous cette simple cornette qui semblait le seul refuge des graces et de l'amour. Thérèse était aimée de tous les gens du village. Une petite croix passée à son cou annonçait en elle un peu de dévotion, mais de celle qui rend le cœur tendre et charitable. Elle aimait à rendre service, et souvent des personnes du plus haut rang lui en fournissaient l'occasion! car on sait qu'une auberge achalandée est parfois le théâtre de plus d'un événement important.

Quand l'ami de M. d'Asteley eut congédié Thérèse, il se leva brusquement en s'écriant :

« Croiriez-vous, mon ami, que les sons de cette méchante musique ont remué et réveillé en moi je ne sais quels souvenirs que je ne puis, en vérité, attribuer à ma disposition d'esprit, ni même à l'entretien que nous venons d'avoir?... Je me suis surpris à tomber dans une rêverie qui n'avait pas précisément rapport à ma situation actuelle, je me suis cru transporté loin d'ici, séparé à

jamais du commun des hommes, je me suis, en un mot, senti enlevé à moi-même...; cette musique était cependant barbare et discordante, et je ne doute pas que, dans un autre moment, elle ne m'eût désagréablement affecté. Cela vous prouve bien que je ne suis plus maître de moi et que je ne ferais guère que commettre de nouvelles fautes dans la condition où vous voudriez m'engager... »

Le marquis, en écoutant ces paroles et quelques autres discours sans suite qui échappèrent à son ami, se dit qu'il ne devait pas le laisser partir dans l'état d'agitation où il le voyait. Il l'engagea à s'arrêter un jour ou deux dans cette auberge, et à jouir du calme parfait qu'on y goûtait. Mais l'étranger ne l'écouta même pas. Il tira sa montre et s'écria :

« Deux heures! déjà deux heures! que de temps perdu à discourir!... »

Il allait prendre congé de M. d'Asteley, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit brusquement : on entendit alors la voix de Thérèse :

« Arrêtez, madame, j'ai ordre de ne laisser entrer personne... — Laissez-moi, » reprit une

voix étouffée, « de pareils ordres ne sont pas faits pour moi... »

L'ami de M. d'Asteley ne put retenir un cri d'émotion, lorsqu'il vit entrer dans la salle une femme voilée, les cheveux et les vêtements en désordre, qui s'écria en se jetant à ses pieds :

« Arrêtez, monsieur, il faut que vous m'entendiez, un mot, un seul.....; mon cœur est brisé....; non, vous ne pouvez me tuer... »

Celui à qui s'adressait cette prière, mit la main sur son visage et recula de quelques pas en reprenant :

« Hélas! devais-je m'attendre à cette nouvelle injure?

— Voulez-vous donc que j'expire à vos yeux? » reprit l'inconnue en embrassant ses genoux, il faut me tuer encore une fois et ne pas me laisser dans cet excès de douleur... »

L'étranger n'eut plus alors le pouvoir de se contraindre, il sentit ses forces l'abandonner et ne put que se jeter dans les bras du marquis d'un air de grande faiblesse, en ajoutant d'une voix éteinte : « Non, je n'ai rien fait pour mériter cette

peine. » Il redressa la tête d'un air accablé, se mit à sourire, puis fit quelques pas pour sortir de la salle. Ses yeux se fermaient par instants; les couleurs de son visage avaient entièrement disparu.

« De grâce, madame, éloignez-vous, » dit alors M. d'Asteley à celle qui n'avait point cessé de rester aux pieds de son ami, « vous voyez bien qu'il ne peut vous entendre; le moment de vous justifier n'est pas venu ; ayez au moins pitié de son trouble...

— Ah! ma raison!... Un coup si cruel! » reprit l'inconnue en se laissant tomber sur un fauteuil près de la fenêtre.

Mais on eût dit que l'étranger craignait de tomber en faiblesse et comprenait le danger qu'il courait. Il fit un violent effort sur lui-même, serra une dernière fois la main du marquis d'un air convulsif, s'élança hors de la salle et monta précipitamment sur un cheval qui se trouvait à la porte de l'auberge. Il piqua des deux et partit avec tant de rapidité que le domestique qui le suivait, et qui était cependant presque aussi bien

monté que lui, eut beaucoup de peine à le rejoindre.

Celle qui avait essayé en vain de l'attendrir par ses cris et ses prières perdit connaissance. M. d'Asteley la fit transporter dans la chambre de l'auberge la plus commode et la plus retirée; il la recommanda aux soins de Thérèse : celle-ci lui fit un signe d'intelligence, comme pour lui donner à entendre qu'elle connaissait cette dame depuis longtemps et portait un grand intérêt à ses malheurs.

Le lendemain et les jours suivants, M. d'Asteley essaya vainement de pénétrer chez elle; elle refusa de le recevoir, malgré ses instances; elle lui fit remettre un billet, où elle le remerciait, dans les termes les plus touchants, de la pitié qu'elle avait bien voulu lui montrer; mais, du reste, pas un mot sur sa situation, rien qui annonçât qu'elle parlait à un ami de son mari. « Singulier caractère ! » dit le marquis en lui-même, « faut-il attribuer cette résolution au dédain, ou bien au repentir? » Il lui fit savoir également par écrit qu'elle pouvait compter sur

lui, et ne pas craindre d'accepter les services d'un homme dévoué à ses plus chers intérêts; de plus, il chargea Thérèse de lui rendre compte tous les jours de ce qui se passerait chez elle.

Cette scène, dont il avait été à la fois le témoin et l'arbitre, jeta un peu de sombre dans l'ame du marquis et le détourna, pour quelque temps, des plans de distraction qu'il s'était faits; car, chez lui, l'envie de se divertir n'engendrait pas l'indifférence, surtout dès qu'il s'agissait de montrer le zèle de l'amitié. Il resta deux ou trois jours enfermé dans son appartement, et se fit même servir ses repas chez lui, afin d'éviter les questions des autres personnes de l'auberge qui n'avaient pu manquer de s'intéresser au sort de l'inconnue.

Cependant le terme de rigueur accordé à M. Lalance par Revel était sur le point d'expirer. L'épicier voyait approcher le jour de la lutte avec une frayeur secrète: il avait perdu cette noble assurance qui lui avait fait autrefois affronter les remontrances de son beau-frère et la

censure de ses voisins, pour réaliser les projets de pièces et de théâtre qu'il avait conçus. Le marquis le rencontra la veille du jour de la joûte, dans un des corridors de l'auberge. M. Lalance lui dit d'un air sombre et en détournant la tête : « C'en est fait, je suis perdu. » Il lui avoua qu'il craignait que sa troupe ne répondît pas à ses espérances. Cependant il avait passé quatre jours entiers à répéter avec ses acteurs les exercices et les tours qu'ils devaient exécuter le lendemain.

« Les succès, en fait de guerre ou de théâtre, » lui dit en souriant M. d'Asteley, « se composent à la fois de résolution et de hardiesse. Notre volonté y a au moins autant de part que le hasard; voudriez-vous combattre et triompher sans éprouver ces inquiétudes qui ne font qu'augmenter encore les plaisirs de la victoire?... Allons, il faut vous rassurer, mon cher directeur, et songer que vous serez soutenu par les vœux d'un ami qui ne cessera pendant la lutte de s'intéresser à vous... »

M. Lalance remercia le marquis de son obli-

geance, et ne laissa pas de lever les mains au ciel en s'écriant :

« Hélas ! si j'étais vaincu, ce serait pour moi un désespoir que je n'ose même prévoir... Mais le ciel qui me protège ne m'abandonnera pas sans doute dans cette périlleuse conjoncture. »

M. Lalance s'endormit sur ces idées et parvint à triompher des soucis qui le troublaient. Nous avons déjà vu que la vie errante qu'il menait depuis son départ ne lui avait point fait négliger ses devoirs de piété. Pour peu qu'il fût engagé dans quelque hasard, il sentait d'ailleurs redoubler sa confiance dans les décrets du ciel : le jour de la lutte se trouvait être un dimanche. Il s'était déjà informé la veille dans l'auberge s'il n'y avait point quelque église dans les environs; on lui indiqua celle de Chassenay, qui se trouve située à deux lieues du village.

M. Lalance n'hésita pas à s'y rendre le lendemain avec sa fille. Comme il sortait de l'auberge, Valentin se trouva sur son passage :

« Où allez-vous? » lui dit-il brusquement, « mon cher maître; n'êtes-vous pas las de hanter

vos maudites églises? Quel bien nous est-il arrivé depuis que vous priez Dieu soir et matin? Occupez-vous plutôt des soins de la représentation que nous devons donner aujourd'hui...

— Laisse-moi passer, maudit impie, » s'écria M. Lalance qui n'avait pu résister à son indignation, « cesse de blasphémer le saint nom de Dieu que tu n'as pas même le droit de prononcer... Ne sais-tu pas que nous sommes perdus aujourd'hui si nous n'invoquons pas la protection du ciel?... »

Valentin n'essaya plus de lui barrer le passage, et s'éloigna en murmurant :

« Partez donc, mon cher maître; mais je jure bien que cette prière vous portera malheur... »

Il rentra dans la cour de l'auberge, où il trouva Ambroise occupé près des marronniers à tendre une corde que M. Lalance avait eu beaucoup de peine à se procurer. Elle était moins grosse et moins forte que celle de Revel, ce qui devait offrir plus de difficulté aux danseurs. Valentin s'approcha d'Ambroise et se mit à lui parler de son oncle et de sa fille.

« Eh bien ! camarade, » lui dit-il tristement, « viendras-tu me vanter encore le cœur et la bonté de ces gens-là ? Oui, tant que je puis leur être utile, ils me marquent de l'intérêt... « Valentin, cher Valentin ! » Mais quand le théâtre est construit, que les acteurs dressés par moi se sont bien acquittés de leurs rôles, alors on me dédaigne, on me maltraite, et je ne suis plus qu'un impie, le dernier des vauriens, qu'il faut chasser de la troupe... »

Ambroise continuait à tirer la corde, sans paraître écouter les paroles de Valentin.

« Le mieux, » lui dit-il enfin, « est de compter ici bas sur soi-même ; c'est peut-être le seul moyen de ne point voir ses espérances trompées. »

Il garda le silence, et comme Valentin continuait à le regarder d'un air triste et qui semblait lui rappeler les services qu'il lui avait autrefois rendus, il reprit :

« Ma sœur Claire est, je crois, notre plus fidèle amie, et je ne puis permettre qu'on l'accuse même d'une faute légère... Est-ce sa faute,

après tout, si son ame est plutôt faite pour ressentir les douceurs de l'amitié que les transports de l'amour? Il faut obéir aux instincts de sa nature, et ne demander à chacun que les sentiments de ses propres inclinations... »

Valentin continua à se plaindre de l'indifférence de Claire, et Ambroise, qui se trouvait dans un de ses jours de calme, essaya de le consoler en employant les diverses raisons que lui suggérait son cœur tendre. Tandis qu'ils s'entretenaient ensemble et faisaient avec Dominique tous les préparatifs nécessaires pour la représentation, M. Lalance et sa fille étaient déjà bien loin de l'auberge et marchaient fort vite, afin d'arriver à temps à la messe de Chassenay. La messe était commencée depuis quelque temps lorsqu'ils entrèrent dans l'église. M. Lalance s'agenouilla à l'entrée, près de la porte, et invoqua Dieu avec ardeur, implorant son appui de toutes ses forces. Claire s'agenouilla à côté de son père, et pria le ciel de lui pardonner ses fautes; mais on peut dire que l'humilité seule lui dictait cette prière. Quels reproches, en

effet, pouvait-elle se faire? Un amour presque évanoui avait à peine terni de son souffle l'innocence de son cœur.

Au milieu de la messe, le curé monta en chaire pour prononcer un sermon. Il est toujours triste et souvent répugnant de voir un prêtre profiter de l'influence qu'il doit à son caractère pour tonner contre ses paroissiens et souvent même les accabler d'injurieuses personnalités. C'est un mode de prédication que pratiquent trop souvent certains curés de campagne. « Nous mourons tous, mes frères, » s'écriait le curé de Chassenay, « et nous suivons une même route qui nous conduit incessamment vers le tombeau. — Puisses-tu y descendre le premier! » dit à demi-voix un jeune homme vêtu d'un habit de chasse fort élégant, qui se tenait près de la porte. Il semblait n'être entré dans l'église que pour passer quelques instants en attendant les chevaux de poste; on sut bientôt qu'il se rendait au château de la Trésorière, pour assister aux grandes chasses qu'on y préparait. Cette impiété eût

excité partout ailleurs une indignation générale; mais les habitants du bourg de Chassenay sont, presque tous, irréligieux et ne fréquentent l'église que par habitude. Ce canton a vécu longtemps sous le joug des missions, et la réaction s'y fait sentir.

M. Lalance attirait l'attention des gens qui l'entouraient par son air de contrition; il y eut même quelques fidèles qui prirent Claire pour une sainte, tant elle paraissait fervente et recueillie. Ils touchèrent en passant ses habits; personne ne se doutait que cet homme, plongé dans cette pieuse méditation, consacrât toutes ses pensées à un art sévèrement prohibé par la loi de Dieu. Mais un cœur ardent n'est-il pas le composé de plusieurs passions qui se maîtrisent et se subjuguent tour à tour?

M. Lalance sortit de l'église plus calme qu'il n'y était entré. Il sourit en voyant devant lui une belle pelouse émaillée de fleurs, et si touffue qu'elle avait encore conservé la fraîcheur du matin. Bientôt les jeunes paysans quittèrent l'église et se précipitèrent sur la pelouse;

M. Lalance ne put alors s'empêcher de s'écrier : « La belle journée ! » Claire baissa les yeux pour éviter les regards indiscrets ; elle prit le bras de son père et l'engagea à ne point demeurer plus longtemps au milieu de cette foule.

La route de traverse qui conduit de Chassenay à la grande auberge de....... est agréable et fort ombragée ; les oiseaux y chantent gaîment, et les arbres s'y rejoignent en berceau. M. Lalance vit avec peine que plusieurs paysans qui marchaient devant lui frappaient avec leurs bâtons sur les buissons d'aubépine pour en faire tomber les fleurs.

« Ma fille, » s'écria-t-il, « les envieux se plaisent ainsi à détruire les fleurs que la gloire nous offre et que nous avons tant de peine à mériter.. ; ou bien elles se fanent d'elles-mêmes entre nos mains, au moment où nous venons de les cueillir, et elles ressemblent à celles que nous foulons maintenant sous nos pieds. »

M. Lalance doubla le pas ; le soleil commençait à devenir ardent, il en conclut qu'il ne devait pas être loin de midi. Il devina que les

jeunes paysans qui marchaient en avant devaient se rendre comme lui à l'auberge du *Corbeau*. La renommée avait déjà porté au bourg de Chassenay la nouvelle de la représentation qui devait avoir lieu ce jour-là dans la cour de l'auberge. Tous les gens qui connaissaient Grinchamp avaient résolu de se rendre chez lui afin d'obtenir la faveur d'assister aux exercices.

En rentrant à l'auberge, M. Laiance et sa fille s'arrêtèrent sur le seuil de la porte et prêtèrent l'oreille aux sons d'une harpe qui semblaient sortir de l'une des chambres du premier étage. Bien que les sons de cette harpe n'eussent point de liaison entre eux, on devinait une main des plus exercées. Bientôt, après un prélude qui fut repris trois fois de suite et avec un caractère différent, une voix de femme se fit entendre et commença un air d'une expression touchante : cet air peignait l'état d'un cœur flétri prématurément par la peine. La voix s'interrompait par moments et devenait si triste qu'on eût dit que des sanglots se mêlaient à ses accents.

Ému jusqu'au fond du cœur par ce chant délicieux, M. Lalance s'empressa de demander aux gens de l'auberge le nom de cette charmante musicienne, mais personne ne put lui répondre; d'ailleurs chacun était affairé, la cuisine était remplie de monde. Il s'y trouvait plus de vingt personnes, chefs d'office, marmitons, garçons d'auberge et filles de cuisine. Les broches étaient chargées de viandes, on agitait les casseroles, et un immense brasier remplissait l'âtre.

Ce mouvement extraordinaire était occasionné par le grand dîner que le marquis avait commandé pour mieux solenniser le jour mémorable de la lutte des deux directeurs. M. Lalance resta quelques instants occupé à contempler le singulier spectacle de tant de gens qui se croisaient, se pressaient autour des fourneaux. Il ne douta pas que le marquis n'eût pensé à lui en commandant ce dîner; il lui adressa d'avance de secrètes actions de grâces.

« Hélas! » dit-il, « pourvu que je remplisse l'espoir que mon gracieux protecteur a fondé sur moi !...»

Comme il se disposait à monter chez lui pour se préparer, il rencontra au pied du grand escalier M. d'Asteley lui-même, qui lui dit :

« Eh! quoi? mon cher directeur, vous n'êtes pas encore costumé?... On vous attend, on vous appelle, la cour est déjà toute pleine de monde... »

Cette nouvelle ne fit qu'augmenter le trouble de M. Lalance. Il s'empressa de se rendre dans sa chambre, et comme sa fenêtre donnait sur la cour, il vit que les spectateurs étaient effectivement fort nombreux. Il eut le temps d'apercevoir Mathieu qui, profitant d'un moment où son père ne pouvait le voir, passait du blanc d'Espagne sur la corde que Valentin et Ambroise avaient préparée dès le matin près des marronniers; mais Revel, ayant remarqué cette action, se mit à gourmander Mathieu : « Convient-il, » lui cria-t-il de loin, « de fournir ainsi des armes à nos ennemis?...

— Nos ennemis! » s'écria M. Lalance, « quelle basse jalousie! » Cette pensée de Revel lui fit voir, du reste, qu'il n'était pas sans avoir quelque inquiétude sur l'issue de la lutte.

Feruson, monté sur son estrade, s'était mis déjà à accorder son violon. Il avait eu soin de s'adjoindre les ménétriers des environs qui devaient lui servir de renfort. En les instruisant, il était parvenu à leur faire exécuter passablement quelques airs de danse, qui, bien que fort imparfaits, ne laissaient pas de dépasser de beaucoup la grosse caisse et la triste trompette de Grognet. Les spectateurs étaient rangés sur des bancs de bois, autour de la cour. On remarquait au premier rang plusieurs jeunes paysannes, très fraiches et très jolies, qui regardaient d'un air surpris les préparatifs des exercices; elles avaient bien vu de temps en temps quelques sauteurs de foires, mais jamais une troupe aussi brillante que celle des Francs-Lutins.

Le marquis avait ordonné qu'on étendît sur le pavé, au dessous des deux cordes, un tas de foin, de façon que si quelque sauteur venait à tomber, la chute fût au moins amortie. Les Francs-Lutins étaient dans la cour déjà depuis plus d'une heure, et la troupe rivale ne paraissait pas. M. Lalance avait pour principe

qu'il est bon de laisser les spectateurs livrés pendant un certain temps aux ennuis de l'impatience, afin de rendre leur plaisir plus vif et d'exciter d'avance leur attention. Revel avait fait prendre à tous ses acteurs leurs plus beaux costumes, afin de les faire valoir. Ils étaient rangés par ordre de taille, à l'une des extrémités de la cour, et à la place qu'ils occupaient quelques jours auparavant.

Bientôt un des garçons de cuisine apporta dans une vaste terrine cette fameuse soupe qui formait une des clauses du traité formé entre les Francs-Lutins et leur directeur. Les légers tourbillons de fumée qui s'élevaient au dessus de la soupière parfumèrent la cour d'un goût de choux et d'oignons. Il fallait voir avec quelle avidité gloutonne chaque danseur se jetait sur son assiette; on eût dit que ces pauvres diables étaient à jeun depuis deux jours. Revel leur distribuait la soupe avec une majestueuse lenteur, et adressait quelques coups de poing à ceux qui ne voulaient pas attendre leur tour pour être servis. Ce repas divertit infiniment

M. d'Asteley, qui eût donné volontiers toute la représentation pour ce tableau. Mathieu seul ne voulut pas manger; son père l'ayant forcé d'accepter, comme ses camarades, une assiette de soupe, il la cacha derrière un arbre et n'y toucha pas.

Quand la soupe fut entièrement distribuée, Revel se promena dans la cour en regardant les spectateurs d'un air de triomphe, et comme pour leur demander ce qu'ils pensaient de la manière généreuse dont il traitait ses danseurs. Il éprouvait une satisfaction intérieure, en remarquant que ses rivaux ne descendaient pas encore; refuseraient-ils par hasard le combat? aurait-on fait en pure perte tant d'annonces et de préparatifs? Chacun devait nécessairement avoir quelques unes de ces idées. Déjà Feruson, las de répéter plusieurs fois les mêmes morceaux, avait pris le parti de mettre son violon de côté, jusqu'à ce que la représentation commençât.

Enfin, au moment où l'impatience était à son comble, une des fenêtres du troisième étage s'ouvrit, et on vit s'en échapper plusieurs pigeons,

que M. Lalance laissa s'envoler les uns après les autres. C'était un vœu qu'il avait fait, en mémoire des secours que son voisin, le maître du *Pigeon-Blanc*, lui avait autrefois accordés dans une des circonstances les plus importantes de sa vie. On l'entendit crier d'une voix émue : « Gentils pigeons, allez retrouver mon meilleur ami, rapportez-moi les vœux qu'il fait sans doute en ce moment pour moi ! »

Bientôt il descendit dans la cour, il tenait sa fille par la main, Dominique et Daniel marchaient derrière lui. Ils étaient vêtus non pas comme les danseurs ordinaires : on remarquait, dans l'arrangement de leurs costumes, une ingénieuse variété ; sans étaler des étoffes couvertes de paillettes et de broderies, à l'exemple des Francs-Lutins, ils avaient su atteindre à cette élégance simple et à cet heureux mélange de couleurs qui fatigue bien moins les yeux que l'emploi démesuré du clinquant et des nuances tranchantes.

Le marquis, pour encourager le pauvre épicier, qui n'avait pu se défendre, en entrant dans

la cour, d'un saisissement subit, se mit à applaudir, et quelques spectateurs suivirent son exemple. On avait laissé au sort le soin de décider laquelle des deux troupes paraîtrait la première. Celle de M. Lalance devait commencer, c'était un avantage, car on pouvait craindre qu'après un certain nombre d'exercices l'attention du public ne fût fatiguée.

M. Lalance frappa donc dans ses mains pour donner le signal, et l'on vit aussitôt Daniel s'élancer sur la corde. Il avait pris son joli costume d'Amour, qu'Eustache lui avait fait autrefois ; sa charmante figure prévint les spectateurs en sa faveur. Ils devaient être disposés pour lui à l'indulgence, car il ne dansait sur la corde que depuis quelques jours, et l'enfance mérite toujours quelque bonté. On devait être surpris que Daniel montrât tant de hardiesse. Il descendit, après avoir exécuté quelques pas fort simples, et fit au public une révérence gracieuse. On entendit alors s'élever quelques applaudissements, mais arrachés seulement par la complaisance, car on ne pouvait nier que le plus mince danseur de la

troupe de Revel n'exécutât des pas infiniment plus curieux.

Claire devait danser aussitot après Daniel : elle avait conservé sa robe ordinaire et s'était contenté de mettre un pantalon que relevait seulement une broderie fort simple. Lorsqu'elle s'avança pour faire les premiers pas, Mathieu, qui se tenait toujours à demi caché derrière un des gros marronniers, se jeta à genoux et ouvrit la bouche comme pour crier; mais on eût dit qu'une force inconnue le retenait. Il resta à sa place, la bouche béante, le cou tendu, tenant par instants le tronc de l'arbre de toute sa force, comme pour étouffer une peine violente.

Claire se contenta d'indiquer quelques pas; elle avait déjà fait des progrès marqués, grâce aux leçons de Mathieu, mais elle était encore d'une timidité extrême. On devinait que la pauvre fille n'était point faite pour danser sur la corde; elle tremblait comme la feuille et semblait ne faire ces exercices qu'à contre-cœur. Bien que ses pas fussent presque insignifiants, on éprouvait néanmoins, en la regardant, une

impression d'intérêt que n'inspirent pas les danseuses ordinaires.

Son hésitation parut augmenter lorsque, après être parvenue, non sans de grandes précautions, à l'extrémité de la corde, elle s'inclina doucement et se mit à saluer avec la main les spectateurs de droite et de gauche. On l'eût prise en ce moment pour un ange de paix qui vient apporter l'espérance et la sécurité aux pauvres gens qui l'implorent.

Mais, au moment où elle allait se redresser, le balancier lui échappa des mains, elle trébucha et chercha vainement à se retenir à la corde; elle tomba sur le tas de foin qu'on avait heureusement étendu entre les deux poteaux : on entendit aussitôt s'élever un cri de frayeur poussé par tous les assistants. Chacun quitta sa place, on accourut, on s'empressa de la relever, et on s'aperçut qu'elle s'était évanouie. Sa tête languissante penchait sur son sein; son teint avait perdu ses couleurs. Une fleur des champs, qui se trouvait parmi le tas de foin,

s'était accrochée à ses cheveux et pendait sur sa joue, ce qui faisait mieux ressortir encore son abattement.

On se hâta de la transporter dans une des salles de l'auberge; Thérèse, qui l'aimait tendrement, lui prodigua les premiers secours en répétant à chaque instant : « Mais aussi, pourquoi ne pas céder à mes conseils? » Mathieu était parvenu à échapper à son père, qui avait en vain employé la menace pour le retenir. Il s'était fait jour au milieu des personnes qui entouraient Claire, et voyant qu'elle n'avait pas encore ouvert les yeux, il se roulait par terre, en poussant des cris déchirants. Il fallut l'emporter hors de la salle. Bientôt Claire revint à elle, et put rassurer elle-même son père et les gens qui l'avaient secourue. « Ne crains rien, ma chère enfant, » s'écria M. Lalance, « tu ne paraitras plus sur cette maudite corde, tes exercices de danseuse auront commencé et fini le même jour. » Il se hâta de reparaitre dans la cour, et annonça aux spectateurs que la chute de sa fille

n'avait heureusement rien de dangereux, l'émotion seule avait causé son évanouissement.

Il fit signe à Feruson de recommencer à jouer; les exercices continuèrent, mais il semblait que la chute de Claire eût porté malheur aux autres danseurs. Dominique, ordinairement si réjouissant, parut gauche et emprunté, dès qu'il eut à la main ce long bâton qui gênait ses mouvements. M. Lalance, lui-même, qui l'avait si souvent applaudi de bon cœur, eut peine à le reconnaître, et crut que quelque démon jaloux était venu paralyser ses forces. Dominique quitta la corde d'un air mécontent, et personne ne fut tenté de l'applaudir.

M. Lalance, pour compléter sa troupe, avait engagé deux bateleurs ambulants qui se trouvaient sans ressources et erraient depuis quelques jours autour de l'auberge; il avait espéré, en les disciplinant, pouvoir en tirer parti. Mais ces misérables, qui avaient exigé que leur salaire leur fût remis d'avance, avaient à peine fait quelques tours des plus vulgaires, qu'ils

sautèrent à bas de la corde et s'enfuirent sans qu'il fût possible de les retenir.

Cette dernière aventure mit le comble aux malheurs qui accablaient les danseurs de M. Lalance depuis le commencement de la représentation : les spectateurs se regardaient d'un air étonné, se demandant si les exercices de cette troupe étaient réellement terminés. Eh quoi! c'était ce spectacle vulgaire que l'on osait mettre en balance avec les tours incomparables des Francs-Lutins! Assurément, il n'était pas même besoin que ces derniers entrassent en lice pour être déclarés vainqueurs. M. Lalance, accablé de honte, se retira dans un coin de la cour pour déplorer sa défaite; Revel ne cessait, au contraire, de passer et repasser devant ses danseurs dont les paillettes triomphantes rayonnaient au soleil. Il s'avança vers M. Lalance et lui dit d'un ton familier :

« Eh bien! mon cher confrère, croyez-vous encore que votre troupe soit supérieure à la mienne? Voyez-vous d'ici ces danseurs et ces danseuses couchés là bas près de la muraille,

ils n'attendent qu'un mot de leur directeur pour s'élancer sur la corde et y faire des merveilles. Sachez bien qu'il a fallu plus d'un jour pour les dresser et leur enseigner leurs exercices.

— Accablez-moi, » reprit M. Lalance d'une voix sourde, « vous en avez le droit : gloire, fortune, renommée, j'ai tout perdu en un jour funeste... Qu'on jette au feu cette corde et ces poteaux, qu'on ôte de mes yeux ce triste spectacle... Je ne suis plus digne de voir le jour. »

En parlant ainsi, M. Lalance mit sa tête dans ses mains et frappa du pied la terre d'un air significatif, comme pour donner à entendre qu'il ne tarderait pas à y être enfermé. Son visage avait une expression si triste que les spectateurs, qui avaient fait entendre quelques sifflets au moment où les deux bateleurs s'étaient enfuis, regrettèrent sincèrement d'avoir affligé ce brave homme. Cependant Revel, qui voyait que l'heure du dîner n'était pas encore venue, proposa aux spectateurs de faire danser devant eux quelques uns de ses enfants, seulement pour leur offrir un échantillon de sa troupe; car il ne jugeait

pas à propos de faire paraître les Francs-Lutins proprement dits.

Cette proposition de Revel, qui fut acceptée avec empressement, devait mettre le comble à la honte de la troupe rivale. En effet, Revel ayant fait signe à son plus jeune sauteur de venir près de lui, il le plaça sur la corde, et cet enfant se mit à faire des tours beaucoup plus forts que tous ceux qui venaient d'être exécutés par les danseurs de M. Lalance. Chacun battit des mains en s'écriant que cet enfant seul devait constater la supériorité de la troupe des Francs-Lutins. Déjà Revel se tournait du côté de M. d'Asteley, et l'invitait d'un air de confiance à décerner la palme à celui qu'il en jugeait le plus digne; mais, au même instant, on vit sortir de l'auberge un jeune homme bien fait, doué d'une physionomie agréable, et dont la subite apparition devait changer la face des choses. Il s'avança vers la corde en s'écriant que les exercices de la première troupe n'étaient pas terminés; il en faisait lui-même partie et n'avait point encore paru.

L'arrivée soudaine de ce nouveau venu piqua vivement la curiosité de l'assemblée. Par une mobilité qui appartient à la multitude, les dispositions de chacun se tournèrent tout à coup vers lui. M. Lalance, qui avait un peu écarté ses mains qu'il tenait sur son visage, reconnut Valentin et fit un geste de surprise; il l'eût embrassé de bon cœur. Le costume de Valentin était des plus pauvres : une mauvaise veste rouge, un pantalon de toile grossière, des escarpins fort usés formaient tout son accoutrement. Dans son empressement, il avait pris les premiers habits qu'il avait trouvés, sans trop s'inquiéter de leur forme et de leur couleur.

Revel, qui connaissait au moins de vue tous les danseurs en renom, regarda le nouveau venu d'un air de mépris, et déclara qu'il consentait à attendre que ce garçon eût achevé ses tours pour faire paraître ses danseurs : ce nouvel essai ne servirait sans doute qu'à renouveler les risées excitées déjà par la troupe de son rival. Valentin s'élança sur la corde avec une foudroyante rapidité. Il leva les mains en pronon-

çant une phrase dont on ne put trop saisir le sens, mais au milieu de laquelle on crut entendre le nom de Claire. Il fit signe à Ferguson de jouer son air de danse favori, et frappa dans ses mains comme pour indiquer qu'il était prêt à commencer.

Quelqu'un ayant voulu lui remettre le balancier, il le prit en souriant et le plaça en équilibre sur son front. En même temps il se mit à danser et à voltiger avec une prodigieuse légèreté, et toujours en conservant le balancier en équilibre. Il dansait à peine depuis quelques instants que déjà toute la cour retentissait de cris de surprise et d'applaudissements. Valentin, ne voulant pas se prodiguer, jeta le balancier loin de lui, fit un saut périlleux et retomba au milieu de la cour. Ensuite, satisfait d'avoir ainsi réveillé l'attention de l'assemblée, il alla se coucher à l'ombre, et, à son air insouciant, personne n'eût deviné que ce fût lui qui vint de faire ce merveilleux tour.

Le front de Revel commença à se plisser et à se

rembrunir. Au lieu du jeune danseur qu'il avait d'abord désigné, il fit venir un des meilleurs danseurs de la troupe, le Franc-Lutin que l'on désignait sous le nom de *La Force*, et qui excitait toujours l'admiration du public par les fardeaux énormes qu'il soulevait en dansant; il joignait au mérite d'une belle figure celui d'un corps parfaitement proportionné. Il fit de son mieux, fut même applaudi, mais resta bien au dessous de Valentin. C'était un danseur vigoureux, hardi, mais sans distinction; en un mot, pour nous servir d'une comparaison qui désigne bien l'un et l'autre, l'un était un athlète et l'autre un sylphe.

D'ailleurs, à peine La Force avait-il quitté la corde que Valentin y était remonté. Il avait demandé à Revel la permission de se servir de sa corde et non de celle qui se trouvait près du marronnier. Revel, qui ne voulait point conserver un si futile avantage, lui avait facilement accordé ce qu'il demandait. Cette fois, il n'y eut plus à mettre en doute la supériorité de Valentin. C'était une grace, une aisance incompara-

bles. On l'eût pris pour un oiseau jouant avec ses ailes et qui revient à son point de départ après avoir tracé dans l'air mille détours capricieux. Par moments, ses pieds s'agitaient avec tant de rapidité que l'on n'apercevait plus que deux points rouges que parfois même on avait quelque peine à distinguer. Le tour qu'il fit en terminant fut encore plus prodigieux que tout le reste. Il s'élança et retomba aux pieds du marquis, franchissant un intervalle immense aussi aisément que s'il se fût agi d'une distance de quelques pieds.

Pour le coup, Revel fut sérieusement inquiet. On le vit se promener d'un air farouche devant ses danseurs, se consultant avant de désigner celui qu'il opposerait à ce redoutable adversaire. Enfin, il se décida à prendre la main de la gentille Colombe qui dormait la tête appuyée contre la muraille, et sans trop s'inquiéter de ce qui se passait autour d'elle. Revel la fit pirouetter jusqu'au milieu de la cour pour la réveiller. Lorsqu'elle fut sur la corde, il décrivit avec sa canne deux ou trois cercles significatifs, comme pour

lui indiquer ce qui l'attendait si elle trompait son attente.

Colombe se mit à danser, et bien qu'elle fût encore tout endormie, elle fit preuve d'une grande légèreté. On comprit cependant qu'elle ne pouvait soutenir la comparaison avec le danseur unique que chacun applaudissait encore. Valentin voulant lui épargner une rivalité inégale, s'élança sur la corde en même temps qu'elle, la prit dans ses bras et exécuta un pas d'un effet gracieux. Colombe était à demi courbée, Valentin la tenait avec facilité, et de loin on l'eût prise pour une guirlande de fleurs : c'était l'enlèvement d'une jeune fille par un jeune garçon rempli de hardiesse.

Revel voulut protester contre cette action de Valentin, qui avait empêché Colombe de danser; mais sa voix fut couverte par les acclamations des spectateurs, qui déclarèrent n'avoir jamais vu de plus charmant spectacle. Valentin termina cet exercice en sautant en bas de la corde. Alors il mit à terre la jeune danseuse, qui, bien qu'un peu étourdie par la vivacité que Valentin

avait mise à l'enlever dans ses bras, ne laissa pas de lui faire une gracieuse révérence, en appuyant en même temps une de ses mains sur sa bouche.

Ce geste naïf excita le rire de M. d'Asteley et des personnes qui l'entouraient. Revel comprit que le mieux était de ne point se fâcher et de prendre en bonne part ce qui venait de se passer. Il comprit cependant qu'il était temps de déployer ses dernières ressources, afin d'arracher à tout prix la victoire que le nouveau danseur était venu lui disputer. Il n'hésita donc pas à appeler Mathieu, qu'il s'était promis cependant de ne pas faire danser ce jour-là. Il lui fit signe de se préparer à monter sur la corde, espérant qu'il vengerait l'honneur de la troupe.

Cette fois, pourtant, Revel n'eut garde d'employer la menace envers son fils; il le caressa, au contraire, lui frappa doucement sur les joues, ne négligeant rien de ce qui pouvait exciter son zèle; il comprenait que l'issue de cette journée dépendait entièrement de la manière dont Mathieu allait danser. Ce dernier parut sensible

aux caresses de son père, et se dépouilla lentement de la casaque qu'il portait par dessus ses habits de sauteur. Il ne laissa pas de monter sur la corde avec une certaine vivacité, mais cette ardeur s'éteignit bientôt ; le chagrin qui dévorait son cœur se communiquait à ses mouvements, ses jambes chancelaient et son corps était à demi courbé, comme s'il eût eu sur les épaules quelque fardeau.

La musique se fit entendre, on le vit alors s'animer par degré ; cédant à un emportement qui souvent est l'effet du chagrin, il fit preuve d'une grande témérité, il bondit avec une force prodigieuse d'un bout de la corde à l'autre ; rien n'égalait son audace. On reconnut en lui le premier lutin, et son père, qui craignait qu'à force de trop oser il ne fît quelque chute, entendant les applaudissements retentir de tous côtés, lui fit signe de descendre. Les acclamations excitées par la danse de son fils dissipèrent une partie de ses inquiétudes. C'était, en définitive, à la troupe des Francs-Lutins que la victoire appartenait.

Mais l'impétueux Valentin, qui déjà avait excité de si vifs transports, quitta de nouveau sa place et fit signe de la main aux spectateurs qu'il voulait danser encore. Il frappa sur l'épaule de Mathieu, en lui adressant quelques mots de félicitation; ensuite il s'élança sur la corde où il fit bientôt voir qu'en sauteur habile il avait su ménager ses meilleures ressources pour une dernière épreuve.

Il s'était, jusqu'alors, contenté de charmer les regards de l'assemblée par l'abandon et la grace de ses pas; mais cette fois il comprit qu'il fallait exciter des impressions plus fortes. Après s'être balancé quelques instants comme pour préluder, il se mit à sauter toujours en augmentant et en s'élevant à une hauteur telle qu'il finit par se trouver au niveau des fenêtres du troisième étage de l'auberge.

Alors des cris d'effroi s'élevèrent dans l'assemblée. Tout le monde était aux fenêtres; les femmes agitaient leurs mouchoirs et les plaçaient par moments sur les yeux, pour ne pas voir ce dangereux exercice. Les hommes étaient debout

et criaient : « Assez ! assez ! » Mais l'intrépide Valentin n'écoutait rien et n'en continuait pas moins, en s'élevant toujours de quelques degrés de plus. Enfin, pour terminer, il fit une culbute en l'air, et à une si grande élévation, qu'on ne doutait pas qu'il ne dût retomber à côté de la corde. Mais l'enthousiasme ne connut plus de bornes, lorsqu'on le vit rebondir sur la corde avec tant de légèreté, qu'on eût presque dit qu'il ne l'avait pas quittée.

Quand il fut descendu, les jeunes paysans qui se trouvaient dans la cour voulurent le prendre sur leurs épaules et l'emporter dans l'intérieur de l'auberge ; Valentin sut leur échapper en les remerciant des éloges dont ils venaient de l'accabler. M. Lalance le pressa dans ses bras, en l'appelant son libérateur ; dans son ivresse, il alla même jusqu'à lui jurer que la main de Claire lui était maintenant acquise, que tous les obstacles étaient détruits, qu'il n'avait point d'autre moyen de lui exprimer dignement sa reconnaissance. Valentin secoua la tête d'un air de doute et rentra dans l'auberge, sans paraître

attacher une grande importance au triomphe qu'il venait d'obtenir.

Ces derniers exercices avaient duré fort longtemps. L'heure du dîner venait de sonner, et cependant les convives se tenaient encore dans la cour, dissertant sur ce qui venait de se passer, rappelant les divers évènements de cette curieuse représentation; le nom de Valentin était dans toutes les bouches. Il fallut que M. d'Asteley vint les inviter lui-même à vouloir bien se rendre dans la salle à manger, où les attendait le plus beau repas qui eût jamais été servi dans l'auberge du *Corbeau*.

M. d'Asteley, toujours grand appréciateur des talents, et qu iavait applaudi Valentin avec plus de vivacité que personne, voulut lui faire prendre à table la place d'honneur; mais le modeste danseur s'y refusa, en disant que, puisqu'on avait jugé la dernière place de la table assez bonne pour lui les jours précédents, il devait savoir encore s'en contenter ce jour-là.

Cependant le mécontentement qui éclatait sur le visage de Revel n'échappa à aucun des

convives. Il promenait autour de lui des regards farouches et semblait n'attendre qu'une occasion favorable pour chercher querelle à son rival. M. d'Asteley avait été choisi pour arbitre de la joûte; mais en homme habile, il sut éviter de prononcer d'une manière définitive devant les deux directeurs. Il assura que les exercices des deux troupes lui avaient causé un égal plaisir et qu'il ne savait trop dire à laquelle des deux il devait accorder la palme. Il ne laissa pas de se pencher à l'oreille de M. Lalance et de lui dire que Valentin était un danseur de premier ordre et qui assurerait toujours la supériorité des troupes dont il ferait partie.

Revel se modéra pendant le dîner; mais, au moment de se lever de table, une discussion assez vive s'éleva entre M. Lalance et lui; bien qu'il ne fût question que de choses générales et qu'il n'y eût rien qui pût s'appliquer directement aux intérêts de l'un ou de l'autre, la discussion ne laissa pas de s'échauffer par degrés. M. Lalance soutint, avec sa chaleur ordinaire, qu'un seul danseur, unique dans son genre, est mieux fait

pour attirer l'attention du public que la troupe la plus nombreuse qui ne serait, après tout, composée que de danseurs médiocres. Il en appela en même temps à son ami, M. d'Asteley, qui, malgré son désir de ne point se prononcer, fut forcé de convenir qu'il avait raison.

Alors l'impatient Revel, qui crut voir là une attaque directe, ne se contint plus; il s'emporta contre M. Lalance, prétendant qu'il ne l'avait emporté sur lui que par ruse et par surprise, qu'il n'y avait point de comparaison à établir entre ses danseurs et quelques misérables qui avaient bien montré ce jour-là leur maladresse et leur ignorance; enfin, sa colère ne connaissant plus de bornes, il désigna du doigt son rival d'une façon dérisoire, et finit par l'appeler *vieux fou*.

S'il y eut au monde un spectacle imposant et même pathétique, ce fut assurément celui qu'offrit alors l'attitude de l'épicier confondu, accablé de se voir interpellé de la sorte par un homme qu'au fond il n'estimait pas; il se leva et s'écria d'une voix émue en s'adressant à Revel :

« Rends grâce à ma vieillesse qui, en glaçant mes forces, m'empêche de te répondre comme je le voudrais. Oui, je suis un fou, s'il est vrai qu'il y ait toujours au fond d'un cœur ardent quelques grains de folie qui le préservent des inclinations basses et intéressées. Qu'est-ce que la folie après tout? une certaine exagération de la sensibilité et des facultés de l'ame. J'observe, je regarde autour de moi, et partout je ne vois que des gens qui pourraient à bon droit mériter le même reproche. Celui-ci risque sa vie sur un champ de bataille, sans connaître seulement le motif secret qui le pousse en avant; cet autre va visiter des pays lointains, sans savoir s'il ne trouvera pas au retour ses amis dispersés, son foyer occupé par la trahison... Et cependant on n'accuse pas ces gens-là de folie, on excuse même et l'on couvre d'une certaine gloire leurs égarements...; mais nous qui poursuivons sans cesse un espoir capricieux, qui n'avons d'autre récompense que l'estime ou les louanges que nous pourrions nous accorder, devons-nous donc chercher à nous

nuire en accusant notre ardeur et en nous adressant des reproches dont nous devons tôt ou tard porter la peine ; car ce sont des écueils que nous aurons semés sous nos pas? »

M. Lalance parla longtemps ainsi ; les injures de Revel l'avaient fortement agité, et il éprouvait le besoin de soulager son cœur. M. d'Asteley fit tous ses efforts pour le calmer, il adressa à Revel de graves reproches et l'engagea à rétracter l'expression de *fou* qu'il avait si injustement appliquée à un confrère dont il devait estimer les talents et les nobles tentatives.

Les exhortations du marquis coupèrent court à la discussion ; il ne put cependant obtenir de Revel la rétractation qu'il lui avait demandée. On espéra que cette querelle n'aurait point d'autres suites; mais, au moment où les convives sortaient de table, on vit Revel et Valentin s'approcher l'un de l'autre et s'adresser quelques mots à voix basse. On remarqua ensuite qu'ils s'emparaient chacun d'un bâton noueux qu'ils maniaient avec une égale habileté ; on voulut les arrêter,

mais Revel pria d'un ton brusque les gens qui l'entouraient de ne point intervenir dans ses affaires. Valentin et lui sortirent de l'auberge, chacun par une porte différente, et se rejoignirent dans une plaine voisine, où ils vidèrent une querelle qui couvait sourdement dans leurs cœurs depuis la représentation, et que l'évènement du dîner venait de faire éclater.

Ce combat se passa sans témoins, de façon que personne ne put en connaître les détails; on vit seulement revenir Valentin au bout d'une heure; il refusa de répondre aux questions que chacun lui fit; il était pâle, paraissait agité; mais, du reste, on ne remarquait sur son visage ni contusions, ni cicatrices.

Revel était rentré à l'auberge quelques instants après lui, le visage enveloppé d'un mouchoir; il ne voulut point reparaître dans la salle où se trouvaient les autres convives. Il fit demander le nommé Bavain, qui était un des plus vieux sauteurs de la troupe, et y remplissait les fonctions de chirurgien. Bavain était chargé d'appliquer l'onguent et les emplâtres

sur les membres des sauteurs qui avaient reçu quelques coups. Bien qu'il ne dansât plus guère sur la corde que de loin en loin, il savait par expérience à quels dangers on est exposé dans ce métier où il y a plus de gloire à attendre que de profit et de sécurité.

IV.

Revel se croyait d'une habileté surprenante dans l'art de manier le bâton. Les coups qu'il reçut de la main de Valentin lui prouvèrent qu'il avait enfin trouvé son maître; heureusement, grâce à l'onguent de Bavain, qui était un remède souverain pour toutes sortes de blessures, ses contusions n'eurent point de suites dangereuses. Il en fut quitte pour porter pendant quelques jours un bandeau sur l'œil, et des emplâtres sur plusieurs parties de la figure.

Le directeur de la troupe des *Francs-Lutins* avait annoncé qu'il se mettrait en route pour la foire de Saint-Didier, le lendemain même de la joûte; il tint parole. M. d'Asteley, qui se voyait forcé de partir brusquement pour une de ses terres, prit congé des deux directeurs, en leur rappelant qu'il devait se retrouver avec eux dans quelque temps au château de la Trésorière, et qu'il aurait soin de prévenir le comte de leur arrivée. Il les engagea à vivre désormais en bonne intelligence et à ne pas altérer leur tranquillité mutuelle par de vaines discussions. Il eut soin, en partant, de les combler de présents, et de les remercier, dans les termes les plus flatteurs, du temps agréable qu'il avait passé près d'eux.

Dès que M. d'Asteley se fut retiré, Revel commença à faire les préparatifs de son départ. Tandis qu'il était occupé dans la cour à faire sortir les voitures des hangars, Thérèse s'avança vers lui et le conjura de se rendre cette fois à une prière qu'elle lui avait déjà adressée quelques jours auparavant. Thérèse avait le

ton suppliant, et ses instances appuyées par deux beaux yeux eussent sans doute triomphé même du farouche Revel, s'il n'eût été encore sous l'impression de sa défaite des jours précédents. On eût dit en vérité que la charmante Thérèse plaidait sa propre cause, tant elle mettait dans son langage de vivacité et d'expression. Au moment où elle essayait de triompher du refus de Revel, on vit paraître dans la cour de l'auberge une jeune femme d'un agréable maintien, le visage couvert d'un voile si épais qu'on ne pouvait distinguer ses traits. Ses habillements fort simples annonçaient néanmoins une personne d'une condition élevée.

Ses mouvements avaient quelque chose de brusque et de saccadé, qui annonçait l'habitude d'être obéie sans réplique. C'était elle qui, déjà quelques jours auparavant, avait eu avec l'ami du marquis d'Asteley une si triste entrevue. Elle s'empara des deux mains de sa chère Thérèse qu'elle pressa contre son cœur, comme pour la remercier de ce qu'elle voulait bien faire pour elle. Enfin elle s'adressa à Revel, et

sans lever son voile, elle le pria, en joignant les mains, de vouloir bien l'engager dans sa troupe, ne fût-ce même que pour y remplir des fonctions subalternes.

Revel, malgré sa dureté naturelle, fut touché des prières de cette inconnue. Il se vit cependant forcé de lui répondre que sa troupe n'était déjà que trop nombreuse, qu'il s'y trouvait plusieurs personnes inutiles, et qu'enfin il lui était impossible de l'y admettre. Alors l'inconnue fit paraître une grande agitation, elle baissa la tête en s'écriant : « Ainsi, je n'ai pas même d'appui parmi ces gens-là. » Elle se décida à lever son voile pour essuyer ses larmes et fit voir un visage d'une éclatante beauté.

Claire, qui se trouvait dans la cour, s'approcha de Thérèse et lui demanda le nom de cette dame qui paraissait plongée dans une si grande affliction. Thérèse lui répondit qu'il fallait se contenter de l'appeler *Camille*, parce qu'elle tenait surtout à ce que son vrai nom demeurât caché. L'histoire de ses malheurs était des plus touchantes, et on ne pouvait guère la voir une seule fois

sans s'intéresser à elle ; ces seules paroles avaient suffi pour éveiller la compassion de Claire. Elle regardait Thérèse comme son amie, et l'engagea à s'expliquer plus clairement sur le compte de celle qu'elle plaignait déjà du fond du cœur. Mais Thérèse lui répondit : « Ce secret n'est pas le mien, et plût au ciel qu'il n'eût jamais été confié à d'autres qu'à moi !... »

L'inconnue restait seule à l'écart, et ses larmes continuaient à couler. Alors Claire se décida à s'approcher d'elle, l'engageant à modérer son chagrin ; elle lui demanda si elle ne pouvait pas lui être de quelque secours. L'étrangère, touchée de ses sollicitations, se contenta de lui serrer la main sans lui répondre. Claire, ayant aperçu son père qui venait d'entrer dans la cour, alla à sa rencontre et lui raconta ce qui venait de se passer entre Revel et la belle inconnue, la réponse de ce dernier et le chagrin que son refus lui avait causé.

Alors M. Lalance s'avança d'un air courtois vers celle que Claire lui avait désignée, il la salua profondément, et lui dit que, si elle ne dé-

daignait pas de faire partie de sa petite troupe, il l'y accueillerait volontiers; elle y trouverait tous les égards que son rang et sa beauté devaient lui mériter. L'inconnue, touchée de cette marque d'intérêt, demanda à M. Lalance s'il comptait se rendre au château de la Trésorière. Celui-ci lui ayant assuré qu'il devait s'y trouver dans peu de temps, elle se mit alors à sourire et se confondit en remerciments. Elle courut embrasser Claire et lui dit qu'elle faisait dès à présent partie de la troupe, qu'elle pouvait la regarder comme sa camarade, et ne devait plus l'appeler désormais autrement que : « sa chère Camille. »

Ce jour était le dernier que M. Lalance dût passer à l'auberge, car il voulait se rendre aussi à la foire de Saint-Didier, où il savait devoir rencontrer plusieurs directeurs de spectacles ambulants, qu'il désirait connaître. Il eut soin de commander un repas modeste, où la nouvelle venue fut conviée. Le peu de mots qu'elle prononça suffirent pour montrer les graces de son esprit; elle semblait prendre un certain plaisir à s'entretenir avec M. Lalance et ses compa-

gnons; mais on devinait aussi que son cœur était en proie à de grands tourments. L'inquiétude était peinte sur ses traits; elle s'emportait à la moindre contradiction, puis revenait presque aussitôt, corrigeant un moment d'humeur par un sourire ou quelques paroles charmantes.

A la fin du dîner, elle congédia une jeune fille qu'elle avait à son service depuis longtemps, et qui se tenait derrière elle, attendant ses ordres. Elle la congédia, et ce fut une scène touchante, car cette dernière lui était fort attachée et ne pouvait se résoudre à se séparer de sa chère maîtresse. Mais l'inconnue lui annonça qu'elle devait se conformer désormais au genre de vie de ses nouveaux amis. Quand elle fut un peu remise du trouble que cette séparation lui avait causé, elle se fit apporter sa harpe et se mit à chanter. Si sa voix avait paru belle lorsqu'elle partait du fond de la chambre éloignée qu'elle occupait, que fut-ce donc lorsqu'on l'entendit de près? sa voix était de celles que l'on ne peut entendre froidement, à moins d'avoir un cœur de pierre. On eût dit que les personnes rassemblées

autour de la table avaient encore resserré les liens de leur tendresse; car tel est l'effet d'une belle musique : elle réalise à nos yeux les plus douces images de nos songes; c'est presqu'un sentiment nouveau. M. Lalance, transporté, déclara que les accents de cette harpe l'avaient élevé au dessus de lui-même; ne sachant comment témoigner à la charmante Camille ce qu'il éprouvait, il lui déclara qu'il ne l'appellerait plus désormais que : « madame Reine. »

Les préparatifs des deux troupes ne purent être achevés ce jour-là; il fallut remettre le départ au lendemain. Mais quelle fut la consternation de M. Lalance lorsqu'au moment d'acquitter le compte de l'aubergiste, il s'aperçut que, par suite de ses prodigalités et de son imprévoyance, sa bourse était presque vide! il lui restait à peine une somme suffisante pour payer les dépenses de l'auberge. Heureusement, Grinchamp lui apprit qu'en partant M. d'Asteley avait eu le soin de payer les comptes des deux directeurs. Cette nouvelle soulagea un peu M. Lalance, mais il n'en fut pas moins inquiet,

en pensant que l'argent qui lui restait ne suffirait peut-être pas pour atteindre Saint-Didier ; il se consola néanmoins en pensant qu'il pourrait, une fois arrivé à la foire, ouvrir un spectacle dont le produit le mettrait bientôt à l'aise.

Cependant tout était prêt pour le départ de Revel ; son cortége ressemblait à un train de prince. On remarquait, au milieu de la cour, quatre voitures attelées de chevaux robustes, qui frappaient du pied d'un air d'impatience; ces voitures étaient destinées à transporter à Saint-Didier les Francs-Lutins et leurs bagages. Quelle différence avec cette carriole chétive, étroite, qui stationnait près des marronniers, à l'ombre desquels Dominique et Daniel achevaient d'arranger quelques paquets de costumes !

Au milieu de ces préparatifs, M. Lalance aperçut de sa fenêtre Revel qui s'avança vers Valentin et lui assura qu'il ne lui gardait point rancune de la petite querelle qui s'était élevée entre eux l'avant-veille. M. Lalance sourit et remarqua que les caractères un peu grossiers cherchent toujours à entrer dans de bons rap-

ports avec les gens qu'ils savent capables de leur tenir tête.

Après avoir entamé l'entretien avec Valentin, Revel lui proposa de l'engager dans sa troupe et de le payer autant que La Force et Grognet, qui étaient ses deux meilleurs sauteurs; Valentin refusa. Revel ajouta qu'il irait même jusqu'à le payer aussi cher que feu Saint C....., dit *Jolibois*, lequel avait eu les appointements les plus forts que jamais danseur eût reçus. Pourquoi fallait-il, hélas! que ce délicieux danseur se fût rompu le cou en faisant des exercices de corde? Revel espérait que Valentin ne serait pas assez fou pour refuser ces offres brillantes et rester dans une mauvaise troupe, où il ne se trouvait personne qui fût digne de le seconder.

Mais Valentin ayant refusé ces nouvelles propositions, Revel alla jusqu'à lui parler de l'associer à la direction et de partager avec lui la recette qu'il ferait à Saint-Didier et dans d'autres foires. Valentin se vit alors forcé de lui déclarer qu'il était attaché à la personne de M. Lalance par des liens que rien au monde ne pouvait

rompre. Il faisait ainsi allusion à ses amours avec Claire et à l'espoir de la posséder un jour, qu'il conservait encore malgré tant d'ajournements.

Cette conversation donna beaucoup à réfléchir à M. Lalance, il fut vivement touché du témoignage d'attachement que Valentin venait de lui donner ; il comprit que les caractères les plus rebelles se domptent à la longue et apportent quelquefois dans le bien l'ardeur qu'ils avaient autrefois dans le mal. Il se reprocha en même temps son ingratitude et se repentit de ne lui avoir point encore accordé la récompense que méritaient ses nombreux services ; mais il réfléchit aussi qu'il aurait besoin de son appui à la foire de Saint-Didier, et comme son naturel était fort inconstant, il valait mieux le tenir quelque temps encore en haleine ; ses vœux étant comblés, son zèle pourrait se refroidir.

M. Lalance, après avoir pris congé de Grinchamp et de son aimable fille, descendit dans la cour pour veiller aux derniers apprêts du départ ; il s'approcha de Revel et lui dit adieu en lui tendant la main ; il obéissait ainsi aux avis

de M. d'Asteley, qui lui avait conseillé de vivre en bonne intelligence avec ce dangereux rival. Revel, malgré toute sa grossièreté, ne manquait pas d'une certaine noblesse; il n'accepta pas la main que M. Lalance lui tendait, car son caractère s'y refusait; mais il prit congé de lui dans des termes presque obligeants, et on devait lui en savoir gré si l'on songeait à la rudesse de ses manières. Il poussa même la condescendance jusqu'à lui dire d'un air protecteur que, s'il pouvait lui rendre quelque service à la foire de Saint-Didier, il le ferait avec plaisir.

Bientôt on vit descendre les Francs-Lutins par le petit escalier noir qui aboutissait à la cour. Leur équipage était si burlesque qu'on les eût pris de loin pour une troupe de masques. Ils se rangèrent sur une seule ligne, et Revel les passa en revue, ensuite il frappa dans ses mains et leur dit qu'il était temps de partir.

Au moment de monter en voiture, il y eut une scène attendrissante entre les gens qui composaient les deux troupes; ils n'avaient point partagé la querelle de leurs maîtres et s'étaient

liés d'une amitié tendre, durant le temps qu'ils avaient passé ensemble à l'auberge. L'amitié est un sentiment qui se forme de lui-même parmi les pauvres gens; il n'a pas besoin de précautions ni de détours. Grognet embrassa Dominique qui lui avait enseigné plusieurs tours excellents qu'il comptait bien mettre à profit à la foire de Saint-Didier; la gentille Colombe, qui avait paru si inquiète le jour de l'évanouissement de Claire, voulut baiser ses belles mains; mais Claire lui tendit les bras d'un air de tendresse et prit congé d'elle. Tous les yeux étaient mouillés de larmes. Les Francs-Lutins, que chacun supposait insensibles et grossiers, avaient su apprécier les bonnes qualités de leurs nouveaux camarades et s'étaient pris d'affection pour eux.

Revel, que ces adieux impatientaient, donna pour la seconde fois le signal du départ; mais, quand tous les danseurs furent rangés dans la voiture, on s'aperçut que Mathieu n'avait pas encore paru dans la cour. On l'appela, on le

chercha dans tous les coins de l'auberge, personne ne put le découvrir; enfin, après de longues recherches, on le trouva dans un coin du grenier où M. Lalance avait préparé ses exercices quelques jours auparavant. Il était caché dans une espèce d'enfoncement obscur que formait l'inclinaison du toit. Son teint était blême, il paraissait exténué; on sut alors par les autres danseurs qu'il y avait près de deux jours qu'il n'avait mangé; il fallut employer la force pour le faire sortir du grenier. Lorsqu'il fut dans la cour, on s'aperçut qu'il tenait à la main un panier de fraises toutes moisies qu'il avait conservées comme un tresor dont rien au monde ne devait le séparer.

Revel ne voulut pas le maltraiter, car il lè voyait dans un grand état de faiblesse; il lui indiqua seulement la voiture comme pour lui faire signe d'y monter. Mathieu laissa tomber sa tête sur sa poitrine, il se jeta aux genoux de son père; on eût dit qu'il attendait la mort dans cette posture. Revel le prit dans ses bras et voulut le transporter dans la voiture. Une lutte s'engagea alors

entre le père et le fils. Mathieu se cramponnait aux roues, à l'essieu, en poussant des cris douloureux. Chacun était attendri, car on savait que la pensée de se séparer de Claire causait son désespoir. Enfin, pour le décider à monter dans la voiture, il fallut que Claire elle-même s'approchât de lui et lui promît de le revoir à la foire de Saint-Didier.

Les voitures commencèrent à se mettre en marche et sortirent de la cour de l'auberge. Les gens du voisinage sortirent de leurs maisons pour les regarder partir. Revel ordonna aux conducteurs de mettre les chevaux au grand trot. Un tourbillon de poussière enveloppa la caravane et ne permit bientôt plus de la suivre des yeux. M. Lalance ne put se défendre d'un serrement de cœur en voyant disparaître cette troupe qui, tout en lui causant de grandes inquiétudes, avait aussi rempli son cœur de sentiments bien vifs. Il se mit à parler avec de grands éloges des danseurs de la troupe de Revel, disserta sur leurs qualités, montra qu'il les avait tous étudiés en particulier. Les défauts du direc-

teur ne pouvaient l'empêcher de rendre justice au mérite de sa troupe.

Il alla près de Picard qui était attelé déjà depuis près de deux heures et tendait le cou vers la fontaine pour attirer à lui quelques unes des branches du saule-pleureur; il contempla ses jambes menues, ses flancs creux et ses longues oreilles; le pauvre animal n'avait guère pris d'embonpoint, bien qu'il fût resté depuis quelques jours dans un état de repos complet.

« C'est donc, » s'écria M. Lalance, « sur ce cheval maigre que repose toute notre fortune... »

Il prit la main de Daniel et celle de Dominique, puis, les rapprochant de lui, il les pressa sur son cœur avec émotion.

« Ah! vous êtes à moi, » ajouta-t-il, « et promettez-moi de ne pas m'abandonner au milieu des nouveaux événements qui nous attendent... »

Il ajouta quelques paroles, et parut regretter de n'avoir point comme Revel de grands équipages pour transporter sa troupe. Ses compagnons le consolèrent, en lui assurant qu'une modeste carriole leur suffisait, pourvu qu'elle

les conduisit à la fortune. Valentin prit la parole et rappela à son maître que les recettes qu'il ferait à la foire de Saint-Didier ne pouvaient manquer de mettre la troupe sur un pied au moins égal à celle de Revel. Déjà Claire et Camille avaient pris place dans la voiture : Thérèse pleurait à chaudes larmes, prévoyant sans doute de nouveaux malheurs pour celle qui lui avait inspiré un si tendre intérêt. Madame de M.... lui tendit la main une dernière fois en lui disant : « Courage! nous nous reverrons dans un meilleur temps. » Thérèse ne voulait pas montrer trop d'émotion, de peur d'affliger sa chère protectrice. Elle alla se cacher derrière la haie qui bordait la fontaine, et resta là jusqu'au soir à pleurer.

Tous les bagages avaient été transportés dans la carriole; on n'avait pas oublié la harpe que l'on traitait avec un respect particulier. Chacun était à son poste, Lionne avait repris sa place sur le dos de Picard, Dominique et Daniel étaient sur le devant; M. Lalance allait monter dans la voiture, lorsqu'on entendit dans l'intérieur

de l'auberge un tumulte extraordinaire. L'aubergiste entra dans la cour de l'auberge en s'entretenant avec ses garçons d'un air animé.

Bientôt on vit paraître plusieurs gendarmes. L'un d'eux, tirant de sa poche un papier, dit en s'approchant de M. Lalance et de ses compagnons : « Mes amis, il doit se trouver parmi vous un garçon nommé Gaspard Planot; signalez-le-moi, je vous prie, je l'arrête au nom de la loi... »

Les compagnons de M. Lalance se regardèrent d'un air étonné, se demandant ce qu'on voulait leur dire; un seul d'entre eux éprouva un tremblement subit, mais il sut se modérer et se contenta de détourner les yeux.

« Je ne me trompe pas, » reprit le gendarme en continuant à lire le papier, « Gaspard Planot, dit *Valentin*... »

A ces mots, un cri étouffé partit du fond de la carriole. M. Lalance fit un mouvement et se retourna brusquement vers Valentin qui se trouvait à ses côtés : dès lors tout fut perdu.

« Eh! le voilà dans ce coin, je le reconnais, »

reprit un des deux hommes qui se trouvaient avec les gendarmes, et que Grinchamp reconnut pour n'être autre que le joueur d'orgue qui s'était arrêté devant l'auberge quelques jours auparavant.

— Parbleu! mon garçon, » reprit le brigadier, « vous nous faites courir depuis assez longtemps; voilà six mois et plus que nous vous cherchons dans Paris et les environs. Enfin nous apprenons que, pour mieux nous faire perdre votre trace, vous vous êtes caché dans une des épiceries de Paris les plus obscures. Nous arrivons, croyant mettre la main sur vous, mais bst.... vous êtes déniché depuis plus de huit jours.... Tant d'adresse mérite en vérité une récompense : vous allez nous suivre, s'il vous plait, chez le juge, qui va vous donner un aperçu du petit salaire que vos tours et vos exploits vous ont attiré.... »

Pendant ce discours, M. Lalance était resté anéanti, ne pouvant croire encore à une si déplorable aventure. Était-il vrai? Valentin allait être saisi; c'était lui que l'on poursuivait

depuis si longtemps. M. Lalance se souvint alors que Daniel lui avait prédit, la veille, que la troupe aurait à subir le lendemain une grande perte. Cette prédiction venait, hélas! de se réaliser.

Cependant Valentin, qui n'avait pas encore perdu l'espoir de s'échapper, s'était adossé contre la muraille. Dominique, Ambroise, Daniel et M. Lalance se rangèrent autour de lui et se préparèrent à faire une vigoureuse résistance; mais l'un des gendarmes fit remarquer à Valentin que, s'il essayait de se défendre, il allait compromettre les gens qui l'entouraient, et qu'on les entrainerait en prison avec lui. Alors Valentin comprit qu'il valait mieux se rendre sans faire de défense. Il jeta son bâton loin de lui, et alla de lui-même se remettre entre les mains des gendarmes.

M. Lalance, à force de trouble et de saisissement, avait fini par devenir presque insensible à ce qui se passait entre Valentin et les gendarmes; il souriait et portait la main à son front pour essuyer la sueur qui coulait à grosses

gouttes, en s'écriant d'une voix étouffée : « Tout cela n'est pas fini, non, cela ne peut finir ainsi... » Daniel pleurait à chaudes larmes et avait caché sa tête dans ses mains pour ne point voir cette scène cruelle. Le bon Dominique marchait à grands pas dans la cour comme un forcené, et se tordait les bras d'un air désespéré.

Claire, voyant qu'elle allait être réellement séparée de Valentin, résolut de le retenir ; elle s'élança hors de la carriole, se jeta aux pieds des gendarmes, embrassa leurs habits en s'écriant : « Ne l'emmenez pas ! »

Elle ôta son collier et ses boucles d'oreilles qui n'étaient point, hélas ! d'un grand prix ; mais c'était tout ce qu'elle possédait au monde. Elle les remit au brigadier : « Prenez tout cela, » ajouta-t-elle ; « mais, au nom du ciel, ne l'emmenez pas.... »

Le brigadier fut attendri par ses prières. Pouvait-il voir sans émotion une si belle fille embrasser ses genoux ? Il lui rendit son collier et ses boucles d'oreilles, et lui dit qu'il se voyait, à son regret, forcé d'exécuter les ordres qu'il

avait reçus. Claire, comprenant qu'elle ne pouvait rien obtenir par ses supplications, se jeta au cou de Valentin comme une désespérée, en le conjurant de ne point se laisser emmener sans opposer au moins une certaine résistance.

Les gens qui avaient parfois accusé Claire d'indifférence et de froideur furent bien détrompés ce jour-là. Cette insensibilité extérieure qu'on remarquait en elle était une marque de timidité, mais son cœur n'y avait point part; on eût dit qu'elle allait succomber à sa douleur. Elle avait tout oublié, jusqu'aux lois de la modestie, et surmontant sa retenue, elle s'écriait en se tournant du côté de Valentin : « Qu'as-tu donc fait?... que se passe-t-il? Non, tu n'es pas coupable....»

Valentin comprit que c'était à lui à mettre un terme à cette scène; il la pressa dans ses bras et lui dit : « Je ne suis pas coupable, nous nous reverrons bientôt et serons unis un jour.» Il alla embrasser M. Lalance, puis Dominique, Ambroise et Daniel. Il revint encore une fois à Claire, la conjura de modérer son chagrin; il

lui promit de lui écrire bientôt et de la tenir au courant de ce qui lui arriverait. Ainsi il avait fallu l'événement le plus funeste du monde pour rompre la glace de froideur qui séparait leurs deux cœurs.

Pendant ces tristes adieux, Lionne avait quitté le dos de Picard et s'était placée entre les gendarmes et son maître ; elle devinait ce qui se passait et poussait des hurlements plaintifs ; tantôt elle jappait autour des gens qui entouraient son maître, comme pour leur reprocher leur indifférence ; tantôt elle courait autour de la cour comme une désespérée, ou bien elle s'arrêtait brusquement, se renversait sur le dos et faisait la morte. Valentin, ému par ses transports, la prit dans ses bras et embrassa ses belles oreilles. « Ma chère Lionne, » dit-il, « je ne veux pas que tu partages mon sort. »

Il la remit entre les bras de Claire et ajouta :

« Je vous confie mon plus doux trésor, conservez-le pour moi ; ne maltraitez pas trop cette pauvre bête, ne la battez pas, elle a quel-

ques défauts, mais elle est bonne au fond et vous aime sincèrement... »

Claire prit la chienne dans ses bras et sentit redoubler sa peine en pensant que Valentin lui recommandait de ne pas la maltraiter ; elle l'embrassa comme pour la rassurer d'avance. Lionne, voyant s'éloigner son maitre, se mit à pousser des cris de douleur tels, qu'on eût dit qu'elle allait rendre l'ame; puis comprenant que tout était fini, elle renversa sa tête sur l'épaule de Claire, ses yeux se fermèrent et son cœur cessa de battre.

Quand Valentin eut quitté la cour, M. Lalance et ses compagnons se regardèrent quelques instants d'un air étonné ; leurs larmes cessèrent de couler, ils ne doutaient pas que Valentin ne dût leur être bientôt rendu. Ils attendirent près d'une heure, se perdant en conjectures et ne sachant à quelle cause attribuer cette arrestation. Enfin, lorsqu'ils virent que tout espoir était perdu et que Valentin ne revenait pas, ils se jetèrent dans les bras les uns des autres et leurs larmes coulèrent de nouveau.

La vicomtesse de...... ou plutôt (pour nous conformer à son désir) Camille avait seule conservé quelque présence d'esprit au milieu de ce désordre; elle insistait pour qu'on se mît en route. « Hélas! madame, » s'écriait M. Lalance, « vous ne pouvez deviner ce qui se passe en nous. Celui que nous avons perdu était notre seul bien. Si vous l'aviez connu, vous ne pourriez vous défendre de mêler vos regrets à nos larmes. » Enfin, après bien des gémissements, il fallut pourtant se décider à partir. Dominique prit les guides et se mit à fouetter Picard en soupirant. Tout lui rappelait Valentin: cette auberge où chacun s'entretenait de ses triomphes, cette cour où il avait fait de si merveilleuses prouesses; tout, jusqu'à ce fouet qu'il maniait avec une sorte de grace.

Il n'y a guère plus d'une journée de marche entre B.... et Saint-Didier; mais nos voyageurs mirent plus de trois jours à faire ce trajet. Le cheval, malgré tout son zèle, n'allait guère qu'au petit pas. Sa lenteur impatientait Camille; déjà elle s'était plainte, à plus d'une reprise, de la lon-

gueur du voyage, de la dureté de la carriole; son caractère irascible reparaissait quelquefois, bien qu'elle fît tous ses efforts pour le dompter; mais elle n'avait pu, même dans l'humble condition qu'elle avait prise, se défaire de ses habitudes impérieuses.

Enfin, après un voyage attristé par un des plus grands malheurs qui pût accabler la troupe, on vit poindre à l'horizon le clocher de Saint-Didier; son attitude fière annonçait la prospérité d'un village auquel sa foire et son marché donnent une certaine importance. Quelques marchands ambulants qui se rendaient aussi à la foire et hâtaient le pas, afin de s'emparer des meilleures places, lièrent conversation avec M. Lalance et lui dirent les noms des principaux directeurs de spectacles qui devaient se trouver à Saint-Didier. Ces marchands, bien que pauvrement vêtus, avaient en général un air poli qui rassura un peu M. Lalance; il craignait surtout de se commettre avec des gens d'un ton grossier. Tout en conversant avec eux, il entra dans la

principale rue du village et arriva bientôt à la place où se tenait la foire.

Il s'était attendu à ne trouver que quelques échoppes éparses et des marchands de légumes et de bestiaux; mais il fut bien surpris de voir que des boutiques de toutes sortes, rangées sur plusieurs lignes, couvraient la grande place. Le commerce était là dans toute son activité; on marchandait, on s'interpellait, les acheteurs et les revendeurs se pressaient autour des boutiques, et il fallait se faire faire place au milieu de la bagarre.

En traversant le village, nos voyageurs aperçurent quelques rieurs, comme il s'en trouve toujours dans les endroits publics, qui se mirent à s'égayer aux dépens du pauvre Picard. Ce cheval maigre qui tendait le cou, trainant une carriole chargée de sept à huit personnes, formait en effet un assez singulier spectacle; ces rires n'émurent pas M. Lalance. « Riez tant qu'il vous plaira, bonnes gens, » dit-il en lui-même; « avant peu, il vous faudra peut-être applaudir ceux que vous méprisez à présent. »

On remarquait sur la place de la foire un grand nombre de petits spectacles décorés de peintures bizarres et construits chacun sur un plan particulier; mais il en était un qui surpassait les autres par son étendue et la grandeur de ses proportions. Sur la façade de ce théâtre, on lisait en gros caractères le nom de *Revel*, puis un peu plus bas celui de la troupe des *Francs-Lutins*. Tout annonçait l'état florissant de cette troupe, et bien que la salle ne fût pas encore ouverte, la foule ne laissait pas de s'assembler déjà devant la porte, attirée par l'influence particulière du nom de Revel. Des affiches posées dans toutes les rues du village et dans les environs annonçaient que la troupe des Francs-Lutins commencerait ses exercices sous peu de jours. On eût bien voulu que leur salle fût ouverte le jour même de leur arrivée, car on se souvenait encore de leurs curieuses représentations de la dernière foire; mais, outre qu'il fallait faire certains préparatifs, Revel était trop habile pour ne pas laisser le public quelques jours dans l'impatience, afin

d'augmenter l'importance de ses danseurs.

M. Lalance ne put retenir un soupir lorsqu'il passa devant le théâtre de son rival; il sentit l'inquiétude s'emparer de lui et se demanda s'il pourrait soutenir à la foire la lutte qui s'était si brillamment entamée à l'auberge du *Corbeau*. L'avantage qu'il avait obtenu le rassurait par moments, mais Valentin n'était plus là, et on ne pouvait disconvenir que sans lui l'issue de cette lutte eût fort bien pu ne pas tourner à l'avantage de la troupe du *Petit-Saint-Antoine*. En arrivant à la foire, M. Lalance avait jugé convenable de donner à sa troupe ce nom qui lui rappelait le temps de ses plus beaux succès. Les directeurs des autres spectacles avaient donné aussi à leur troupe un nom particulier.

M. Lalance, qui savait que ses finances ne pourraient guère le mener loin, se rendit, avec ses compagnons, à l'auberge de Saint-Gilles, la plus modeste du pays; Revel avait, au contraire, installé ses acteurs à *la Victoire*, l'hôtellerie par excellence, et dont il avait fait retenir d'avance la plus grande partie. Quand M. Lalance eut

pris possession de sa chambre et assigné à chacun celle qu'il devait occuper, il rassembla Daniel, Dominique et Feruson, et tint conseil avec eux pour décider le genre de spectacle qu'on adopterait pendant la durée de la foire. On décida que, puisque Valentin était absent et que d'ailleurs Revel allait offrir au public des exercices de cordes, le mieux était de faire construire un théâtre sans prétention, pareil à celui de l'épicerie, et sur lequel on représenterait des pantomimes et des scènes dialoguées. Ce projet ayant été adopté, on se mit aussitôt à l'ouvrage et les travaux commencèrent avec activité. Feruson, Daniel et Dominique, qui se souvinrent des leçons de Valentin, secondèrent habilement M. Lalance.

Cependant Claire était restée seule avec Camille, dans une des plus petites chambres de l'auberge de Saint-Gilles, et comme les larmes de cette dernière n'avaient presque point cessé de couler depuis le jour de son départ, Claire la pria de se confier à elle et de lui faire connaître la cause de ses malheurs. Claire mit tant

d'intérêt dans ses prières, que la capricieuse Camille, en dépit d'une sorte de réserve qui semblait la rendre inaccessible à un tendre épanchement, ne put s'empêcher de croire à son amitié. Elle ne voulut pas cependant lui confier ce qu'elle ressentait; sa fierté lui faisait une loi de souffrir sans se plaindre; au lieu de lui répondre, elle tira sa harpe de son étui et se mit à chanter sa romance favorite. Le sens des paroles de cette romance était qu'il existe des secrets si tristes qu'on aime mieux les conserver en soi que de s'en soulager. Claire vit bien qu'elle ne parviendrait jamais à connaître l'histoire de cette femme singulière, en l'interrogeant directement; le hasard seul lui ferait connaître la cause d'un malheur dont elle ne voulait être instruite que parce qu'elle espérait l'adoucir.

Au moment où Camille achevait sa romance, on entendit une voix d'homme qui dit en passant sous les fenêtres : « Enchanteresse, quand donc cesseras-tu de me poursuivre? »

En même temps, le galop d'un cheval résonna sur le pavé. Camille courut à la fenêtre.

« C'est lui! c'est lui, » s'écria-t-elle, « est-il vrai qu'il soit ici...? » Mais elle s'aperçut bientôt qu'elle avait été la dupe d'une ressemblance ou même d'une de ces illusions qu'on se forme quand on vit habituellement sous l'empire d'une même pensée. Elle revint tristement dans la chambre en disant :

« Hélas! non, ce n'est pas lui, je ne le reverrai plus... »

Elle voulut reprendre sa harpe, mais deux cordes se brisérent sous ses doigts; elle la remit dans son étui et prononça quelques paroles relatives à cette voix qu'elle avait cru entendre. Elle plaça la main sur son cœur et se plaignit d'une grande souffrance.

« Oui, » dit-elle d'une voix éteinte, en regardant Claire, « c'est moi seule que je dois peut-être accuser de ce que j'éprouve; mais du moins, je puis dire que ce cœur n'a jamais été souillé par la perfidie... »

Claire ne chercha pas à la consoler et devina seulement, d'après son trouble, que l'amour devait avoir une grande part dans ses malheurs.

On ne savait, du reste, quel jugement porter sur son caractère inégal; tantôt ses discours, ses regards annonçaient une profonde sensibilité, mais bientôt ses sourcils froncés, sa parole vive démentaient les élans de son cœur. Parfois aussi, elle parlait d'égarements qu'elle aurait pu peut-être éviter, et de l'odieux châtiment qu'on inflige à des torts imaginaires.

Vers le soir, Ambroise entra dans la chambre où Claire se trouvait et lui rapporta, suivant sa coutume, tout ce qui s'était passé pendant la journée; il venait lui faire ce récit chaque jour fidèlement, et, à moins que son cerveau ne fût troublé, il racontait les évènements dans leurs moindres détails avec une singulière précision. Camille, qui aimait tout ce qui portait en soi un caractère aventureux, se fit raconter l'histoire d'Ambroise et parut fort touchée en apprenant que sa folie venait de ce qu'il poursuivait l'image d'une femme qui, sans doute, n'existait pas; elle prit bientôt Ambroise en amitié. Elle le fit chanter, et trouva sa voix si agréable qu'elle se promit de la cultiver et de lui donner

quelques leçons. Le malheur a souvent d'étranges rapprochements ; n'était-il pas étrange de voir cette femme, jadis si fière, se mettre presque sur un pied d'égalité avec ce pauvre garçon, qui ne pouvait être même reconnaissant de la pitié que son état inspirait?

La nuit était entièrement tombée, lorsque M. Lalance rentra à l'auberge; il avait employé presque toute sa journée à travailler au théâtre qu'il faisait construire sur la place de la foire. La joie la plus franche éclatait sur ses traits, il n'avait pu croire qu'un simple village tel que Saint-Didier pût fournir tant de ressources; il avait trouvé tous les objets nécessaires pour établir une salle de spectacle qui serait plus commode, sinon plus brillante que celle qu'il avait laissée à Paris. « Ah! Revel, orgueilleux Revel, » s'écriait-il, « nous verrons bientôt si tu nous crois digne encore de nous mesurer avec toi... »

Claire, que le voyage avait fatiguée, prit congé de son père et se retira dans sa chambre dont les fenêtres donnaient sur la place même de la foire. La principale entrée de l'au-

berge de Saint-Gilles se trouvait dans une ruelle obscure qui aboutissait à la grande place. Claire, se voyant seule, put s'abandonner à toute sa rêverie, car l'amour n'a pas de plus doux confident qu'une belle perspective où la lune répand ses clartés. L'image de Valentin se représentait sans cesse à elle; depuis ce triste départ, son amour avait repris une force nouvelle. « Non, » se disait-elle, « il n'est pas coupable, il ne peut avoir mérité cet indigne traitement. » Elle s'effrayait en prononçant ces mots, car elle se souvenait en même temps des bruits étranges qui avaient autrefois couru sur le compte de Valentin. Elle ne pouvait croire à son innocence, et cependant son cœur était si noble qu'elle regrettait d'avoir tardé si longtemps à partager son amour. L'idée d'être unie à un homme que la loi venait d'atteindre ne l'effrayait pas : inexplicable prestige du cœur pour lequel il n'est plus ni honte, ni châtiments, dès qu'il s'agit d'absoudre l'objet qu'il aime !

« Eh bien ! » s'écriait Claire, « j'irai, s'il le faut, implorer sa grâce et me jeter aux pieds de

ses juges. N'a-t-il pas expié ses fautes par le dévouement qu'il nous a montré ?...»

En même temps, elle pensa aux tourments de Camille et se souvint de l'entretien qu'elle avait eu avec elle ce jour-là; ses plaintes étouffées à demi l'avaient plus vivement touchée que tous les emportements de la douleur. Elle ne pouvait voir s'affliger cette femme sans s'affliger elle-même. Bientôt elle se dit qu'elle vivait entourée de cœurs encore plus tristes que le sien; elle n'avait point de consolation à espérer : pour la première fois de sa vie, elle maudit son sort et accusa le ciel de ne pas la protéger.

Tout en restant plongée dans ses pensées, elle vit, de l'autre côté de la rue, un homme qui semblait occupé à la considérer attentivement. Bien qu'il fît clair de lune, elle ne put reconnaître ses traits; elle remarqua seulement qu'il étendait par instants les bras vers sa fenêtre, puis reprenait son attitude de complète immobilité. Elle pensa d'abord à Valentin, mais ce n'étaient ni sa taille, ni son maintien ; enfin elle crut s'apercevoir qu'au moment où cet homme

avait pu deviner qu'il attirait ses regards, il s'était retiré précipitamment, en poussant une exclamation singulière.

Claire ferma sa fenêtre et se mit à rêver à cette étonnante aventure. Bientôt les sons de la harpe de Camille, qui occupait la chambre voisine, se firent entendre. Claire put s'abandonner alors à toute sa mélancolie, elle ne savait comment tromper son chagrin. Elle essaya de dormir et n'y parvint pas ; si par hasard ses yeux se fermaient, elle était bientôt réveillée en sursaut par quelque songe pénible. Elle voyait sans cesse en rêve un jeune homme dont elle ne pouvait reconnaître les traits, qui, se trouvant engagé dans un régiment, était fusillé comme déserteur. Il lui disait adieu et elle se réveillait brusquement, car elle avait cru entendre la voix de Valentin; ces images trompeuses détruisaient en elle un vain reste d'espoir.

Le lendemain, M. Lalance vint l'avertir que déjà Dominique, Daniel et Feruson étaient rassemblés chez lui, et qu'on allait commencer à répéter la pièce qui serait donnée à la foire,

pour l'ouverture du théâtre. Les rôles furent distribués : celui de Claire était sans importance. Elle ne devait faire que paraitre quelques instants vers la fin de la pièce. Il fallait trouver une autre femme qui pût se charger du rôle principal. M. Lalance, ne sachant à qui le confier, eut l'idée de le proposer à Camille. Elle se tenait debout contre la fenêtre, ne s'occupant guère de ce qui se passait dans la chambre. Dès qu'elle sut ce dont il s'agissait, elle fit paraître sur son visage un vif mécontentement.

« Eh quoi! fou que vous êtes, » dit-elle d'un ton dédaigneux, « vous voudriez que je parusse sur vos misérables tréteaux ? »

Elle ne voulut pas continuer, l'indignation éclatait sur son visage. Ses yeux, habituellement fort doux, avaient pris un caractère méchant. M. Lalance paraissait interdit, car il avait compris l'indiscrétion de sa demande. Il s'inclina devant elle et la pria humblement de vouloir bien l'excuser. Tout en confessant le tort qu'il avait eu de lui offrir ce rôle, il déclara ne s'y être décidé que parce qu'il demandait

à être joué masqué. A ces mots, Camille parut se radoucir; touchée de la confusion de M. Lalance, elle se repentit de son emportement, et changeant brusquement de ton :

« Ah! pardonnez-moi, mes chers amis, » s'écria-t-elle; « après tant de bontés et de services, devais-je opposer la moindre résistance à vos volontés? Oui, je remplirai ce rôle; je le jouerai même sans masque, si vous l'exigez. Ne m'écoutez pas, quand vous voyez que ma raison m'abandonne; ce n'est plus moi qui vous parle alors, c'est une autre femme violente, aveuglée et que le chagrin seul arrache à elle-même... »

Claire lui prit la main et chercha à la rassurer, en lui jurant qu'à l'avenir ses volontés seraient des lois que chacun respecterait. M. Lalance se joignit à sa fille, et s'écria : « Madame Reine, disposez sans crainte de tous les gens que vous voyez ici. » Il ne voulait absolument pas qu'elle parût dans la pièce; mais elle insista pour prendre le rôle qu'on lui avait offert. On se mit à répéter ce jour même; la foire devait ouvrir

dans fort peu de temps. Comme la pantomime offrait, sauf quelques changements de détail, à peu près les mêmes situations que celle qui avait déjà été représentée à Paris, les principaux acteurs furent bientôt au fait de leurs rôles. Camille déploya dans le sien une grande sensibilité, surtout dans les scènes qui touchaient à la passion. On regrettait seulement qu'une si belle figure dût être couverte d'un masque noir.

Cependant, bien que la foire ne fût pas encore ouverte, Revel, qui ne voulait point perdre de temps, avait déjà donné plusieurs représentations. Chacun s'entretenait des exercices du jeune Mathieu et de la charmante Colombe. M. Lalance s'affligea en apprenant que les habitants de Saint-Didier prenaient tant de goût aux exercices de corde. Ces mêmes gens comprendraient-ils aussi bien les finesses et les délicates beautés d'une pièce suivie? On pouvait au moins en douter. M. Lalance et les acteurs ne se décourageaient cependant pas et se promettaient bien de faire tous leurs efforts pour enlever à la troupe de Revel la faveur dont elle jouissait.

Enfin, aprés de nombreuses répétitions et de grands préparatifs, M. Lalance fit placer dans les rues du village quelques affiches qui annonçaient pour le lendemain les débuts de la troupe, sous le nom modeste de la troupe du Petit-Saint-Antoine. Les affiches furent arrachées le jour même où elles furent posées. Cet évènement parut à M. Lalance d'un mauvais augure. A qui devait-on attribuer cette action? La troupe du Petit-Saint-Antoine avait donc des ennemis cachés. On pensa d'abord à Revel; mais on ne put croire qu'un homme qui jouissait d'une certaine estime eût pu recourir à de si petits moyens pour nuire à un théâtre rival.

La veille de l'ouverture du théâtre, M. Lalance réunit ses compagnons dans sa chambre, et adressa avec eux une prière au ciel, afin d'assurer le succès de la représentation du lendemain. Lorsque la prière fut achevée, chacun se retira chez soi. Claire monta dans sa chambre et se mit à sa fenêtre, suivant sa coutume, pour respirer un peu le frais de la nuit avant de s'endormir. Dans le jour, elle s'efforçait de cacher

la peine qui l'accablait ; mais, quand la nuit était venue, elle ne pouvait plus se contenir et priait le ciel de tromper par quelque événement les inquiétudes de son cœur.

Tandis qu'elle songeait à Valentin et se retraçait une dernière fois les moindres circonstances de ses adieux, elle aperçut en face de la fenêtre le même personnage qui déjà avait attiré son attention quelques jours auparavant. Trompée par une image qui occupait son esprit, elle ne put douter cette fois que cet homme ne fût celui qu'elle appelait de tous ses vœux. Éperdue, ivre de joie, elle crut remarquer qu'il lui faisait signe de la main. Elle lui fit signe aussi de venir, et s'avança même un peu en dehors de sa fenêtre.

Tout à coup l'inconnu franchit la distance qui le séparait d'elle et escalade la fenêtre, en s'accrochant avec une grande adresse aux barreaux des étages inférieurs.

Claire quitta la fenêtre et recula en arrière de quelques pas en poussant un cri d'effroi. Elle avait reconnu Mathieu.

V.

Une pareille entrevue en ce lieu et à cette heure eût fort bien pu devenir dangereuse entre deux êtres d'un tout autre caractère que Claire et Mathieu ; mais Claire était l'innocence et la timidité mêmes, et Mathieu était, s'il se peut, encore plus timide qu'elle. Le cri poussé par Claire au moment où il avait escaladé la fenêtre avait suffi pour lui ôter toute sa hardiesse. Il redescendit plus vite encore qu'il n'était monté ; il eut le temps cependant de jeter dans la chambre

un petit sac où se trouvaient quelques fleurs artificielles, des morceaux de dentelle, des rubans fanés, puis de menues pièces de monnaie. Claire sourit en examinant le contenu de ce sac et en pensant à cette singulière offrande. C'était là sans doute toute sa fortune, et que d'efforts ne lui avait-il pas fallu pour rassembler ces bagatelles! Il aimait Claire avec cette ardeur qui se cache dans les profondeurs de l'ame et tient à la fois de la passion et de l'idolâtrie.

Claire s'endormit en songeant à Mathieu et se le figura plus aimable qu'il ne l'était réellement. Il était agile, robuste, mais son corps manquait de grace; elle réfléchit à la tristesse profonde où il paraissait enseveli, ce qui tenait sans doute à la sévérité et aux mauvais traitements de son père. Ensuite elle se dit qu'il était nécessaire qu'elle le vît pour lui annoncer qu'elle voulait bien accepter ses rubans et ses fleurs, mais non pas son argent; elle lui défendrait aussi de se promener sans cesse sous ses fenêtres et surtout de monter dans sa chambre.

Le lendemain, M. Lalance, qui devait ouvrir

son théâtre ce jour-là, fut sur pied dès la pointe du jour. Toujours modeste, malgré ses lueurs passagères d'exaltation, il ne pouvait penser sans inquiétude à la grande épreuve qui l'attendait... Paraître pour la première fois devant un public payant! quelle époque dans sa vie! Il était à la fois accablé et charmé de cet événement, qui devait lui fournir de si précieuses lumières sur un art qu'il n'avait pas cessé un instant d'étudier profondément. Sans doute il eût préféré cent fois paraître devant des spectateurs simples partisans des nobles jouissances en fait de théâtre; mais il fallait bien tôt ou tard en venir à s'exposer au jugement d'un public qui aurait acheté le droit d'exprimer tout haut son assentiment ou son blâme : sans cette épreuve, sa carrière n'eût pas été complète; cette représentation devait couronner ses plans et sanctionner ses succès passés.

La journée se passa dans un repos complet. Vers la fin du jour, après un léger repas conforme à l'état présent de leur bourse, M. Lalance et ses compagnons se rendirent au théâtre

qu'ils avaient fait construire sur la place de la foire, faisant intérieurement des vœux pour leur réussite. Déjà le théâtre de Revel brillait de tous les feux d'une illumination magique; les spectateurs assiégeaient le bureau et se disputaient les places.

Revel, vêtu d'une veste brodée au plus beau point, se tenait à la porte assis à une espece de comptoir, et recevant les cartes d'entrée avec la dignité d'un souverain qui donnerait du haut de son trône audience à ses sujets. De temps à autre, on voyait sortir de l'intérieur de la salle quelques danseurs déjà revêtus de leurs habits de théâtre et destinés à offrir au public un avant-goût du spectacle qui l'attendait : rien n'avait été négligé pour attirer la curiosité et montrer sous son jour le plus beau la troupe des Francs-Lutins.

Non loin de là, on remarquait un petit théâtre aussi modeste que celui de Revel était imposant et fastueux. Quelques lumières éclairaient la façade; là, on n'avait mis en usage aucune des ressources ordinaires du charlatanisme pour attirer

la multitude; le sentiment du vrai et du juste avait seul été consulté. Fidèle à ses principes, le directeur savait qu'un trop grand éblouissement nuit en général à la perspective théâtrale. Les ornements n'avaient donc point été prodigués à l'intérieur; quelques guirlandes de fleurs naturelles décoraient seules l'humble autel où fumait le plus pur encens qui ait jamais fumé en l'honneur du dieu de la scène.

Dès que la salle fut pleine, la pièce commença au milieu d'un profond silence. Les premières sènes furent jouées avec cette précision et ce zèle que M. Lalance avait su communiquer à ses compagnons; mais le public était d'une froideur extrême. Il semblait transporté dans un pays nouveau, et rien ne frappait son attention. Comment peindre hélas! le découragement qui s'empara de nos pauvres acteurs, lorsqu'ils s'aperçurent qu'ils jouaient devant des spectateurs, sans discernement et sans intelligence, incapables d'apprécier le mérite de leur jeu ?

La foire de Saint-Didier ne réunissait guère

que des paysans, des laboureurs, des bouviers, cœurs arides et grossiers, ne sachant apprécier sur la scène que ce qui frappait leurs yeux. Des exercices, des tours de force, des sauts périlleux, en un mot les jeux de la troupe des Francs-Lutins; tel était pour eux le spectacle par excellence, aussi ne fallait-il pas s'étonner que la troupe de Revel obtînt un si grand succès à la foire.

N'était-ce point un sacrilége que d'offrir à de pareilles gens des talents d'acteurs, délicats, recommandables précisément par des qualités dont le vulgaire ne saurait faire cas? Cet indigne public les sifflerait peut-être, ou du moins ne les traiterait qu'avec le plus franc dédain. Oh! génie des arts, dieu puissant et fécond, qui enrichis nos cœurs de si doux sentiments et renouvelles sans cesse en nous les sources des jouissances, devais-tu te réfugier dans cette enceinte en toile et derrière ce pauvre théâtre? Des artistes si généreux devaient-ils encourir dans un siècle de lumières la froideur et les rebuts d'une indifférence barbare?

Tel fut, hélas! le destin du pauvre épicier et de ses dignes associés. En vain, ils déployèrent dans leur jeu tout ce que les ressorts scéniques ont de plus ingénieux. Les spectateurs ne leur surent pas gré de leurs efforts et poussèrent même la profanation jusqu'à siffler ce qu'ils auraient dû applaudir avec transport. Dès lors, le destin de la troupe fut fixé pour toute la durée de la foire. Au bout de quelques jours, la salle fut à peu près déserte; il fallut même bientôt la fermer, car aucun spectateur ne se présentait. Les gens qui passaient devant le théâtre eurent, un soir, l'irrévérence d'adresser au directeur quelques propros railleurs.

A partir de ce moment, M. Lalance vit commencer pour lui une série de souffrances que comprendront seuls les cœurs qui se sont vu précipiter brusquement des sublimes hauteurs de la gloire dans tout ce que le dédain et l'oubli ont de plus accablant. Qu'on se figure un homme déçu dans son honneur et ses espérances, se réveillant d'un songe qui le berçait depuis tant d'années, et subitement assailli de tous les reproches que sa

conscience et ses souvenirs lui adressent. Alors, pour la première fois de sa vie, il sentit le doute pénétrer en lui-même, le doute, ce poison mortel qui s'attaque aux plus nobles instincts de nos cœurs. Il se demanda s'il n'avait pas suivi une fausse voie, s'il ne devait pas renoncer à ses études passées et soumettre à une réforme complète son jeu et celui de ses acteurs. Son esprit était tombé dans une étrange confusion; puis, au milieu de ces ténèbres, les plus tristes prévisions se faisaient jour. La renommée allait sans doute apporter à Paris, à ses anciens voisins, à son beau-frère la nouvelle de son désastre, et cette pensée mettait le comble à son chagrin.

Bientôt, sa santé s'altéra, sa gaité s'évanouit, c'était une ame éteinte. La pauvreté, compagne inséparable du malheur, avait déjà fait sentir plus d'une fois à la troupe ses cruelles attaques. L'aubergiste de Saint-Gilles, maitre Fern, homme franc et jovial, avait heureusement l'humeur accommodante : il était pauvre lui-même et c'est dire assez qu'il savait compatir

aux embarras des sauteurs et des comédiens ambulants qu'il logeait chez lui pendant la foire; mais, d'un moment à l'autre, il pouvait réclamer le prix des chambres et des repas. Déjà même, pour satisfaire sa femme qui était infiniment plus exigeante que lui, il avait fallu vendre pièce à pièce les principaux costumes, et quelques bijoux dont Camille s'était empressée de se défaire.

M. Lalance restait presque toujours enfermé chez lui, abîmé dans sa douleur et ne voulant voir personne. Claire était chargée de tout ordonner ; mais, malgré ses soins, elle ne pouvait suffire aux dépenses qui se renouvelaient chaque jour. Daniel pleura lorsqu'on lui enleva son costume d'amour qu'on vendit à un fripier ambulant pour payer la dépense de la table. Chaque jour était signalé par un nouveau sujet de tristesse. Quelques légumes, du lait et un peu de cidre formaient tout l'ordinaire de gens qui avaient été habitués à la table du marquis, à toutes les somptuosités de la bonne chère. Claire souffrait de tout cela, plus encore

pour Camille que pour elle ; mais il semblait que la pauvreté ne fût rien pour cette ame habituée à supporter les excès du malheur. Si Claire la conjurait de chercher un meilleur destin et de ne point partager plus longtemps de si tristes extrémités, elle s'affligeait et montrait bien que rien au monde ne pouvait rompre des liens qu'une double infortune rendait pour elle sacrés.

Cependant le sort, qui semblait se plaire à persécuter ces pauvres gens, leur réservait encore un dernier coup. M. Lalance reçut une lettre de son ami le marquis d'Asteley, qui lui annonçait que la saison étant déjà fort avancée (l'hiver commençait), les fêtes du château de la Trésorière n'auraient lieu qu'au retour du printemps. Ainsi il faudrait passer tout un hiver dans ce pays maudit, sans ressources, sans argent ! Alors on commença à se repentir d'avoir quitté Paris et méprisé les avis des gens éclairés qui voulaient s'opposer à ce départ. Les regrets les plus tristes firent place aux chimères dont on s'était longtemps bercé. Les com-

pagnons de M. Lalance, las de compter sur la fortune, auraient tout donné en ce moment pour pouvoir reprendre leur ancienne condition.

Cependant l'ardeur qui animait ces braves gens était si grande, qu'ils eurent bientôt surmonté ce premier accès de découragement. Une résignation consolante et une sorte de tolérance philosophique formaient le fonds de leur caractère. Ils s'habituèrent à regarder leur mauvais sort d'un œil d'indifférence. Les plaintes cessèrent d'elles-mêmes, la bonne humeur reparut, et on résolut de mettre à profit les quatre ou cinq mois qui restaient jusqu'au printemps pour préparer de nouvelles scènes, de manière à recommencer la campagne avec honneur, et réparer l'échec que la troupe venait d'essuyer.

Le plus difficile était de subsister jusque-là ; mais on ne pouvait manquer de trouver d'un moment à l'autre quelques ressources à l'aide desquelles on satisferait aux premières nécessités. N'était-ce pas d'ailleurs sur la foi de la fortune qu'on avait entrepris cette expédi-

tion? A coup sûr, elle n'abandonnerait pas, à moitié chemin, des gens qui pouvaient à bon droit se regarder comme ses favoris.

Il fut décidé que l'on consacrerait tous les jours trois ou quatre heures à répéter. Chacun se mit à étudier à fond la déclamation, la pantomime. L'émulation s'établit bientôt entre les acteurs, et on les vit souvent, dans de simples exercices, faire assaut de verve et de chaleur. Ils se critiquaient, se donnaient mutuellement des conseils toujours dictés par une conviction sincère. Heures calmes et légères, que vous passiez vite! Le charme de vos passe-temps trompait les inquiétudes, et le plaisir tressait vos chaines de ses belles mains.

Mathieu, depuis l'arrivée de M. Lalance, n'avait pas cessé de s'occuper de Claire; elle ne pouvait paraitre à sa fenêtre, ni sortir de l'auberge, sans apercevoir sa figure. Mathieu guettait quelquefois des jours entiers l'occasion de la voir une seule minute. A force de prières et d'instances, il avait fini par s'introduire dans la salle des répétitions. M. Lalance l'aimait à cause

de sa douceur et de ses talents ; il ne soupçonnait guère le motif qui l'attachait à lui. Mathieu, qui ne connaissait au monde que ses exercices et ses sauts, contemplait d'un air étonné les scènes qu'on représentait devant lui. Si par hasard il pouvait se rendre utile à quelque chose, soit en présentant aux acteurs certains accessoires, soit en remplissant le rôle d'un personnage muet, il fallait voir avec quel zèle il se prêtait à tout ce qu'on lui commandait! Il savait interpréter un geste, le moindre signe du visage. Ainsi, ce roi du théâtre de Revel n'était plus, dans la troupe de M. Lalance, que le plus humble des esclaves.

L'infortuné directeur de la troupe du Petit-Saint-Antoine, depuis l'affront que lui avaient fait subir les gens de Saint-Didier, avait juré de ne plus se montrer dans les rues. Un jour cependant, il se décida à sortir; c'était par une belle matinée d'automne, bien faite pour dissiper les soucis les plus tristes. On eût dit que la nature avait voulu mettre une dernière fois son plus beau manteau de verdure et de fleurs qu'elle

allait bientôt quitter. Les gracieuses collines qui entourent Saint-Didier étaient enveloppées de ces transparentes vapeurs qui font l'effet d'une fine dentelle ornée de quelques pierreries. Les troupeaux, déjà répandus dans les prés voisins, faisaient entendre ce bêlement matinal qui met dans le cœur un si doux sentiment de bien-être. Les enfants qui les gardaient dormaient étendus à l'ombre. Une belle matinée épanouit, comme on sait, les cœurs et les dispose à l'indulgence.

M. Lalance, calculant que tout dormirait encore sur la place de la foire, n'hésita pas à s'y rendre. Il ouvrit en soupirant la porte de son petit théâtre abandonné depuis longtemps. Après avoir exhalé ses plaintes et soulagé son cœur par quelques exclamations, il se mit à examiner attentivement l'intérieur de la salle, se demandant si le mécontentement des spectateurs ne devait pas être attribué à quelque grave défaut de construction, à la disposition de la scène et des machines. Il examina tout en détail, depuis le plafond jusqu'aux bancs de bois; car, dans sa bonne foi, il ne pouvait se résoudre à

révoquer entièrement le jugement du public et trouvait plus juste de s'accuser lui-même.

« Après tout, » disait-il, « ces gens-là n'ont-ils pas leur instinct qui les guide, à défaut de goût et de lumière? Le véritable comédien doit plaire, non seulement aux beaux esprits, mais aussi à la multitude, dont les suffrages s'accordent tôt ou tard avec les jugements des connaisseurs... »

Il plaça lui-même les décors de la pièce qui avait été représentée quelques jours auparavant et monta sur la scène pour répéter son rôle; il en joua les passages les plus importants et mit dans son jeu tant de passion qu'il ne put s'empêcher de battre des mains.

« Hélas! pourquoi faut-il que cette salle soit vide? » s'écria-t-il, « que ces accents, ces élans si bien faits pour pénétrer les cœurs soient perdus pour la gloire?... Voyez, voyez cette foule émue, enivrée, qui vient à nous et nous récompense des tourments que nous ont causés quelques gens insensibles, aveuglés sans doute par des préventions ennemies... »

Au milieu de ces diverses pensées, il sentit tout à coup ses forces l'abandonner, son corps s'affaissa, et il se laissa tomber sur un escabeau qui se trouvait placé dans un coin du théâtre. Ses yeux se fermèrent, et il se crut transporté au milieu d'un site agréable où se trouvaient plusieurs personnes qui se promenaient en conversant à voix basse et qu'il reconnut pour n'être autres que ses anciens voisins de Paris. Ils lui reprochèrent de les avoir quittés et voulurent l'emmener avec eux; mais au même instant de jeunes enfants couronnés de fleurs, pareils à ceux qu'il avait fait autrefois paraître sur le théâtre de l'épicerie, le retenaient, et les guirlandes dont ils l'enveloppaient devenaient des liens qu'il ne pouvait rompre. Ce songe singulier fit passer devant ses yeux plusieurs visions qui jetèrent son esprit dans une grande incertitude. Devait-il donc renoncer à ses projets ou bien persister dans son entreprise? Son choix ne pouvait être douteux. Si cependant le sort lui donnait ainsi un avertissement secret et lui annonçait qu'il trouverait sa route semée désormais

d'obstacles insurmontables, ne valait-il pas mieux renoncer à des efforts inutiles? Au moment où cette pensée s'emparait de lui, M. Lalance entendit un bourdonnement; une voix railleuse l'accusa de manquer d'énergie. Il commençait à se repentir de ses doutes, mais bientôt un précipice s'ouvrait sous ses pas, et bien que ses amis poussassent de grands cris pour le retenir, il ne laissait pas d'y tomber.

M. Lalance se réveilla en sursaut, et s'aperçut que les cris qu'il avait cru entendre dans son rêve n'étaient autres que les voix et le bruit des gens de la foire qui commençaient à se répandre sur la place. Il sortit de sa loge pour dissiper ces impressions, et bénit le ciel en admirant la beauté du soleil qui dorait les toits du village. La loge de Revel était à côté de la sienne; les plus jeunes sauteurs de la troupe couchaient dans la salle même. M. Lalance soupira en pensant qu'ils n'avaient ni draps, ni matelas, et que le sol était fort humide. Bientôt la porte de la salle s'ouvrit, et l'épicier fut bien surpris de voir paraître Revel, qui s'avança vers lui

d'un air de politesse, et cherchant à adoucir sa voix :

« Eh bien, voisin, » lui dit-il, « il parait que la fortune qui vous a souri à B..... ne vous a pas accompagné à la foire de Saint-Didier; je remarque que votre théâtre est fermé depuis quelques jours, et si j'en crois les bruits qui courent sur votre compte, vos affaires ne sont pas dans un trop bon état...

— Il est vrai, » dit M. Lalance du ton de l'abattement, « le malheur a paru se déchainer contre moi; j'ai commencé par accuser les gens de Saint-Didier d'ignorance et d'injustice, mais maintenant je reconnais que j'ai eu tort peut-être de leur offrir un spectacle qui n'était pas à leur portée... Ah! que n'ai-je comme vous des danseurs exercés, intrépides, d'autant plus zélés qu'ils savent qu'ils auront, chaque soir, à paraitre devant un public nombreux! Mon théâtre ne serait pas fermé maintenant, et je n'en serais pas réduit aux plus tristes expédients pour faire subsister ma troupe... »

Revel fut touché du ton lamentable de M. La-

lance; l'affaissement de son corps et la pâleur de ses traits, suite des mauvais repas qu'il avait faits, n'attestaient que trop bien l'état de détresse où il se trouvait.

« Écoutez, mon cher confrère, » reprit Revel, « je n'ai jamais su prendre de détours, j'ai l'habitude d'aller droit au fait; écoutez donc une offre que je vous fais, et qui seule pourra, je crois, remédier au fâcheux état de vos affaires. Vous vous êtes déjà aperçu, sans doute, que mon fils Mathieu aime votre fille Claire à en perdre la tête; depuis qu'il l'a aperçue à B....., il est comme un fou, il ne dort plus, ne mange plus, passe toutes les journées et toutes les nuits à rôder autour de votre auberge; j'ai beau le menacer, vouloir le retenir, souvent même le battre comme plâtre, je ne puis rien en faire. Quand il danse, il paraît préoccupé, il s'embrouille dans ses exercices; il faut pourtant bien trouver un remède à cela... Voici donc ce que je vous propose : marions ensemble Claire et Mathieu, à coup sûr ce sera un joli couple. De l'avis de tous les connaisseurs, mon fils ira loin : il a déjà dé-

passé de beaucoup tous les danseurs de la foire; car, grâce au ciel, ce n'est ni la force ni la hardiesse qui lui manquent. En attendant qu'il puisse prendre la direction de la troupe des Francs-Lutins, que je compte un jour lui céder, nous nous associerons, si vous voulez : je me chargerai des exercices, les pantomimes et les pièces suivies vous regarderont; nous trouverons tous les deux notre avantage à cet arrangement; nous offrirons au public un spectacle des plus curieux, et je vous prédis que vous serez désormais à l'abri des atteintes de la misère... »

Après avoir prononcé ce discours, Revel fit pirouetter plusieurs fois sa grosse canne et se mit à regarder M. Lalance d'un air de triomphe, comme pour observer l'effet que ces paroles allaient produire sur lui. M. Lalance fut d'abord trop surpris pour pouvoir répondre directement à la proposition de Revel; cette offre dépassait toutes ses espérances, et mettait un terme à ses embarras. Ne trouvant pas de termes assez forts pour peindre à son confrère ce qu'il éprouvait, il prit le parti de s'emparer de ses deux mains,

et l'engagea à venir sur-le-champ trouver sa fille pour lui faire part de ce projet, car il ne voulait pas prendre de détermination sans la consulter.

Revel se tourna alors vers la loge et appela d'un ton brusque : « Mathieu ! Mathieu !... » Bientôt le jeune danseur parut, et ne doutant pas que son père n'eût quelque gourmade à lui adresser, il prit devant lui l'humble contenance d'un chien qui se traîne aux pieds de son maître pour l'adoucir et éviter un châtiment qu'il sait avoir mérité.

« Allons, mets ton plus bel habit, imbécille, » dit Revel, « et ne tremble pas ainsi devant moi...; marche derrière nous... »

Quand Mathieu fut habillé, Revel dit à M. Lalance qu'il était prêt à le suivre. Ils se rendirent à l'auberge de Saint-Gilles; Mathieu marchait derrière son père, la tête basse, l'air contrit, ne se doutant guère que le sort de toute sa vie allait en ce moment se décider. Ils trouvèrent Claire dans sa chambre, occupée à raccommoder l'unique robe qui lui restait, et qui bientôt, hélas ! n'offrirait plus qu'une série de morceaux dépa-

reillés, symbole visible de l'état de misère où la troupe était tombée. M. Lalance lui prit la main, et après l'avoir préparée par quelques discours, il lui fit part de l'entretien qu'il venait d'avoir avec Revel et du mariage qu'il lui avait proposé. Claire baissa la tête et ne répondit pas : était-ce bien à elle que s'adressait ce langage, à elle qui en ce moment encore pensait à Valentin et déplorait sa perte? M. Lalance ne négligea rien pour obtenir son consentement.

« Songe, » lui dit-il, « que Mathieu t'aime éperdument; et, si ce mariage se faisait, les deux troupes se réuniraient en une seule, et notre fortune serait faite... »

M. Lalance fut en ce moment interrompu par un grand cri que Mathieu venait de pousser; il ne savait comment exprimer la joie causée en lui par ce qu'il apprenait, il bondissait autour de la chambre, sans écouter son père qui lui criait de se modérer.

Claire, interdite, regarda de nouveau son père, puis Revel; elle soupira, et bien qu'elle sentit la

nécessité de parler, elle n'eut pas la force de prononcer même un refus.

« Ma fille, » s'écria M. Lalance, « comment faut-il interpréter ce silence? Est-ce un consentement? devons-nous prendre dès ce moment la main de Mathieu et la mettre dans la tienne?... »

Claire s'empressa de cacher un petit collier rouge qu'elle avait sur ses genoux et qui ne la quittait pas; elle appuya ses mains sur ses yeux comme pour écarter les images qui l'accablaient; en même temps elle éloigna Lionne, qui ne cessait d'allonger la tête vers elle comme pour l'interroger sur les causes de son chagrin. Enfin elle se décida à prendre la main de M. Lalance et lui dit d'un ton faible :

« Mon bon père, c'est à vous seul qu'il faut que je parle. »

Alors M. Lalance lui prit la tête et l'appuya contre son cœur, afin de lui donner de la confiance. Elle approcha sa bouche de son oreille et lui dit :

« Je ne puis consentir à cela; ne savez-vous pas bien que mon cœur appartient à... »

M. Lalance fit un mouvement et pensa à Valentin; il se dit que tous ses malheurs n'étaient peut-être que la punition du manque de foi que ce pauvre garçon était en droit de lui reprocher; il se retourna vers Revel et lui dit d'un ton grave :

« Je vous avais prévenu, mon cher confrère, que dans cette affaire je n'aurais d'autre guide que la volonté de ma fille. Elle vient de me dire que son cœur est engagé, et qu'elle ne peut consentir à prendre Mathieu pour mari. »

A ces mots, Revel ne put retenir un geste d'indignation. Il recula de quelques pas, et prenant une attitude menaçante :

« Serait-il vrai? » s'écria-t-il, « repousseriez-vous l'offre que je vous ai faite?... »

M. Lalance, un peu choqué, ne répondit pas, et se contenta de secouer la tête en indiquant sa fille qui venait de reprendre son ouvrage.

« Eh bien! puisqu'il en est ainsi, » reprit Revel d'un ton courroucé, « souvenez-vous bien que c'est vous qui avez repoussé la chance de salut que le sort vous offrait... Allez, pauvre

aveugle, restez plongé dans la misère, essayez d'attirer le public avec vos tristes pantalonnades. Avant peu, vous et vos acteurs en serez réduits à venir frapper à ma porte pour implorer ma pitié, et vous ne serez pas les premiers qui, après avoir paru mépriser la troupe des Francs-Lutins, aurez ensuite eu recours à elle... Ah! ne venez pas, car je ne vous écouterai même pas; votre refus est une trop grande offense, pour que je puisse jamais la pardonner. Il eût mieux valu peut-être pour vous ne m'avoir jamais connu que de rester exposé aux suites de ma colère... »

Après avoir parlé ainsi, Revel poussa Mathieu dehors en s'écriant :

« Allons, toi, marche devant moi, et si jamais je te surprends à rôder autour de cette maison, je t'assomme sur la place... »

Il fit pirouetter sa canne et s'éloigna en prononçant des malédictions qui épouvantèrent les gens de l'auberge. M. Lalance parut soulagé d'un grand poids, quand Revel eut disparu; car, au fond, l'offre qu'il lui avait faite lui déplaisait.

il y voyait une sorte de démenti donné à ses projets de gloire. La nécessité avait pu seule lui imposer cette transaction qu'il regardait comme avilissante pour sa troupe et pour lui. Il se rapprocha de Claire et lui dit :

« Nous ne serons donc pas désunis, ma fille ; rassure-toi, celui que tu pleures reviendra. Mais, hélas ! pourvu que ce désordre, ces convulsions soudaines... Ah ! malheureux que nous sommes ! qu'allons-nous devenir?... »

En prononçant ces mots, M. Lalance tomba dans un fauteuil et ne fit plus entendre qu'une plainte confuse. Cette tête faible, égarée sans cesse dans le pays des chimères, n'avait pu supporter tant de secousses réunies. La fermeture de son théâtre, la perte de toutes ses espérances et enfin le brusque départ et les menaces de Revel formaient une suite d'évènements auxquels sa raison succombait. Claire, effrayée de son trouble, le pressait dans ses bras, et l'appelait des noms les plus chers ; elle poussait des cris et ne savait à quelle cause attribuer cet évanouissement. Elle descendit en toute hâte pour chercher

quelques rafraîchissements ; mais malheureusement le brave Feru était absent. Il n'y avait en ce moment dans la maison que sa femme, mégère intraitable, qui était fermement décidée à ne plus rien fournir à la troupe jusqu'à ce que le compte fût payé.

On devine le désespoir de Claire. Ne sachant quel parti prendre, elle se décida à faire usage de l'argent que Mathieu lui avait remis quelques jours auparavant, et qu'elle s'était cependant bien promis de lui rendre. L'offre de Revel lui en faisait maintenant une loi ; mais il fallait avant tout secourir son père.

Grâce aux tendres soins de sa fille, M. Lalance finit par reprendre l'usage de ses sens. Il avait oublié les malédictions que, dans son délire, il avait prononcées contre Valentin, comme si le malheur de ce pauvre garçon n'était pas déjà par lui-même assez accablant. Il se contenta de dire, en mettant la main sur son cœur : « J'espère que l'ingratitude n'entrera jamais dans ce cœur-là. » Il voulut revoir tous ses compagnons et leur adresser à chacun en parti-

culier quelques paroles affectueuses. Il se figurait les avoir quittés depuis longtemps, et cependant, une heure auparavant, il leur parlait encore! Cette scène leur causa une affliction profonde.

Le soir, un souper un peu meilleur que les repas des jours précédents fut servi par les soins de Claire. La triste Camille, qui n'avait point quitté la chambre depuis quelques jours, voulut bien y assister. Ce souper ramena la confiance et la gaîté parmi les acteurs. Les inquiétudes furent bannies. On calcula ensuite que, puisque Valentin n'avait pas écrit, son retour ne pouvait manquer d'être prochain : alors la troupe serait sauvée, car on comptait sur lui comme sur un génie tutélaire. La foule assiégerait le théâtre pour applaudir aux exercices de cet homme incomparable, et Revel serait forcé de reconnaître enfin la supériorité de ceux qu'il avait si cruellement méprisés.

Vers la fin du repas, Fern entra et offrit à chaque convive un verre de son meilleur vin. Il annonça à M. Lalance qu'un étranger qui

venait d'arriver à l'auberge demandait à l'entretenir. Aussitôt on pensa à Valentin ; tous les cœurs battirent d'une même espérance. Mais, au lieu de Valentin, on vit paraître un homme déjà sur le retour, à l'œil vif et malin, vêtu fort pauvrement. Il déclara n'avoir pu se trouver dans la même auberge que des confrères sans chercher à lier connaissance avec eux. Il était directeur de théâtre comme M. Lalance, et avait pris ainsi que lui ce métier par vocation et non par intérêt.

Quand le nouveau venu eut décliné son nom, M. Lalance parut enchanté de le voir et lui serra la main cordialement. Il avait souvent entendu parler du célèbre Dubroc dont chacun vantait l'esprit et le caractère et qu'il désirait connaître, sachant combien il y avait à profiter dans la société d'un pareil homme. Dubroc fit part à M. Lalance des plans qu'il avait formés pour cette foire. Il avait depuis longtemps fait retenir une des places les plus avantageuses, mais n'avait pas voulu commencer le jour même de l'ouverture, afin que le public fût mieux préparé.

Il avait monté plusieurs pièces nouvelles. Ses marionnettes avaient été entièrement habillées à neuf ; rien de plus riche et de plus brillant que son Scaramouche, si ce n'était pourtant son Polichinelle, qui effaçait tous les autres acteurs par la magnificence de ses habits.

M. Lalance soupira et regretta de n'avoir pas eu encore l'occasion de se lier avec les autres directeurs de spectacles qui se trouvaient comme lui à l'auberge de Saint-Gilles. Il avait laissé échapper ainsi plusieurs occasions d'apprendre certaines choses relatives à la pratique du théâtre qu'il ignorait. Il pria le père Dubroc de lui donner un échantillon de son savoir-faire, et de vouloir bien faire jouer devant lui ses charmantes marionnettes. Il lui assura que ce spectacle était un de ceux qu'il estimait le plus, parce qu'il n'en était pas qui, sous une forme frivole, s'adressassent plus directement à la réflexion des spectateurs. Dubroc y consentit d'autant plus volontiers, que la pièce qu'il devait représenter à la foire était toute nouvelle, de façon qu'il n'était pas fâché d'en faire l'épreuve. A l'aide

de quelques rideaux et d'une table, il eut bientôt construit un théâtre derrière lequel il se plaça avec ses acteurs, auxquels il fit jouer une pièce du genre bouffon, qu'il récita lui-même en prenant diverses inflexions suivant les personnages qu'il avait à faire parler.

M. Lalance et ses compagnons admirèrent l'agilité et la précision sans pareilles de ces acteurs de bois. Ils trouvèrent les jeunes filles qui poursuivent Scaramouche pour rattraper leurs cœurs, fort jolies et fort élégamment vêtues. Polichinelle avait la physionomie la plus plaisante du monde; on voyait s'y peindre tour à tour la gourmandise, la peur, la fanfaronnade, l'ivrognerie et tous les sentiments que la situation faisait naître en lui. Il se permettait seulement, de temps à autre, quelques gestes qui n'étaient point naturels. Du reste, les autres acteurs le secondaient à merveille. Ils avaient la pétulance et la légèreté de l'enfance, en y joignant parfois la profondeur de conduite et le raisonnement de l'âge mûr.

M. Lalance, que ce spectacle malheureuse-

ment trop court enchanta, éprouva, à partir de cette soirée, une inclination véritable pour le père Dubroc. Cet homme parlait en effet du théâtre avec un feu, une exaltation qui remuait délicieusement le cœur de l'épicier. Il est si doux de s'entretenir de ce qui fait à la fois l'agrément et la consolation de la vie! L'entretien devient alors un bonheur intarissable, et les moments de silence, à cause des réflexions qu'ils suscitent, ont bien aussi leur charme.

Chaque fois que le père Dubroc parlait de ses marionnettes, on se sentait saisi de je ne sais quel intérêt, qui s'adressait aussi un peu à la sensibilité. Un père s'occupant de ses enfants n'avait ni plus de soins ni plus de tendresse que lui. Bien que ses marionnettes ne fussent que de simples acteurs de bois, il ne laissait pas de les choyer, de les caresser, comme s'ils eussent été capables de lui répondre. Pour peu qu'il eût l'esprit égayé par quelques verres de vin, dont il faisait du reste un usage très fréquent, il se mettait à disserter gravement sur les inclinations et l'humeur de M. Trivelin, de

M. Pantalon ou de mademoiselle Isabelle.

Le seigneur Polichinelle donnait à lui seul plus de peines et de tracas à son pauvre directeur que tout le reste de la troupe. D'abord, dans les auberges où il s'arrêtait, il lui fallait toujours plusieurs bouteilles d'excellent vin qu'il arrangeait devant lui et regardait quelques instants d'un œil de convoitise. Le vin profitait, il est vrai, plutôt au directeur lui-même qu'à Polichinelle, car ils trinquaient ensemble ; mais il était convenu d'avance que le directeur viderait les deux verres, et cela jusqu'à ce que les bouteilles fussent mises à sec.

Alors commençaient entre Polichinelle et son maître des dissertations à perte de vue sur des sujets souvent opposés les uns aux autres ; l'amour, le jeu, le vin, les femmes, la manière la plus prompte et la plus sûre de gagner de l'argent sans travailler et sans cependant se brouiller avec la justice. Polichinelle était grand raisonneur, et son entretien était d'autant plus agréable, qu'il laissait toujours la parole à son interlocuteur.

Le père Dubroc, avant de se coucher, ne manquait jamais d'embrasser son cher Polichinelle, qui lui répondait en lui donnant sur la joue une petite tape, genre de caresse dont il se serait fort bien passé, attendu que la main de bois de Polichinelle n'était pas des plus tendres. Du reste, le moyen de se fâcher contre un pareil garçon, toujours ouvert, toujours jovial, qui ne voyait jamais que le bon côté des choses, frappait sur son ventre pour se moquer des gens qui prétendaient lui faire des reproches sur son genre de vie, et poussait quelquefois la bizarrerie jusqu'à vouloir se coucher avec ses bas de soie et ses sabots rouges?

Le père Dubroc expliquait aussi fort bien comment, la nuit, il lui était souvent difficile de dormir, au milieu de ses acteurs qui ne craignaient pas de le réveiller à chaque instant. Il les faisait toujours coucher dans sa chambre pour plus de précaution : il se fût bien gardé de confier à un autre le soin de leur chère santé. C'était à qui l'appellerait, le réveillerait, et cela dans des termes si pressants, qu'à moins d'avoir

un cœur de roche on ne pouvait se dispenser d'accourir au secours du patient.

Trivelin avait la colique, mademoiselle Falbalas souffrait d'une affreuse migraine et se plaignait d'avoir la tête trop basse, s'indignant qu'on traitât de la sorte une personne de son rang. Pierrot s'écriait que son lit était d'une insupportable dureté et qu'il mourait de froid. Quoi de moins surprenant ? A force de sautiller et de gambader, le garnement ne manquait jamais de tomber de son lit toutes les nuits, de façon que son maître le trouvait couché par terre, le nez sur le carreau. Pauvre Javotte! Écoutez-la soupirer plus loin. Le chat lui a hier déchiré sa plus belle collerette; la dentelle est perdue, elle n'en dort pas, elle en mourra. Polichinelle se lève souvent aussi et danse avec des sabots de bois sur le corps de ses camarades, qui se réveillent en sursaut et poussent des cris plaintifs. Joignez à tout ce vacarme le diable en personne qui tout à coup s'élance de la cassette noire où il est soigneusement enfermé, et se met à agiter les rideaux et les couvertures, s'em-

pare de la pelle et de la pincette. C'est un tintamarre, un enfer continuel. On veut le saisir, on croit l'attraper, on le cherche sous la table, sous le lit, dans tous les coins de la chambre; puis, lorsqu'on est las de le poursuivre, on est fort étonné de le retrouver dans sa boite, où il affecte si bien de dormir et de se tenir coi, que l'on ne dirait en vérité pas qu'il en ait bougé.

Le père Dubroc savait mêler à ces récits diverses historiettes dont sa mémoire était abondamment fournie. Son langage était si animé et si vif, que l'on se figurait assister aux diverses scènes qu'il représentait. Il racontait à qui voulait l'entendre qu'à un certain signal qu'il leur donnait, ses acteurs se levaient d'eux-mêmes de leur boite et se mettaient à danser, à valser ou à faire la révérence. Quelle docilité! Ils portaient à leur maitre une affection sans bornes. Mais aussi Dubroc ajoutait que s'il voyageait presque toujours la bourse vide, s'il laissait des dettes dans toutes les auberges où il s'arrêtait, cela tenait surtout à ce que rien ne lui coûtait pour subvenir aux besoins, même aux goûts et

aux caprices de ses chers acteurs. C'était une plume pour celui-ci, une dentelle pour celui-là, et puis les pierreries, les bijoux, et des friandises de toute espèce.

Dubroc était entré dans la chambre de M. Lalance avec deux hommes à l'air froid et réservé, qui se proposaient d'ouvrir à la foire un spectacle d'un genre tout à fait différent du sien. Il s'agissait de pièces mécaniques qu'ils avaient passé plusieurs années à fabriquer eux-mêmes. Ce long travail avait imprimé à leur physionomie un caractère morose; ils parlaient peu et se contentaient le plus souvent de mêler à l'entretien quelques mots indifférents. M. Lalance, qui ne doutait pas que leur spectacle ne fût aussi digne des plus grands éloges, s'était empressé de leur faire place à table à ses côtés.

« Que j'aime, » dit-il à voix basse à l'un d'eux, et en indiquant de la main le père Dubroc, « la sensibilité d'un homme qui a su partager avec ses marionnettes ses sentiments et ses passions, au point de les animer à ses yeux et de se créer au milieu d'elles un petit cercle que

n'atteignent ni les troubles humains, ni les soucis du monde! Pour lui, point de cœurs volages, d'amitiés perfides; il trouve là des affections sans écueils et sans ombrages, car son propre cœur les lui prépare... Oh! vous qui voulez étudier les gestes et les ressorts de la pantomime dramatique, il ne faut pas négliger de voir et de revoir sans cesse ces acteurs un peu simples, un peu surannés, mais qui souvent représentent plus fidèlement les principales vicissitudes de la vie, que les gens mêlés à ces actions mêmes... »

Cependant l'amitié du père Dubroc et des autres directeurs qui se trouvaient logés à l'auberge de Saint-Gilles devait tôt ou tard devenir funeste à M. Lalance. Il n'avait point assez de force dans l'esprit pour se prémunir contre les dangers du commerce de ces hommes presque tous un peu licencieux d'habitudes et de langage. Celui-ci avait eu autrefois quelques débats avec la justice, et n'avait pris le métier de directeur ambulant que pour échapper à ses poursuites; celui-là était criblé de dettes, et ne

pouvait guére sortir sans être couvert de huées par tous les marchands de la foire. Enfin, le père Dubroc, sans avoir précisément des penchants vicieux, prétendait que, pour faire chanter et parler ses marionnettes, il ne pouvait guére laisser son gosier dans un état de sécheresse, ce qui lui avait fait insensiblement contracter l'habitude de s'enivrer du matin au soir. Pour peu qu'on le connût, on s'apercevait même qu'il trouvait la plus grande part de son esprit et de sa verve dans le fond de la bouteille.

Insensiblement, M. Lalance se laissa aller à suivre ces pernicieux exemples, lui qui avait toujours été cité comme un modèle de retenue. Il crut remarquer qu'en s'égarant au milieu des plaines fantastiques de l'ivresse on perdait en même temps le sentiment de ses malheurs; les peines s'évanouissaient d'elles-mêmes, et n'était-il pas pardonnable de se réfugier parfois dans les bras de l'indifférence, pour échapper à des peines sans remède?

Mais, hélas! le pauvre homme s'aperçut aussi bientôt que sa conscience avait perdu ces no-

bles pensées qui seules l'avaient soutenu jusqu'alors contre le malheur. Sa raison, qui n'était déjà pas trop bien assurée, se voyait ébranlée chaque jour par quelques nouvelles secousses. Il pleurait quelquefois comme un enfant, puis s'arrachait les cheveux dans son désespoir, et jurait de rompre avec ses nouveaux amis.

Mais ces charmants ivrognes avaient tant de ressources dans l'esprit, ils connaissaient si bien les ressorts et les finesses de leur métier qu'il fallait bien céder à leur ascendant. Leurs querelles, leurs entretiens formaient une comédie plus curieuse cent fois que celle qu'ils se promettaient de jouer devant le public.

Le sorcier La Frey, digne élève de Manteau, cachait, sous un air de froide apathie, des trésors infinis de bon sens et même de science. On eût dit que cet homme singulier avait tout vu, tout approfondi. Il lui fallait seulement une certaine liberté d'entretien pour se montrer dans ses avantages. On sait que les esprits doués d'une gaîté supérieure ne brillent qu'à de certaines heures. Ces astres ont parfois leur nuit ou leur

déclin. M. Lalance savait les forcer à se déployer dans toute leur étendue. En s'entretenant avec ces hommes précieux, il se sentait élevé au dessus de lui-même; il entrevoyait les gradations infinies de l'art du théâtre qu'il ne perdait pas de vue au milieu de ses débauches; il profitait de l'expérience de La Frey qui était bien le meilleur acteur que l'on pût voir, car il jouait la comédie presqu'à son insu en conversant et en s'enivrant. Cet homme insouciant en était réduit à dire la bonne aventure sur la place de Saint-Didier; mais quelle justesse de vues! quelle raison profonde! Telle est, hélas! la destinée humaine. Elle ravale souvent à de modestes conditions les intelligences les plus élevées; elle se plait à déposer dans des vases d'une grossière argile les plus fines essences de la verve et du sentiment.

La Frey, Dubroc, Garenne, hommes singuliers, qui deviez exercer tant d'influence sur un esprit déjà doué de si heureuses qualités, vous redoubliez sans doute de gaîté au milieu de ces soupers qui consommaient et au delà, chaque

nuit, la recette amassée pendant la soirée. M. Lalance sentait alors s'élever en lui ces instincts sublimes que le hasard seul développe. Il était jusqu'alors resté courbé sous l'empire des préjugés; à présent, plus de gêne, de scrupules; il comprenait qu'un certain dévergondage de sentiments est nécessaire au plein épanouissement de l'esprit. Mais parfois aussi il tombait dans une sorte de dégoût secret; il quittait le pays des rêves pour retomber brusquement dans tout ce que la misère offre de plus accablant; alors il restait en proie à de vifs remords et désespérait de lui-même.

Un soir, il s'était rendu, avec les trois directeurs et leurs aides, sur la place de la foire, pour assister à un spectacle qu'un de leurs amis comptait ouvrir le lendemain. Ce spectacle fut jugé attrayant et curieux, mais on déclara qu'il ne plairait point aux gens de Saint-Didier. M. Lalance apprit alors, non sans surprise, que ses nouveaux amis méprisaient fort le jugement du public devant lequel ils se montraient. Ils avaient tous les qualités nécessaires pour s'éle-

ver aux plus hauts degrés de l'art dramatique, mais s'étant trouvés arrêtés par quelque circonstance particulière, ils étaient restés cachés dans les rangs les plus obscurs. Ils trompaient leurs regrets à l'aide d'une résignation tolérante; leur abaissement était comme une vengeance qu'ils tiraient de l'ingratitude du sort.

La soirée était déjà fort avancée lorsque M. Lalance rentra chez lui, la tête un peu échauffée par les discours de Dubroc; il éprouvait cette inquiétude qui s'empare du cœur aux approches d'un triste événement. On servit bientôt dans la chambre un souper composé d'une jatte de lait, de pain bis et de quelques mauvais fruits. M. Lalance jeta sur la table un regard de consternation et fit sur l'état de sa troupe des réflexions amères.

Claire l'invita à se mettre à table; elle remarqua dans toute sa personne une grande agitation. Cependant, pour montrer à ses compagnons qu'il ne perdait pas entièrement son temps en restant séparé d'eux, il répéta plusieurs scènes que La Frey venait de lui enseigner. Depuis qu'il

avait lié connaissance avec lui, sa figure avait pris une mobilité qu'elle n'avait pas autrefois; elle paraissait toute bouleversée par moments et prenait une expression touchante, pour exécuter une scène pathétique qu'il jouait avec un art infini. Sa physionomie devint, ce soir-là, si terrible, que les assistants reculèrent en poussant un cri d'effroi. Claire s'écria en lui prenant les mains :

« Quel démon vous agite, mon père, et pourquoi vous plaire à aggraver nos inquiétudes?... »

M. Lalance affecta de sourire et parut se calmer; il était aisé de voir cependant qu'il réprimait un grand tourment. Il fit demander si l'on n'avait pas reçu quelques lettres ou quelques messages à son adresse, car il comptait toujours sur son ami le marquis d'Asteley, qui lui avait promis de ne pas l'abandonner. Quand on lui eut annoncé qu'il n'y avait pas de lettre pour lui, il tomba dans un grand abattement en s'écriant :

« Qu'allons-nous devenir?... »

Il essaya de manger, mais il lui fut impossible d'avaler plus d'une ou deux bouchées; il promena

lentement ses regards autour de lui, et levant à demi la main comme un homme dont la tête n'est pas bien calme :

« Hélas ! il n'est pas surprenant, » s'écria-t-il, « que la misère nous accable ; voyez, notre table est chargée de convives inutiles... »

En prononçant ces mots, il désigna du doigt Ambroise, qui paraissait plus inquiet qu'un autre de l'état d'égarement où son oncle se trouvait. M. Lalance lui fit plusieurs reproches sur les embarras que sa présence occasionnait ; ces reproches étaient d'autant moins mérités, que depuis quelques jours Ambroise, qui ne se mêlait en rien du théâtre, avait trouvé de l'emploi dans le voisinage et s'était arrangé pour remettre à Claire quelques argent en cachette. Il faisait donc vivre, par son travail, son oncle et ses compagnons ; son caractère était habituellement fort doux, mais il ne fallait pas que son orgueil fût choqué, l'emportement succédait alors à la douceur. Il se leva d'un air impétueux et s'adressant à M. Lalance :

« Mon oncle, » s'écria-t-il, « avez-vous pré-

tendu m'accabler! Que signifient ces reproches qui ne s'adressent qu'au sort cruel auquel je viens d'échapper? Il est vrai, j'ai été longtemps à votre charge, mais je déplorais mon destin et je ne demandais au ciel qu'une faveur, c'était de me permettre enfin de me suffire à moi-même. Je me réveille, hélas! mais pour souffrir encore, pour voir ceux que j'aime accablés de maux irréparables peut-être... Mon oncle, vous ne me repousserez pas, vous ne voudrez pas qu'un jour d'erreur efface le souvenir de vos bienfaits...

— Ah! qu'il s'éloigne, » s'écria M. Lalance qui ne se possédait plus, « il faut apprendre à nous défier de ceux que nous serions tentés de trop aimer... »

Ambroise comprit le sens de ces dernières paroles de M. Lalance, il vit que ses prières ne le touchaient plus et qu'il avait perdu sa tendresse. Comme il ne vivait que pour sa fille et pour lui, il résolut de mettre fin à ses jours; il s'empara d'un couteau qui se trouvait sur la table, et essaya de s'en frapper; heureusement, on eut le temps de l'arrêter et de le désarmer.

« Grand Dieu! » s'écria Claire, « qu'allais-tu faire? Est-ce donc ainsi que tu comptais récompenser notre tendresse!...

— Ah! tout est fini, » reprit Ambroise, « je ne survivrai pas à ce chagrin. »

Il se précipita dans les bras de Claire et répandit un torrent de larmes. Elle essaya de le calmer, en lui assurant que son père se repentait de ses injustes paroles qu'il avait prononcées dans un moment d'oubli; il n'avait point cessé de l'aimer tendrement. En effet, M. Lalance, qui ne pouvait croire qu'il eût véritablement maltraité ce neveu qu'il aimait tant, lui tendait déjà les bras et le suppliait d'oublier ses torts. Ambroise l'embrassa, mais la blessure de son cœur n'en était pas moins profonde.

« Tout est fini, » reprit-il, « mes amis, ma douce protectrice, pour la dernière fois, adieu... »

Ces paroles furent dites avec un accent si déchirant, que tous les convives furent émus, comme s'ils n'eussent pas dû le revoir. Il n'était personne d'entre eux qui ne l'aimât tendrement. Le souper s'acheva dans un morne silence;

personne n'osait parler, de peur d'ajouter à la tristesse générale; M. Lalance paraissait accablé.

Claire consacra une grande partie de la nuit à écrire à Ambroise; cette lettre, destinée à le consoler, devait lui être remise le lendemain à son réveil. Elle lui parlait d'un secret qu'elle avait enfin découvert, et lui ordonnait, au nom de l'influence qu'elle avait toujours eue sur lui, de surmonter une humiliation passagère. Cette lettre avait un ton presque passionné, qui contrastait avec le langage ordinaire de Claire, et devait contribuer à calmer la peine du pauvre garçon.

Le jour commençait à peine à poindre, lorsqu'on entendit le bruit des tambours d'un régiment d'infanterie qui traversait la place : les sons des tambours avaient quelque chose de lugubre. Claire se réveilla à demi et se sentit comme accablée; à mesure que le régiment s'éloignait, sa tristesse augmentait; elle eût voulu se lever pour se mettre à la fenêtre, mais une puissance plus forte que sa volonté la retenait.

M. Lalance avait éprouvé aussi une grande

émotion au moment où les tambours passaient; en recueillant ses pensées, il se souvint de ce qui s'était passé la veille, au souper, entre lui et son neveu. Il se mit alors à maudire sa destinée et regretta le temps où son cœur était encore à l'abri de pareils excès; il comprit qu'on ne rompt pas impunément avec une destinée calme et bienheureuse. Ses regrets étaient si vifs, qu'il eût donné en ce moment sa vie pour réparer le chagrin qu'il avait fait à Ambroise; il se promit de ne plus voir ses nouveaux amis, car c'était à eux qu'il attribuait ce malheur. Ces habitudes déréglées, ces discussions interminables, devaient tôt ou tard produire en lui une excitation funeste.

Il descendit de la chambre fort abattu, et trouva heureusement Feru assis avec La Frey sur un banc de pierre qui se trouvait devant l'auberge. Ce brave homme, pour distraire M. Lalance qu'il voyait plongé dans la tristesse, lui raconta l'histoire de deux jeunes soldats qui s'étaient arrêtés chez lui l'année précédente, précisément à pareille époque. Leur destinée avait

eu quelque chose de si triste et de si singulier, que tous les gens du pays en avaient gardé le souvenir.

« Nous voyons souvent, » dit Feru, « passer des régiments par Saint-Didier, la caserne est située à deux lieues d'ici, et il est rare que nous ne rencontrions pas des soldats qui errent dans les environs. Voici ce qui est arrivé, l'année dernière, à deux jeunes soldats, Roche et Marin.

» Ils étaient partis de Pierreville, près des Pieux, unis par la plus parfaite amitié. Ils attirèrent bientôt l'attention de leurs chefs par leur bonne conduite et leur exactitude à remplir leurs devoirs, ce qui rendit leurs camarades jaloux; on était surpris de les voir sans cesse ensemble; ils s'aimaient comme deux frères, ce qui ne laissait pas d'exciter encore la jalousie des autres soldats; car les hommes sont souvent aussi envieux des sentiments qu'ils ne partagent pas que des distinctions que les autres obtiennent.

» Ils parcoururent plusieurs garnisons, mais partout ils regrettaient la caserne de S..... Ils venaient à peu près tous les jours ici me faire part de ce qui leur arrivait; ils parlaient bien, leur

voix était douce et avait quelque chose d'argentin, on les eût pris plutôt pour deux filles que pour deux soldats : leurs cheveux blonds donnaient à leur figure un caractère efféminé, et souvent les gens de l'auberge les raillaient à cause de la blancheur de leur peau et de leur air timide. Ils répondaient de leur mieux à ces railleries, mais ne s'emportaient jamais.

« Un jour, ils étaient assis sur le banc où nous sommes maintenant; Marin dit à Roche : — Je ne sais pourquoi je me figure quelquefois que je te tuerai. Roche vida son verre et ne fit pas même attention à cette singulière remarque. Il continua à s'entretenir avec nous; il se trouvait ce jour-là d'autres soldats à l'auberge. Au bout de quelques instants, Marin reprit : — J'ai fait un rêve cette nuit et je suis sûr que je te tuerai. Cette parole ayant été encore une fois répétée, on commença à y faire quelque attention; on voulut prouver à Marin que ce qu'il disait était une vraie folie; cependant on était inquiet malgré soi. On savait que, depuis quelque temps, les batailles étaient fréquentes à la caserne. Mais

pouvait-on supposer que deux amis si etroitement unis finiraient par se brouiller et se battre? Cela devait arriver pourtant.

» Je laisse de côté plusieurs choses qui seraient trop longues à rapporter. Je vous dirai seulement que, l'été dernier, je vois accourir ici Desrues la figure renversée, l'air triste et accablé. — Ils sont morts, me dit-il d'une voix étouffée, morts, et en même temps il me remit une lettre signée Roche et Marin, où ils me parlaient de l'amitié que je leur portais. Ils me donnaient plusieurs commissions dont je m'acquittai fidèlement; car ils savaient que parmi tous leurs amis, c'était sur moi qu'ils pouvaient le mieux compter.

» Desrues, malgré son air dur, est trés sensible; il essuyait de temps en temps une de ses paupières, et nous n'osions l'interroger. Il aimait ces deux petits jeunes gens comme ses enfants.

» Voici comment la chose s'est passée, nous dit-il au bout d'un gros quart d'heure de soupirs et de regrets; depuis longtemps, c'etait à qui les

persécuterait sur leur amitié, on faisait même courir les plus mauvais bruits sur leur compte; dernièrement il y eut des propos, quelqu'un avait rapporté à Roche que Marin venait de mal parler de lui; ce qu'il avait dit, je l'ignore, toujours est-il que Roche s'emporta beaucoup. Quelque temps après, Roche, en entrant à l'écurie, trouva son cheval tout ensanglanté; le pauvre animal était sur le flanc, il avait sur la tête plusieurs blessures; à côté de lui se trouvait un mors avec lequel on l'avait sans doute frappé.

» Vous devinez le désespoir de Roche : son cheval était le meilleur trotteur du régiment; il était quelquefois un peu méchant, un peu rétif, il ruait quand un autre que son maître l'approchait, mais excepté cela, on ne pouvait rien lui reprocher. A la parade, tout le monde s'extasiait devant lui : la belle encolure! Quelques jours après, le cheval de Roche était mort; vous concevez que cela était bien fait pour fendre le cœur de son maître. Il était si abattu, si désolé, qu'on vit qu'il ne tenait plus à la vie; ceux qui avaient connu son cheval le comprenaient bien.

» Alors, le mauvais garnement qui, je crois, a fait le coup, car on a su depuis que lui seul était entré dans l'écurie, chercha de nouveau à animer les deux jeunes gens l'un contre l'autre; il finit par persuader à Roche que c'était Marin qui avait tué son cheval. Les amis de Roche lui persuadèrent de leur côté qu'il ne fallait pas laisser passer cette occasion de faire taire tous ces bavardages. Il était temps de prouver qu'il n'était point lié avec Marin au point de lui tout passer. Bref, les deux amis finirent par prendre jour pour se battre. Ils s'aimaient toujours, mais la gloriole les poursuivait; on a su même, depuis, que le matin, à l'inspection, ils s'étaient encore parlé d'un air de bonne amitié. Ensuite...

» Ici, Desrues fut obligé de s'interrompre; j'ai su depuis que ces deux jeunes gens, que l'on ne croyait généralement pas plus braves que des filles, se battirent comme deux lions. Leur furie était véritable, car, sur le terrain, il est bien rare qu'on ne s'anime pas un peu. Roche fut tué, ce qui prouve bien que Marin avait eu raison de croire au rêve qu'il avait eu. Cette nou-

velle attrista tout le monde, les chefs plus que personne. On savait que l'autre ne survivrait pas. En effet, Marin, qu'on surveillait cependant, trouva le moyen, quelques jours après, de se couper la gorge. Alors on sut qu'ils étaient frères, et frères jumeaux. C'était un secret qu'ils n'avaient pas voulu dire, afin de conserver plus de liberté dans le régiment. Cette nouvelle a été pendant longtemps, hélas! la nouvelle du pays. On leur a fait élever un petit tombeau dans le cimetière de Chassenay, et on a fait graver leurs deux noms sur la pierre avec deux mains réunies, pour indiquer l'amitié constante qu'ils se portaient. On les citera longtemps dans le régiment, à cause de leur douceur et de leur triste fin. Tous les ans je fais dire une messe pour eux. Je ne vois jamais passer un régiment se rendant à la caserne de..... sans avoir le cœur serré et sans penser à Marin et à Roche. »

Ici, le père Fern cessa de parler, et Desrues, qui se trouvait à ses côtés, confirma la vérité de son récit. M. Lalance, que l'histoire de Roche et de Marin avait vivement ému, resta

plongé dans ses pensées, et se figura voir passer sur la route ces deux jeunes gens qu'il eût bien voulu connaître, afin de les réconcilier. Enfin, revenu à lui, le sentiment de la peine qu'il éprouvait se fit sentir de nouveau. Il s'étonnait de ne point voir paraître son neveu. Il craignait que la nuit n'eût encore augmenté le désespoir d'Ambroise. Il se décida à demander à l'aubergiste de ses nouvelles. Il tremblait en lui adressant cette question. Feru le regarda d'un air affligé, et lui apprit qu'Ambroise était parti le matin, au petit jour.

« Il a ouvert la porte, » dit-il, « au moment où le régiment passait : c'était précisément celui de Roche et de Marin, et il devait connaître leur histoire. Le colonel a bien raison de dire que ses soldats sont plus doux que des filles, car il s'en trouve beaucoup parmi eux qui ont le caractère aimant, très exalté, et avec cela un grand penchant au sentiment. Au moment où nous ouvrîmes la porte, les tambours battaient et tous les soldats marchaient en silence. Je demandai à Ambroise pourquoi il voulait sortir de si grand

matin. Il me regarda d'un air sombre et me dit : « N'est-il pas temps que je regagne mon régiment ? » En disant ces mots, il me prit la main d'un air désespéré, et ajouta : « Dites adieu pour moi à mon oncle, à mes amis et surtout à celle qui, sans le vouloir, a été la cause de mes malheurs... » Des larmes roulaient dans ses yeux, et comme le régiment passait, il craignait qu'on ne les vît. Il essuya ses yeux avec le revers de sa main et se cacha derrière la porte. « Cela ne sera rien », reprit-il, « cela ne sera rien... » Lorsque le régiment fut presque entièrement passé, il s'avança vers un officier d'un air craintif, qui lui dit : « D'où viens-tu ?... Qui es-tu ?...— Ambroise F.....; ancien soldat; aujourd'hui déserteur par récidive, je viens me livrer à la justice militaire... — Il suffit, entre dans les rangs ; tu n'as pas manqué de cœur jusqu'au bout... »

Ambroise fut placé, aux derniers rangs, entre deux soldats qui étaient chargés de le surveiller. Je l'ai suivi longtemps des yeux, puis il a disparu. J'ai demandé alors à un soldat qui s'était arrêté un instant devant la porte, ce qu'on faisait aux dé-

serteurs par récidive. Le soldat m'a regardé fixement, sans me répondre; ensuite il a avalé un verre d'eau de vie qu'on venait de lui servir, il a repris son sac dont il s'était débarrassé, et, au moment de s'éloigner, il a appuyé son fusil contre sa joue, comme pour tirer. Il m'a quitté sans vouloir s'expliquer davantage... »

Fern avait achevé son récit sans remarquer l'agitation de M. Lalance et la pâleur qui couvrait son visage. Ce dernier balbutia quelques paroles sans suite, puis, appuyant sa tête dans ses mains, il appela sa fille, en s'écriant d'une voix éteinte : « Il est donc vrai, demain nous ne le verrons plus.... »

Il répéta à Claire ce que Fern venait de lui raconter. Celle-ci le regarda d'un air consterné, et n'osa pas d'abord lui faire part de ce qui se passait en elle-même. Ensuite elle avoua qu'Ambroise l'aimait depuis son enfance; et comme elle n'avait jamais eu pour lui que de l'amitié, mais point d'amour, sa tête s'était égarée. Il n'avait jamais voulu confier qu'à elle seule le secret de ses maux, et encore était-ce dans un moment d'égarement,

car il savait que ses peines étaient sans remède, et craignait surtout d'en faire parade.

M. Lalance se frappa le front avec violence, en s'écriant :

« Et dire que c'est moi qui suis cause de tout cela!... Ah! peut-être est-il temps encore de le sauver!... »

Il sortit sans vouloir dire où il allait et resta deux jours entiers absent. Claire demeura en proie à toutes les peines d'une mortelle inquiétude. Pour surcroît de malheur, Camille était dangereusement malade; elle avait vu s'évanouir un reste d'espoir qui l'avait jusqu'alors soutenue, et la force de ses chagrins avait fini par altérer sa santé. Claire était chargée de la veiller. Pauvre Claire! elle seule, au milieu de tant de tristes événements, avait conservé son sang-froid, et devenait, par ses soins assidus, la protectrice de la troupe. Les gens qui regrettaient qu'elle ne fût pas plus sensible à l'amour n'auraient pu manquer en ce moment d'admirer son dévouement. Plus vive et plus passionnée, elle n'eût pas eu peut-être cette abnégation touchante

qui lui permettait de départir sa tendresse sur tous ceux qui l'entouraient.

Quand M. Lalance revint à l'auberge, Claire voulut en vain connaître les détails de son voyage. Il paraissait plongé dans une sorte de stupeur; son regard avait pris un caractère singulier de fixité : on devinait son désespoir. Claire ne cessait de l'interroger. Enfin, ne pouvant plus se modérer, il ajouta d'une voix entrecoupée de sanglots : « Ma fille, ah! c'en est fait, il n'y a plus d'espoir... »

Alors, Claire fit entendre un cri déchirant; elle se précipita dans les bras de son père et se mit à fondre en larmes. M. Lalance levait les bras au ciel en ajoutant : « Mon Ambroise, je te rejoindrai bientôt... »

Le jour commençait à baisser. On vit passer quelques voyageurs qui demandèrent leur chemin et se reposèrent un moment devant l'auberge. Leur figure avait quelque chose de sombre et d'inquiet : il est vrai que, lorsqu'un sentiment triste s'empare de nous, il jette son reflet sur tous les objets qui se présentent. Des tourbillons

de poussière s'élevèrent de loin en loin, le ciel s'était chargé de nuages épais. On entendit tout à coup une décharge de mousqueterie. Feru, Desrues et les autres gens de l'auberge accoururent sur le seuil de la porte et regardèrent attentivement à l'horizon. Un tourbillon de fumée s'élevait dans le lointain... ; les gens qui n'étaient pas au courant de ce qui se passait étaient eux-mêmes saisis d'effroi. Au moment où la fusillade se fit entendre, M. Lalance se jeta à genoux : « C'est lui, c'est lui, » s'écria-t-il; « mon Dieu, nous pardonneras-tu?... » Il frappait en même temps la terre avec son front et priait le ciel de le délivrer de tant de maux.

Les assistants étaient profondément touchés et ne songeaient même pas à le secourir. Le désespoir de ce pauvre homme offrait un spectacle si cruel qu'on ne pouvait s'empêcher de partager son chagrin. Tantôt il imitait les mouvements d'une mère qui berce son enfant ; il souriait et rappelait les soins paternels qu'il avait pris autrefois de celui qu'il n'avait pas cessé de regarder

comme son fils. Il rappela les discours consolants, les tendresses qu'il partageait avec lui. La douleur devait être bien vive chez un homme sensible à ce point.

« Mon Ambroise, » s'écriait-il, « t'aurais-je perdu ?... Les gens qui voulaient me retenir à Paris avaient donc raison... Rendez-le-moi, ou du moins laissez-moi croire qu'il n'est pas mort... »

Il alla s'agenouiller sur le seuil de la porte et essaya de dire avec sa fille les prières du soir, mais les sanglots lui coupèrent la voix. Il se figurait parfois voir encore son neveu à ses côtés, et s'écriait en joignant les mains : « Non, ne t'éloigne pas, Ambroise, je veux te voir encore... » Tout le monde était consterné. Feru était rentré chez lui n'ayant plus la force d'assister à cette scène ; les étrangers eux-mêmes qui venaient de s'arrêter devant l'auberge éprouvaient une grande émotion.

Bientôt on vit arriver un soldat par un chemin de traverse. Son visage était couvert de sueur ; il se laissa tomber sur le banc de pierre. C'était

lui qui s'était déjà arrêté le matin à l'auberge de Saint-Gilles.

« Eh bien ! » s'écria Feru, « quelle nouvelle ?... »

— « Tout est dit, » reprit le soldat, « il est mort bravement, et l'on n'eût guère dit qu'il n'avait plus sa tête... Dieu ! quelle injustice !... »

A ces mots, les cris de douleur et les sanglots se firent entendre avec plus de force dans l'intérieur de l'auberge. Il fallut emporter M. Lalance, car il avait perdu connaissance, et sa fille n'était guère dans un meilleur état que lui. On ne peut éprouver un si cruel chagrin sans que le cours des idées ne soit un peu altéré.

Quelques jours après, Feru remit à M. Lalance plusieurs objets que le soldat lui avait apportés, et qui avaient appartenu à Ambroise. C'était un livret de soldat, une lettre d'adieu adressée à Claire, puis une bourse où se trouvait un peu d'argent. Ces objets ne firent que renouveler la douleur du pauvre homme.

Telle fut la fin d'Ambroise F..... mis à mort comme déserteur, à la fleur de l'âge : desti-

née bien triste lorsqu'on y pense, car l'amour avait été la cause de ses malheurs, et on peut dire qu'il n'était pas de cœur plus brave ni plus tendre que le sien.

VI.

Laissons passer quelques jours pendant lesquels il n'arriva rien à la troupe qui soit digne d'être rapporté, si ce n'est que M. Lalance et ses compagnons restèrent plongés dans les regrets que leur causa la mort d'Ambroise ; et rendons-nous dans une des chambres de l'auberge de Saint-Gilles, près d'une jeune femme éplorée, languissante, qui manque souvent des premiers secours que sa maladie réclame, et souffre sans vouloir se plaindre. Quoi de plus

triste, helas! que de voir une personne habituée à vivre au milieu des aises de la richesse, tombée dans un si misérable état? Il semble alors que la peine soit double, car celle qui la supporte ne peut guère s'empêcher de faire un retour vers sa vie passée, et les regrets de ce qu'elle a perdu s'ajoutent aux chagrins du présent.

Claire ne quittait plus le chevet de Camille, depuis qu'elle avait vu son mal empirer ; elle était elle-même plongée dans l'abattement, et cherchait pourtant à lui communiquer un espoir qu'elle n'avait plus. Quelquefois elle voulait la distraire en lui parlant de sujets étrangers à leurs malheurs ; mais elle y revenait sans cesse par une pente insensible. Elle suppliait Camille de lui raconter ce qu'elle avait promis de lui confier. Celle-ci remettait toujours ses aveux au lendemain. Alors Claire n'insistait plus ; cette défiance la blessait, car elle savait qu'il n'y a que les chagrins sans remède qui refusent de se soulager.

Un jour, cependant, qu'il y avait eu un peu plus d'abandon que d'habitude, dans le lan-

gage de Camille, elle laissa tomber, comme par mégarde, une lettre qui se trouvait sous son oreiller, et qu'elle avait reçue quelques jours auparavant. Claire ramassa la lettre et eut le temps de lire sur l'adresse : « A madame la vicomtesse de Mendeville. » Elle ne put retenir un mouvement de surprise. Ses soupçons étaient donc vrais. Cette femme si belle était mariée à ce jeune vicomte qui ne s'était arrêté que quelques instants à l'auberge du *Corbeau*, et y avait produit une si grande rumeur. Camille la regarda fixement, et comprit qu'elle ne pouvait plus lui cacher son rang ni son nom. Claire, honteuse, interdite, voulait se précipiter à genoux, et baiser sa main d'un air de respect. Mais la vicomtesse, qui l'aimait comme une sœur, lui tendit les bras et l'embrassa pour lui prouver qu'il n'y avait rien de changé entre elles. En même temps, elle fit un retour sur elle-même, et se dit qu'elle ne pouvait plus se dispenser de se confier entièrement à elle, puisqu'elle avait découvert une partie de son secret. Elle ferma les yeux quelques instants, comme pour re-

cueillir ses idées, et commença d'une voix languissante le récit suivant :

« Il est vrai, » dit-elle, « on me nomme la vicomtesse de Mendeville, mais j'espère bien mourir sans avoir repris ce titre qui a fait ma honte. Mon histoire est triste, elle se terminera bientôt, et je serai délivrée des plus cruels soucis; je sens avec un certain plaisir ma tête s'appesantir, mes forces décliner; il me semble alors approcher d'un terme que j'appelle depuis longtemps de mes vœux. J'ai souvent prié le ciel de ne point me permettre de quitter ce lit où je languis... Du moins je ne mourrai pas sans avoir obtenu un peu d'attachement... »

Ici, la malade s'interrompit; elle passa la main à plusieurs reprises sur son visage, pour essuyer les gouttes de sueur qui tombaient de son front : c'était un signe de faiblesse. Elle reprit d'une voix un peu plus forte :

« J'étais fort jeune lorsque j'épousai le vicomte de Mendeville; bien qu'il appartienne à

une famille très puissante et très riche, il n'avait par lui-même qu'une fortune modeste. Il dépend entièrement d'un oncle très bizarre, très quinteux, et qui voulait s'opposer à notre mariage. J'étais sans fortune et j'appartiens à des parents obscurs. George et moi, nous avions à peu près les mêmes goûts : vifs, emportés, nous étions surtout passionnés pour les arts. Rien ne nous coûtait pour satisfaire nos fantaisies; les voyages, les tableaux, les statues, la musique, toutes ces jouissances réunies occupaient notre vie et resserraient encore les liens de notre amour.

»Cependant, au bout d'une année, je crus m'apercevoir que M. de Mendeville était changé pour moi. Il devint sombre, emporté; il m'aimait autrefois éperdument, il ne me parla bientôt plus que pour m'accabler d'injustes reproches. J'ai su depuis que les lettres que son oncle lui adressait sans cesse devaient l'aigrir; mais il me cachait toutes ses inquiétudes, et semblait vouloir me rendre responsable des chagrins qu'il refusait de me confier.

» Je voyais alors souvent un jeune homme ami de mon père, aussi distingué par son esprit et ses manières que par des talents qui le faisaient rechercher. Il se nommait Frédéric de Sancy; il jouait surtout de la harpe d'une manière enchanteresse. Le goût que nous avions tous les deux pour cet instrument avait produit entre nous une sorte d'intimité; M. Mendeville se plaignit alors plus souvent encore de mon caractère qu'il accusait d'être inégal et bizarre. Enfin, dans un moment d'emportement, il me défendit un jour impérieusement de voir M. de Sancy; il poussa même la sévérité jusqu'à instruire ses domestiques de la défense qu'il m'avait faite. Je fus assez imprudente pour recevoir M. de Sancy malgré la défense de mon mari. Le caractère froid et réservé de Frédéric me faisait voir qu'il ne s'écarterait jamais avec moi des bornes du respect, et je ne pardonnais pas à M. de Mendeville de ne point partager cette assurance qui me semblait être la plus noble garantie de la pureté de ma conscience. J'oubliais qu'il est des cœurs qu'il faut ménager autant dans

leurs erreurs et leurs susceptibilités que dans leurs sentiments; qu'une femme n'a rien fait souvent aux yeux de celui qu'elle aime, si elle ne sait point encore se faire pardonner à force de calculs, la confiance et l'étendue de sa tendresse.

Bientôt les plus cruels soupçons s'emparèrent du cœur de George, il m'accusa ouvertement d'aimer Frédéric; j'avais chaque jour à supporter des entretiens humiliants. Je ne pus m'abaisser à me défendre; je n'opposai à ses emportements que le calme et la résignation. Devrait-on, hélas! sonder les abimes du cœur d'une femme, et lui demander compte de sentiments qu'il lui est impossible parfois de se définir à elle-même? Souvent, cette tendresse qu'on lui reproche n'est qu'une chimère d'un jour, et qui demain s'effacera; ne pourrait-on pas aussi interroger ses songes, les mots qu'elle balbutie dans un accès de fièvre ou dans l'agitation du sommeil? L'amour s'empare d'elle sans qu'elle y pense, et quand elle est parvenue à en triompher, ses luttes et sa résistance deviennent

aussi fatales à son repos qu'une défaite avouée.

» Je dois dire cependant, à présent que mes sens calmés me permettent de me juger froidement, que le plaisir de jouer de la harpe avec M. de Sancy n'était point le seul charme qui me rapprochât de lui. Sa douceur, qui ne se démentait jamais, était une consolation pour moi. Je comparais son caractère avec celui de George, si emporté, si fougueux, qui ne me passait rien, m'imposait ses écarts les plus injustes, sans ménager une seule de mes faiblesses. Frédéric était mon meilleur ami.

» Un jour j'étais enfermée dans mon salon de musique, occupée à repasser un de mes morceaux favoris, lorsque je vis tout à coup entrer une jeune fille qui me servait depuis longtemps et m'était fort attachée. C'est elle que vous m'avez vue renvoyer à l'auberge quelque temps avant notre départ. Je devinai à son air effrayé qu'il se passait quelque événement extraordinaire. Elle m'apprit que M. de Mendeville venait de sortir, accompagné de deux de ses amis, pour s'aller battre. Aussitôt je me sentis saisie

d'un tremblement convulsif; ma vue s'obscurcit, ma tête s'égara; je vis alors combien j'aimais George encore, malgré ses erreurs cruelles. J'envoyai chez Frédéric de Sancy, et j'appris qu'il était sorti de chez lui dès la pointe du jour. Dès lors mes soupçons furent confirmés, et je tombai dans un état d'angoisses que je ne puis me représenter sans frissonner encore.

» Je passai une affreuse journée. J'espérais ne point survivre à ce malheur. Je ne sais pourquoi je faisais des vœux pour George, bien que je lui imputasse tous les torts de cette affaire. J'espérais que Frédéric serait blessé. Je savais que M. de Mendeville avait une grande habitude de l'escrime. Vers la chute du jour, une voiture rentra; j'en vis descendre M. de Mendeville, soutenu par deux personnes que je ne pus reconnaître. Il était pâle, défait, presque mourant. Je me souviens qu'un de ses amis avait à la main un mouchoir rempli de sang. Ce spectacle acheva de me troubler. Je quittai la fenêtre en poussant un gémissement qui était le premier que j'eusse fait entendre. Je tombai éva-

nouie entre les bras de la fille qui me servait.

» A partir de ce moment, je ne puis dire ce qui se passa ; je restai pendant près de trois jours suspendue entre la vie et la mort ; je n'entendais rien. Si par hasard j'ouvrais les yeux, je les refermais presque aussitôt, j'étais privée de sentiment. Quand je revins à moi, j'appris que M. de Mendeville se trouvait un peu mieux, et que sa blessure n'aurait point les suites qu'on avait d'abord redoutées ; je voulus le voir, mais il me fit dire qu'il ne pouvait encore me recevoir. J'attendis ainsi plus de quinze jours ; je lui écrivis plusieurs lettres, elles restèrent toutes sans réponse ; enfin j'appris qu'il avait quitté la maison que nous habitions ensemble. Je reçus alors une lettre où il m'apprenait que, par suite de circonstances dont je pouvais aisément me rendre compte, il était entièrement ruiné. Il se retirait dans sa famille, où il aurait sans doute de grandes humiliations à endurer. Il me laissait le peu d'argent qu'il avait pu recueillir, et s'engageait à me faire passer de nouvelles sommes dès qu'il le pourrait. Il m'annonçait en même

temps que tout était rompu entre nous, et que je devais renoncer à le revoir et à lui écrire.

» A peine avais-je achevé cette lettre, que, me sentant saisie à la fois de honte et d'indignation, je lui écrivis que je ne pouvais souscrire à l'indigne proposition qu'il me faisait. J'étais trop fière pour accepter ses bienfaits. Sa ruine était le résultat de mes dissipations encore plus que des siennes; je devais donc supporter entièrement ce malheur. Je lui dis aussi que l'argent qu'il m'offrait resterait dans le lieu qu'il m'indiquait, et que je mourrais avant d'en faire usage.

» Je partis aussitôt, n'emportant absolument que quelques objets d'absolue nécessité. Je volai sur les traces de George; je voulais le revoir, l'entretenir pour lui prouver qu'il n'avait fait que céder à de faux soupçons, que Frédéric n'avait jamais été pour moi qu'un ami, comme le prouvaient les lettres qu'il m'avait adressées. J'espérais qu'une entrevue, que quelques paroles suffiraient pour tout réparer. J'acquis bientôt la triste certitude que tous mes efforts pour me

rapprocher de M. de Mendeville n'aboutiraient à rien. Je l'ai revu cependant quelques instants, et cet entretien d'un moment a suffi pour me prouver que mon malheur était irréparable. Rien ne pouvait dissiper des soupçons qui puisaient en quelque sorte une force nouvelle dans leur injustice.

» Après être restée quelques instants accablée de douleur, j'essayai de rassembler mes forces; je m'armai de courage. Ne voulant plus rien essayer contre une ame inflexible, je résolus de forcer, s'il se pouvait, l'état d'humiliation où je me voyais réduite. Je savais qu'il se trouvait dans l'auberge quelques troupes d'acteurs qui se rendaient au château de la Trésoriere ; je fis le projet de m'y mêler. Il y avait pour moi comme un dédommagement et un bonheur cruel à me trouver, sous les habits d'une danseuse ambulante, près de celui qui m'a donné son nom. Je savais que, dans cette famille altière où il vit maintenant, on m'avait toujours détestée, à cause de l'obscurité de ma naissance. « Eh bien! me disais-je, je pourrai donc braver

en face ces orgueilleux; mes actions prouveront, du moins, que je ne manque pas de cœur. » Mais, hélas ! par moments aussi mon cœur se brise, mes forces m'abandonnent ; je me surprends à écrire à George, à essayer de le toucher encore par mon repentir. Je sais bien qu'il ne me répondra pas ; n'importe, j'éprouve une sorte de soulagement en pensant que, tout en m'accusant, il ne peut s'empêcher de plaindre l'excès de mes peines. J'espère aussi qu'il finira par mettre de lui-même un terme à mes chagrins... »

Ici, la vicomtesse s'interrompit pour essuyer les larmes qui couvraient son visage. Elle prit sous son chevet un portrait en miniature qui était celui de George et qu'elle remit à Claire, puis elle garda le silence.

Claire, touchée de son affliction, et profitant d'un moment d'abandon et des droits que ce récit venait de lui donner, essaya de lui prouver qu'il lui restait encore un espoir, puisque, malgré ses plaintes, elle ne pouvait s'empêcher

de rendre justice aux nobles qualités du vicomte de Mendeville ; elle lui prit les mains, et après les avoir tendrement pressées, elle lui dit à voix basse :

« L'aimez-vous encore?... »

La vicomtesse, que cette parole fit tressaillir, s'écria :

« Ah! je ne puis répondre à cela. »

Ses larmes recommencèrent à couler.

Claire s'agenouilla devant elle et lui promit, dès que la troupe serait sortie du triste état où elle se trouvait, de la faire transporter dans un lieu plus commode et où elle ne manquerait de rien. La vicomtesse se pencha vers elle et lui dit d'un ton languissant :

« Chère enfant, je ne pourrai jamais te récompenser de tes soins. »

Claire, après l'avoir conjurée de se calmer et surtout de ne point douter de son attachement, descendit pour lui chercher quelques rafraichissements dont elle avait grand besoin. Feru était absent depuis quelques jours, de façon que l'auberge de Saint-Gilles était entièrement gou-

vernée par sa maudite femme. Au moment où Claire parut, la mère Feru (c'était le nom que lui donnaient les habitants de Saint-Didier) était en train de se déchainer contre M. Lalance; elle venait de lui déclarer, dans les termes les plus formels, qu'il eût à partir le lendemain même, parce qu'elle était lasse de n'être payée que de belles paroles et de voir sa maison encombrée de fainéants et de vauriens qui avaient fini par donner une mauvaise renommée à l'auberge de Saint-Gilles. M. Lalance n'opposait à ses criailleries que la patience d'un homme décidé à tout endurer; seulement il se retournait à demi de temps à autre et s'écriait en levant les mains au ciel :

« Devais-je donc essuyer un si cruel affront?... Oh! ciel, dis-moi ce que nous allons devenir... »

Claire, qui venait d'être encore une fois témoin des cruelles extrémités où son père était réduit, n'hésita plus à mettre à exécution un projet qu'elle avait formé depuis longtemps et qu'elle regardait comme une dernière chance de salut. Elle prit Daniel par la main et l'engagea

à la suivre. Le pauvre enfant était, hélas! si pâle, que son teint avait perdu toute sa fraicheur; il était presque toujours soumis à une abstinence forcée, comme le reste de la troupe, et on eût eu de la peine à reconnaître en lui cet enfant autrefois si vermeil que les pratiques de l'épicerie aimaient tant à caresser.

Claire résolut d'aller trouver Revel, et comme elle savait qu'au fond cet homme ne manquait pas d'une certaine bonté, elle espéra le toucher en lui peignant la détresse de la troupe du Petit-Saint-Antoine. S'il voulait avancer quelque argent à son père, celui-ci le lui rendrait fidèlement, et il pourrait ainsi atteindre le printemps. C'était à cette époque qu'il devait se rendre au château de la Trésorière, où il était engagé.

Revel, au moment où Claire parut devant lui, se trouvait sur son théâtre occupé à diriger plusieurs exercices nouveaux que ses danseurs essayaient pour la première fois; il ne se dérangea même pas lorsqu'il vit paraître Claire; celle-ci tremblait comme la feuille, et lorsqu'elle eut

fait connaître à Revel le but de sa visite, il ne lui donna pas le temps d'achever.

« C'est à toi, » dit-il, « petite orgueilleuse, à toi seule que tu dois rapporter les malheurs de ton père...; par ta coquetterie et ton indigne refus, tu as privé ma troupe de l'un de ses meilleurs soutiens; c'est par ta faute que j'ai été obligé de faire relâche ces jours derniers... »

Revel, en parlant ainsi, souleva une toile à matelas qui couvrait une espèce de réduit situé entre la scène et le théâtre. Claire aperçut un jeune homme couché sur une méchante paillasse et si jaune, si souffrant, qu'on pouvait à peine le reconnaître; c'était Mathieu, ou plutôt ce n'était plus que l'ombre de lui-même. Revel se garda bien de dire que, quelques jours auparavant, il l'avait roué de coups au point de le laisser étendu sur le pavé, sans connaissance. Il était vrai d'ailleurs que l'amour et l'indifférence de Claire avaient une grande part dans ses douleurs. Mathieu, tout faible qu'il était, eut encore la force de murmurer d'une voix éteinte :

« Cela ne sera rien..., bon espoir... »

Revel, courroucé de voir Mathieu parler à celle qu'il regardait comme la fille de son plus mortel ennemi, leva la main pour menacer Mathieu. Claire, épouvantée, poussa un cri et maudit ce méchant homme; elle quitta le théâtre de Revel plus abattue que jamais, et, lorsqu'elle rentra à l'auberge, elle se garda bien de faire part à M. Lalance de l'entrevue qu'elle venait d'avoir. La fierté de l'épicier, accablé mais non vaincu, se fût révoltée à l'idée d une pareille démarche.

En rentrant, Claire avait aperçu Lionne qui s'était élancée à sa rencontre, en lui témoignant, par des cris et des gambades, la joie que son retour lui causait. Claire n'avait cessé de lui prodiguer les soins les plus tendres. Sans elle, Lionne eût fort bien pu mourir de faim; car sa constitution des plus délicates exigeait une nourriture particulière qui ne pouvait lui être préparée que par Claire elle-même ou par Valentin.

Le soir, à souper, M. Lalance déclara, non sans une vive émotion, qu'il fallait songer à se séparer de Lionne; il cédait en cela à un avertis-

sement de la mère Feru, qui avait déclaré qu'il était déraisonnable de voir des gens, n'ayant pas même le nécessaire, s'obstiner à vouloir nourrir une chienne dont ils ne tiraient, après tout, aucun profit. Chacun se rangea de l'avis de M. Lalance, et l'on déclara unanimement qu'il fallait se séparer de Lionne et l'abandonner aux soins du premier venu : un malheur prolongé finit par endurcir les cœurs les plus tendres. Claire eut beau prier, invoquer les souvenirs de Valentin, personne ne voulut l'écouter.

On décida que Lionne allait être congédiée aussitôt après le souper : on la fit passer de main en main, chacun l'embrassa affectueusement, la trouvant d'autant plus belle qu'il allait s'en voir séparé ; après quoi, Feruson, qui était peut-être celui de toute la troupe qui eût le moins d'attachement pour elle, ouvrit la porte de la chambre et fit signe à Lionne de sortir. Il y eut un moment de silence et de désolation secrète que nous devons renoncer à peindre. La petite chienne marchait la tête basse, le corps tremblant : elle allait lentement, lentement, et se retournait de

temps en temps pour voir une derniere fois ceux qu'elle avait si longtemps regardés comme ses amis; elle obéissait, car jamais elle ne s'était montrée indocile : tous les cœurs étaient gonllés ; il pleuvait à verse en ce moment et on se demandait où la pauvre bête allait se réfugier par ce temps d'orage.

Enfin elle sortit, et on eût dit alors que tous les convives venaient de perdre ce qu'ils avaient de plus cher au monde ; ils se regardaient d'un air consterné et se repentaient de ce qu'ils avaient fait. Tout à coup, au moment où le chagrin de cette perte était à son comble, voici qu'on gratte à la porte. Qui va là? Daniel se chargea d'aller ouvrir et ne put retenir un cri de joie en voyant paraitre Lionne, debout sur ses pattes de derrière et tenant une baguette noire exactement pareille à celle dont Valentin se servait autrefois pour lui faire faire ses tours; elle agitait la tête et la queue d'un air bien tendre et bien suppliant.

On rit, on applaudit, et chacun d'admirer l'instinct de cette chienne qui lui avait fait com-

prendre que l'on avait intérieurement révoqué l'arrêt que l'on venait de prononcer. On se souvint des tours charmants qu'elle avait jadis exécutés dans l'épicerie.

« Ah! que nous sommes fous! » s'écria Dominique, « de rester dans la misère quand la fortune nous tend les bras! Tranquillisez-vous, mon cher maître, j'entrevois un projet qui va couper court à nos embarras; demain, nous n'aurons plus rien à craindre des injustices du sort, nous commencerons enfin à nous enrichir... »

Dominique prit Lionne dans ses bras, et après l'avoir bien caressée, il la remit à Claire en lui recommandant d'avoir d'elle les plus grands soins. Le lendemain, il se rendit au théâtre qu'il prépara pour qu'on pût y jouer le soir même; il fit ensuite une pancarte d'une grande dimension, qu'il plaça lui-même sur la façade du théâtre et qui se trouvait conçue dans les termes ordinaires de ces annonces :

EXERCICES DE L'INCOMPARABLE

LIONNE, ETC.

M. Lalance, comprenant alors le dessein de Dominique, entra dans une grande agitation et ne sut trop s'il devait consentir à cette représentation.

« Eh quoi ! » dit-il, « une chienne paraîtrait sur les planches mêmes où nous avons joué! Ah ! mes amis, n'est-ce pas avilir notre troupe, et ne sommes-nous pas déjà assez accablés par le malheur de notre chute, sans contribuer nous-mêmes à notre abaissement?... »

Il voulait déchirer l'affiche, mais Daniel, Fernson et Dominique s'y opposèrent en déclarant qu'ils l'abandonneraient s'il persistait à vouloir les détourner de l'unique voie de salut qui leur fût ouverte. Il fallut bien que le pauvre directeur se résignât, car il ne pouvait seul tenir tête à l'orage ; il céda, mais à regret, et en se promettant bien de se venger de cet affront en inventant un spectacle plus neuf et plus brillant que jamais, dès que son cœur serait un peu remis de tant d'ébranlements successifs.

« Allons, » s'écria-t-il, « profanons donc ce théâtre qui semble n'avoir été construit

que pour consacrer notre honte. Demandons à une chienne ce que notre intelligence et nos talents n'ont pu nous accorder... J'avoue que, dans mes rêves les plus sombres, je n'aurais pas osé pressentir ce dernier malheur... »

Quand la nuit fut venue, Dominique se rendit au théâtre avec Fernson et Lionne qu'il tenait soigneusement enfermée. Son affiche avait produit le meilleur effet : le public, qui était un peu fatigué des spectacles voisins, ne put résister à l'attrait de celui-ci; la salle était entièrement remplie, et cependant quelques maigres chandelles achetées à crédit l'éclairaient à peine; mais le spectacle était si curieux, qu'il absorbait l'esprit des assistants et ne leur permettait pas de faire attention aux détails.

Lionne, qui tenait sans doute à justifier les espérances qu'on avait fondées sur elle, exécuta tous les tours de force et les exercices qu'elle se souvenait d'avoir vu faire à la troupe de Revel dans la cour de l'auberge du *Corbeau*. Souvent même, elle montrait plus de grace et de gentillesse que les danseurs eux-mêmes; elle les imi-

tait en les surpassant. Bien que la foire fût terminée, le théâtre de la troupe du Petit-Saint-Antoine, qui aurait dû s'appeler le *théâtre de Lionne*, fut rempli tous les soirs, et les recettes étaient d'autant meilleures qu'on pouvait donner deux ou trois représentations par soirées, ce qui doublait et triplait le profit.

En revanche, le théâtre de Revel était tout à fait abandonné ; Mathieu se trouvait, il est vrai, dans l'impossibilité de danser. Les tours merveilleux de Lionne attiraient tous les spectateurs, on ne parlait plus que d'elle à deux lieues à la ronde : on répéta même ce qu'on avait déjà dit autrefois sur son compte dans le quartier de M. Lalance; on l'accusa d'être sorcière. En effet, à voir avec quelle souplesse elle dansait sur la corde, tendant ses pattes à Dominique pour qu'il y mît du blanc avec un morceau de craie à peine gros comme une lentille, tenant le balancier ou plutôt la baguette noire de Valentin, on pouvait croire que cette bête obéissait à quelque puissance magique qui dirigeait ses mouvements. Quand ses exercices étaient terminés, elle s'avançait sur

le bord de la scène et faisait aux spectateurs une révérence des plus gracieuses; quelques instants après elle reparaissait, et la salle entière retentissait de nouveau du bruit des applaudissements et des rires.

Un soir, la recette avait été si bonne, Dominique était si heureux d'avoir trouvé une mine d'argent à exploiter dans les talents de Lionne, qu'il ne put résister au plaisir d'humilier Revel qui s'était plu si souvent à faire sentir à M. Lalance sa supériorité. Le directeur des Francs-Lutins occupait à son comptoir sa place accoutumée, mais un nuage de tristesse couvrait son front, car sa salle était presque vide, et la recette avait été si mauvaise qu'elle ne pouvait même couvrir les premiers frais. Dominique, en passant devant son théâtre, se mit à faire un geste d'une main dans l'autre comme pour imiter le mouvement d'un homme qui compterait ses écus; ce geste ne pouvait être pris par Revel que comme un acte de dérision, c'était une imprudence qui devait être payée bien cher. Revel montra le poing à Dominique d'un air menaçant

et fit entendre une épouvantable imprécation ; il jura que tôt ou tard il se vengerait de cet affront.

Cependant, grâce à Lionne, l'aisance avait reparu parmi les hôtes de l'auberge de Saint-Gilles. M. Lalance employa les sommes d'argent que Dominique lui rapportait tous les soirs à satisfaire l'impitoyable hôtesse ; il faisait servir à ses compagnons et aux autres directeurs un excellent souper, qui fit bientôt oublier les privations et les abstinences des jours précédents. C'était à qui louerait l'intelligence et l'habileté de la chienne. Garenne et La Frey assuraient que, dans toutes les foires qu'ils avaient parcourues, ils n'avaient rien vu qui pût lui être comparé. Dubroc avouait qu'après ses marionnettes il ne connaissait point de plus merveilleux spectacle.

« Voyez pourtant à quoi tient la gloire, » s'écriait M. Lalance tout en trinquant avec ses amis, « les gens qui nous méprisaient hier nous estiment aujourd'hui, parce que nous avons à leur offrir un spectacle qui, sans être bien noble, se trouve néanmoins au niveau de leur intelligence... Faut-il donc, pour plaire au public, faire abnéga-

tion de la plus belle part de ses qualités? Est-il vrai que, pour obtenir les suffrages de la multitude, un comédien doive se débarrasser de ses plans, de ses études et même de ses meilleures inspirations?... »

A partir de ce jour, M. Lalance résolut de mettre beaucoup plus d'indifférence dans les rapports qu'il aurait avec le public. Il se promit de songer à ses propres plaisirs, avant de s'occuper du divertissement des autres. Il restait à table avec ses amis souvent la nuit entière. Feru, qui était de la partie, servait les meilleurs vins de la cave. On dissertait, on se querellait : M. Lalance, bien qu'il se fût promis de ne penser qu'à rire et à boire, ne laissait pas d'observer sans cesse les curieux convives qui l'entouraient. Un autre homme n'eût vu dans cette réunion qu'un tableau choquant et souvent vulgaire; mais un véritable observateur sait tirer parti de tout : il bénit le sort de l'avoir mis à même d'étudier certains modèles; il regagne en méditations ce qu'il dépense en plaisirs.

Cependant cette existence abondante, qui convenait si bien à l'humeur des gens de l'auberge et surtout des nouveaux amis de M. Lalance, ne devait, hélas ! durer que peu de temps. La pauvre Lionne jouait à peine depuis huit jours, et déjà ses forces paraissaient épuisées ; elle n'avait plus ni feu, ni vivacité, soit qu'elle eût fait de trop pénibles efforts pour varier sans cesse ses tours de force, soit que la maladie qui s'était déclarée en elle autrefois eût fait de nouveaux progrès.

Le plus souvent, elle trempait à peine sa langue dans une tasse de lait que Claire lui servait. Elle paraissait exténuée, et restait toute la journée les yeux demi-fermés, dans un état d'accablement qui n'était ni la veille, ni le sommeil. Mais quand venait le soir, et qu'il s'agissait de paraître sur le théâtre, alors surmontant cette faiblesse, elle redevenait plus vive et plus brillante que jamais. Les gens qui l'applaudissaient ne se doutaient guère, hélas ! de ce qu'il lui en coûtait pour que ses exercices ne se ressentissent pas de sa langueur. Une fois

la représentation terminée, la pauvre petite retombait dans son abattement. Bien qu'elle ne se plaignit pas, elle paraissait si faible et si souffrante, que l'on pouvait craindre souvent de ne pas la retrouver vivante le lendemain.

Bientôt la malheureuse troupe vit se lever un jour qui devait être un des plus tristes de sa lamentable histoire. C'était ordinairement à cinq heures de l'après-midi que Dominique et Feruson se rendaient au théâtre pour commencer les représentations. Il en était quatre, et l'on avait décidé que, pour laisser Lionne prendre un peu de repos, on ne la ferait pas danser ce jour-là. Couchée sur les genoux de Claire, elle respirait à peine; ses yeux ne s'ouvraient plus; elle poussait de temps à autre un gémissement, mais si faible, si faible, qu'on l'entendait à peine.

Enfin, cinq heures sonnèrent. Guidée par un reste d'instinct, elle comprit qu'il était temps de se rendre au théâtre. Elle rassembla ses forces et quitta les genoux de Claire; elle se traina jusqu'à la porte, et là, poussant un cri

plaintif, elle resta étendue sur le carreau. On accourut pour la relever, mais on s'aperçut que son cœur ne battait plus. Claire la prit sur ses genoux et parvint à la réchauffer ; elle lui montra le collier rouge qu'elle portait autrefois : sa vue lui causa quelque plaisir. Quand le collier fut mis à son cou, elle parut un peu moins affaiblie; elle ouvrit à demi les yeux comme pour remercier Claire, mais elle les referma bien vite; quelques instants après, elle était morte. Claire essaya de la ranimer encore en l'embrassant et en la pressant contre son sein, mais elle était déjà froide et ses membres étaient engourdis; il ne resterait bientôt plus de sa beauté passée que ses longues oreilles qui pendaient languissamment, pareilles à ces branches en fleurs qui parent encore un tronc flétri.

Ainsi mourut, loin du maître qui l'avait si bien instruite, la plus intelligente bête que l'on pût voir. C'était à Valentin qu'elle devait cette instruction qui tenait presque du prodige, et ces talents que la veille encore on applaudissait. Au milieu de ses regrets, chacun des assistants se

mit à penser à Valentin; puisque Lionne était morte, on ne douta pas qu'il ne fût mort aussi. On eût dit qu'il régnait une mystérieuse alliance de destinée entre la chienne et le maître.

Ces pauvres gens, qui avaient supporté tant d'infortunes avec une patience vraiment héroïque, faillirent succomber à ce dernier coup : on eût dit que chacun d'eux eût perdu le plus cher objet de son cœur; l'intérêt n'avait point de part à leurs regrets. Comment songer à cela? Pouvaient-ils en ce moment cruel se souvenir des sommes d'argent que Lionne leur avait rapportées depuis quelque temps? c'était une perte sensible et que l'on ne pouvait trop déplorer. Cette chienne était pour tous une amie fidèle qui joignait à une grace sans pareille un attachement et une douceur que l'on ne pouvait payer que par un égal attachement.

Cependant, le chirurgien du pays, qui passait pour un habile homme, à force d'entendre répéter qu'il y avait dans le corps de cette chienne quelque mystère de sorcellerie, résolut de s'en assurer et d'en faire l'autopsie. On dé-

couvrit alors que Lionne était morte empoisonnée; cette nouvelle ne fit qu'augmenter la douleur de M. Lalance. Il vit bien qu'il était poursuivi par quelque ennemi acharné qui avait résolu de le perdre. Il ne savait à qui attribuer cette méchante action, et ses soupçons s'arrêtaient sur plusieurs personnes à la fois.

Les directeurs des autres théâtres, que M. Lalance appelait ses amis, n'eurent pas plutôt vu qu'il avait perdu cette chienne qui était toute sa ressource, qu'ils l'abandonnerent d'un commun accord. M. Lalance se trouva donc seul avec ses compagnons et exposé de nouveau à toutes les rigueurs de la misère. Il reconnut qu'il avait eu tort autrefois d'accuser leur destin, car il était loin d'avoir épuisé ses rigueurs.

L'hôtellerie refusa de nouveau de lui faire des avances. Il fallut bientôt se contenter d'un seul repas (le souper), et encore si maigre et si frugal, qu'il ne pouvait guère compter que pour une simple collation. Heureusement, Claire avait eu le soin de payer les chambres d'avance sur les recettes que Dominique avait faites avec

Lionne, de façon que la troupe était du moins assurée de ne pas se trouver sans gîte; enfin, après avoir longtemps attendu quelque événement favorable qui pût mettre un terme à tant d'infortunes, on tint conseil. Feruson, qui seul avait conservé un peu de calme au milieu de ces gens poussés à bout par le besoin, déclara que le meilleur parti à prendre était de retourner à Paris, plutôt que de rester de nouveau exposés à toutes les horreurs de la faim dans ce maudit village; Dominique se rangea de l'avis de Feruson, et M. Lalance sentant son ardeur se réveiller, en voyant ses projets sur le point d'échouer, s'écria d'un ton d'abattement :

« Restez encore au nom du ciel, ne fût-ce qu'un jour ou deux, il est impossible que les maux que nous avons endurés n'aient pas tôt ou tard leur dédommagement; vous vous laissez décourager au moment où le ciel allait peut-être nous accorder la récompense réservée à nos efforts. »

M. Lalance essaya de les retenir par toutes les raisons qu'il puisa dans son esprit, que rien

.e pouvait abattre. Ils restèrent sourds à ses prières, et lui déclarèrent qu'ils voulaient partir, c'était un dessein arrêté entre eux. L'épicier, voyant que ses instances ne pouvaient rien sur eux, passa tout à coup de la prière à la menace :

« Eh bien ! partez donc, ingrats, » s'écria-t-il, « abandonnez-moi à ma destinée, puisque la gloire et les sacrifices qu'elle nous impose ne suffisent pas pour apaiser vos plaintes. Je ne vous retiens plus, allez vous exposer à la risée de nos anciens voisins, de nos amis, qui ne manqueront pas de vous couvrir de huées et de railleries, lorsqu'ils connaitront la déplorable issue de notre entreprise. Quant à moi, je reste ici sur le champ de bataille; je mourrai de faim, s'il le faut, mais du moins je résisterai jusqu'au bout, et l'inscription qu'on placera sur ma tombe ne sera pas obscure, car on y lira la liste de mes souffrances à côté de celle de mes triomphes : j'aurai su tenir tête aux plus violents orages, et si je meurs sans avoir vu se réaliser mes espérances, du moins les âges futurs me rendront la justice qui m'est due... »

Après avoir prononcé ces mots d'une voix altérée par l'émotion, M. Lalance alla s'asseoir sur le banc de pierre qui se trouvait devant la porte de l'auberge et où il avait éprouvé les jours précédents une si vive douleur. Là, voyant s'évanouir tous les plans qu'il avait formés, et cherchant à tromper les pensées que tant de déceptions lui causaient, il mit sa tête dans ses mains et crut voir un monde nouveau se dérouler devant lui. D'abord, tous les spectacles de la foire, obéissant à une force surnaturelle, quittaient leurs places, s'alignaient et formaient une même perspective. Ici, c'était le théâtre des Francs-Lutins avec sa brillante façade; ensuite venaient les charmantes marionnettes du père Dubroc qui exécutaient un nouveau divertissement. A côté se trouvaient les pièces mécaniques de Chassilly, qui représentaient les principales villes de France, vues dans leurs plus curieux détails. Il n'était pas jusqu'à l'ours et à la panthère de la ménagerie qui ne vinssent aussi prendre place dans ce curieux tableau.

M. Lalance crut ensuite voir les directeurs de ces différents spectacles réunis dans un cabaret qu'ils fréquentaient habituellement. L'entretien étant tombé sur le directeur de la troupe du Petit-Saint-Antoine, chacun s'accordait à se moquer de son ridicule enthousiasme. On le regardait comme un fou entiché de son propre mérite, et qui, tout en se donnant comme le représentant véritable du théâtre moderne, s'était vu, en définitive, réduit à faire paraître des chiens savants sur son théâtre. Encore, s'il eût su tirer parti de cette ressource; mais, à présent qu'il s'en voyait privé, il retombait dans un état encore plus misérable qu'auparavant.

Désespéré de cette triste vision, qui était pour lui comme une prophétie, M. Lalance ne put étouffer un cri d'indignation. Ainsi, tous ces misérables bateleurs n'étaient venus s'asseoir à sa table que pour s'amuser à ses dépens. Les scènes qu'il avait représentées devant eux n'avaient servi qu'à lui attirer leur mépris. En même temps, il pensa que ses compagnons lui

avaient annoncé qu'ils repartiraient pour Paris le lendemain, au point du jour. Il allait donc rester seul, sans argent, sans troupe, avec sa fille et une pauvre malade, qui ne serait pour lui qu'un surcroît d'embarras. Quel abime de maux! Il passa rapidement sa main sur son front, et promenant autour de lui de sinistres regards, il s'écria :

« Ah! fatalité du sort! Providence trompeuse, que je n'ai cessé d'invoquer dans mes joies comme dans mes peines, c'en est fait, je cesse de croire en toi; je ne te lasserai plus par mes prières; je te renie!... »

A peine avait-il prononcé ce blasphème, qu'il fut obligé de fermer les yeux pour ne pas voir un éclair qui venait de passer devant lui et avait mis l'horizon en feu. Il crut même entendre le tonnerre retentir dans le lointain. En même temps, il vit s'avancer vers lui un homme de près de six pieds, enveloppé de la tête aux pieds d'un manteau noir, avec une barbe épaisse qui lui couvrait le visage. Cet homme, après être resté quelques instants devant l'infortuné direc-

teur, laissa tomber sur ses épaules une main d'une pesanteur extraordinaire.

« Pierre, » lui dit-il d'une voix sépulcrale, « voudrais-tu revoir Valentin ?... »

M. Lalance était glacé d'épouvante. La voix de cet étranger avait quelque analogie avec celle de Valentin ; il crut entendre celle qui était déjà autrefois sortie des trappes de son théâtre, et depuis n'avait cessé de le troubler par ses singulières interpellations. Cet homme lui ayant de nouveau demandé s'il voulait revoir Valentin, M. Lalance lui répondit d'une voix tremblante :

« Ou... oui ; car il n'y a que lui, je crois, qui puisse mettre un terme à mes malheurs...
— Eh bien ! » reprit l'étranger, « j'ai le pouvoir de te le rendre ; mais, avant de faire ce que tu désires, j'exige que tu mettes ta signature sur ce livre... »

M. Lalance crut alors apercevoir un livre que l'étranger lui présenta, et dont les feuillets étaient entièrement noirs. Comme il faisait nuit, il distingua, à la clarté de la lampe de l'auberge, quelques lignes tracées en caractères presque il-

lisibles. Il prit, d'une main mal assurée, un crayon que l'étranger lui remit, et traça sur le livre deux ou trois zigzags au milieu desquels il eût été bien difficile de reconnaître les lettres de son nom.

Au même instant, il vit sa signature et les lignes qui précédaient s'illuminer, et il lut : « J'appartiens à... » Il poussa un cri et plaça sa main sur ses yeux pour ne pas en voir davantage. Il demeura près d'une heure presque sans connaissance. Quand il revint à lui, l'étranger avait disparu, et il prit le parti de regagner sa chambre où il s'endormit bientôt paisiblement.

Le lendemain il n'eut plus qu'une idée confuse de ce qui s'était passé la veille devant la porte de l'auberge. La paix et le bien-être avaient succédé pour lui à l'agitation produite par une vision terrible. L'orage de la nuit avait communiqué à la terre cette fraîcheur bienfaisante qui, en même temps qu'elle rend la campagne embaumée et féconde, pénètre l'ame d'une sérénité parfaite et calme ses accablantes ardeurs. Les arbustes, encore mouillés par la rosée et dorés

néanmoins par les rayons du soleil levant, se berçaient mollement sous les baisers du matin, et ressemblaient à ces enfants qui pleurent et sourient tout à la fois. La nature a parfois de ces réveils si remplis de graces, qu'elle semble vouloir verser également sur toutes ses créatures les trésors de son urne bienheureuse.

M. Lalance vit entrer chez lui, à son réveil, Feruson et Dominique, qui semblaient se repentir du chagrin qu'ils lui avaient causé la veille. Leurs paroles et leur visage marquaient les plus vifs regrets. Ils lui annoncèrent que Picard, n'ayant absolument rien mangé depuis deux jours, n'avait point voulu sortir de l'écurie. Ils n'avaient donc pu mettre leur projet à exécution. M. Lalance leur prit les mains et leur pardonna du fond du cœur un moment d'égarement. Ils s'embrassèrent tous les trois et se promirent de ne point se quitter, quels que fussent les nouveaux événements que le sort leur réservât.

Cette réconciliation entre ces trois hommes, bons et sensibles, était déjà un dédommagement de leurs peines.

Dominique fit savoir à M. Lalance que Mathieu était depuis le matin à la porte de l'auberge, n'osant pas entrer, mais attendant l'heure de son lever avec une grande impatience. M. Lalance, en descendant, fut étonné de trouver Mathieu le visage noyé de larmes, et donnant les preuves de la plus vive affliction. Il apprit alors que Revel était depuis quelques jours en proie à de grandes convulsions, et que sa vie était même en danger. Le bon Mathieu se désolait, en pensant que déjà les médecins du pays l'avaient condamné. Les idées superstitieuses qu'il rattachait à la personne de Claire lui avaient persuadé qu'elle posséderait peut-être quelque remède qui pourrait guérir son père. Il venait essayer de l'intéresser au sort de Revel; mais il ne savait en quels termes lui faire sa demande.

On avait généralement soupçonné, dans le pays, Revel d'être l'auteur de l'empoisonnement de Lionne. On pensait qu'il aurait voulu satisfaire ainsi les idées de jalousie et de vengeance qu'il avait conservées contre la troupe

du Petit-Saint-Antoine, surtout depuis qu'elle attirait, à l'aide des exercices de la chienne, les spectateurs qui, autrefois, remplissaient sa salle. M. Lalance avait l'ame trop noble pour ajouter foi à de pareils soupçons. Dès qu'il eut deviné, au milieu des paroles vagues et ambiguës de Mathieu, l'état désespéré où Revel se trouvait, il se souvint que Valentin avait autrefois remis à Claire un élixir réputé excellent, surtout pour les maladies dont les médecins désespéraient. La mort de Lionne avait été si prompte et si imprévue, qu'il n'avait pu malheureusement lui faire prendre ce remède qui allait peut-être sauver la vie de son plus cruel ennemi. Mathieu, dès que M. Lalance lui eut remis la fiole qui contenait l'élixir, s'enfuit à toutes jambes, ne doutant pas qu'il ne tint dans sa main la guérison de son père.

En effet, dès le lendemain, le bruit se répandit dans l'auberge de Saint-Gilles que, grâce à l'élixir du directeur de la troupe du Petit-Saint-Antoine, Revel était déjà dans un état plus satisfaisant. Bientôt Mathieu vint lui-

même annoncer à M. Lalance que son père, se sentant entièrement guéri, se préparait à se lever. Cette guérison, aussi merveilleuse qu'inattendue, avait rempli son cœur d'une si vive reconnaissance, qu'il avait permis à Mathieu d'aller annoncer à M. Lalance qu'il se préparait à arranger une représentation à son bénéfice, et dont la recette lui serait remise entièrement. L'épicier hésita d'abord à accepter cette offre, car il n'était guère disposé à recevoir un service de la main de Revel. Il finit cependant par consentir à ce que cette représentation fût donnée. Il pensait à ses compagnons qui se trouvaient dans un affreux dénuement : c'était un secours inespéré que le ciel leur envoyait. La salle de Revel était grande, et une seule recette suffirait peut-être pour payer toutes les dettes de la troupe, satisfaire l'hôtesse et gagner le château de la Trésorière dans un équipage un peu moins pauvre.

Claire, en apprenant ce que Mathieu avait fait pour son père et pour elle, fut profondément touchée ; elle ne douta pas que ce ne fût lui qui

eût suggéré à Revel l'idée de cette représentation. Depuis longtemps il cherchait le moyen de venir au secours de la troupe de M. Lalance ; peut-être aussi se mêlait-il à son zèle un reste d'amour ; Claire le sentait, et comme elle se disait que son cœur n'appartiendrait jamais qu'à Valentin, elle ne savait comment détromper Mathieu.

Un jour elle le rencontra dans l'auberge où il s'était rendu pour s'entretenir avec M. Lalance de quelques préparatifs nécessaires ; elle lui demanda si elle ne pouvait point faire quelque chose qui lui fit plaisir.

Les yeux de Mathieu, qui étaient ordinairement ternes et éteints, brillèrent alors d'un vif éclat. Il la pria de lui donner un petit fichu, jadis rouge, dont les couleurs étaient maintenant passées et qu'elle portait ordinairement au cou ; Claire, souriant de l'importance qu'il mettait à un objet de si peu de valeur, s'empressa de le lui donner. Mathieu le plaça sur sa poitrine en assurant qu'il ne le quitterait plus et

que ce fichu serait comme un talisman qui le rendrait invincible.

Il prit congé de Claire en la conjurant de penser quelquefois à lui et de faire des vœux pour *le grand jour*. C'était ainsi qu'il désignait celui de la représentation au bénéfice de la troupe de M. Lalance. Elle lui tendit la main d'un air de bonne amitié; Mathieu tomba à ses genoux et resta tout attendri. Cette main lui semblait trop belle pour qu'il osât s'en emparer; il souriait en regardant Claire d'un air d'embarras, puis devenait tout à coup sérieux. Enfin il se décida à prendre sa main dans les siennes, en s'écriant que, s'il l'offensait ainsi, elle n'eût qu'à l'en prévenir et à lui interdire à jamais sa présence.

Après avoir prononcé ces paroles avec une singulière ardeur, il poussa un cri sauvage qui lui était habituel lorsqu'il voulait exprimer sa joie, puis s'enfuit à toutes jambes, sans qu'il fût possible à Claire de le retenir.

Lorsque Mathieu rentra dans la salle de spectacle de son père, on l'eût pris pour un fou; il parlait à tout le monde à la fois, bouleversait

ce qui se trouvait sur son passage, riait et chantait tour à tour. Revel lui avait en quelque sorte donné carte blanche et permis d'arranger la représentation au bénéfice de M. Lalance comme il l'entendrait. Mathieu fit tendre pour ce jour-là une corde toute neuve et prépara plusieurs exercices nouveaux ; ses camarades, qui l'aimaient, se prêtèrent volontiers à toutes ses volontés. « C'est pour le grand jour, » leur disait-il à chaque instant, et en même temps il ne cessait de s'agiter, allant du théâtre à la scène, entrant lui-même dans les plus petits détails, veillant à ce que rien ne manquât. Le jour de la représentation approchait, et il voulait que le théâtre eût, ce jour-là, un aspect plus brillant encore que de coutume.

Enfin les affiches de la plus mémorable soirée qu'eût jamais donnée la troupe des Francs-Lutins furent placées à Saint-Didier et dans tous les villages des alentours. La salle devait être remplie longtemps avant l'ouverture des bureaux. Mathieu avait fait réserver un banc à part pour M. Lalance, sa fille et ses compagnons,

qui étaient en quelque sorte les héros de la fête. Mathieu accourut à leur rencontre quelques instants avant le spectacle. Il tenait à la main un coffret en fer-blanc de moyenne grandeur; c'était la plus belle recette qu'eût jamais faite la troupe des Francs-Lutins. M. Lalance, pénétré de reconnaissance, serra Mathieu dans ses bras en l'appelant des noms les plus tendres. Celui-ci se déroba à ses remercîments, car déjà la trompette de Grognet s'était fait entendre à deux reprises différentes, et il fallait se préparer à paraître sur le théâtre.

Au moment où le rideau allait se lever, Revel entra dans la salle et se mit à examiner quelques instants d'un air satisfait les nombreux spectateurs qui s'y trouvaient rassemblés. Il était si pâle et si défait, qu'on eut quelque peine à reconnaitre en lui ce superbe directeur, autrefois brillant de vigueur; la maladie avait laissé sur son visage des traces profondes. Sa taille était voûtée, et la canne qu'il agitait ordinairement d'un air martial lui servait uniquement maintenant à soutenir son corps affai-

bli. On ne pouvait voir sans un certain intérêt cet homme à demi vaincu par la maladie, pareil à ces lions décrépits qui dépouillent leur instinct de férocité, au moment où ils sentent leur fin approcher.

Après un air de danse que l'orchestre exécuta, on donna le signal et le rideau se leva. La scène offrait un coup d'œil agréable. De jeunes enfants, que Mathieu avait fait costumer de son mieux, étaient rangés autour du poteau qui soutenait la corde; ils portaient sur la tête un panier rempli de fraises sauvages et tout à fait pareil à celui que Mathieu avait voulu autrefois remettre à Claire; joignez à cela des lumières à profusion, des fleurs, des branches d'arbres entrelacées de rubans et disposées de distance en distance.

Revel lui-même fut émerveillé de ce coup d'œil; il n'eût jamais supposé son fils capable de déployer tant de goût délicat. Mais Revel ne savait pas que l'amour est un grand maître et donne de l'esprit même aux plus inhabiles. Le cœur de Mathieu ressemblait à ces fruits sauvages qui n'attendent qu'un rayon de soleil

pour se colorer et exhaler des parfums exquis.

Bientôt les exercices de corde commencèrent. M. Lalance fut touché de voir un jeune sauteur, âgé tout au plus de dix ans, qui, se sentant soutenu sans doute par les leçons de Mathieu, ne craignait pas d'exécuter ce que la danse de corde offre de plus périlleux. On eût dit que chacun eût voulu, pour ce jour-là, faire assaut de hardiesse et de force. Colombe fut plus gracieuse que jamais : la troupe entière se surpassa; M. Lalance était au comble de la joie. Ces bonnes gens semblaient danser uniquement pour lui.

Enfin on annonça l'entrée de Mathieu. Il avait un costume couleur de chair, tout couvert de paillettes, et bien que son maintien fût ordinairement un peu roide, il avait voulu forcer la nature et joindre à sa vigueur accoutumée une sorte de souplesse. Il portait au cou le fichu que Claire lui avait donné, ce qui formait un effet assez bizarre sur son habit, d'une couleur différente. Mais personne ne fit attention à ce détail; on ne pensait qu'à ses exercices

et à sa danse. Depuis sa maladie, c'était la première fois qu'il reparaissait.

On l'applaudit à son entrée en scène, non seulement comme un excellent sauteur, mais aussi parce que chacun connaissait le soin qu'il avait pris d'arranger lui-même une représentation au bénéfice de cette pauvre troupe dont on avait plaint les malheurs.

On peut dire, sans exagération, que Mathieu fit, ce soir-là, des prodiges; on l'eût pris pour le génie de la danse même, en le voyant voltiger, s'élever à une hauteur surprenante, essayant sans cesse quelque tour nouveau. Revel, qui n'avait point voulu quitter la salle, applaudissait son fils de toutes ses forces, lui qui, toujours immobile d'habitude et insouciant pendant les exercices de la troupe, n'ouvrait la bouche que pour se plaindre ou menacer ceux d'entre eux qui manquaient leurs pas. Il n'était pas un seul de ses sauteurs qui pût se vanter d'avoir obtenu de lui le plus léger signe d'approbation.

Mathieu avait annoncé qu'il terminerait ses exercices par un tour qui n'avait encore été exé-

cuté nulle part. Chacun se demandait ce que pouvait être ce nouveau tour. Il semblait qu'il ne fût plus permis de rien ajouter à tant d'exercices.

A un signe de main que fit Mathieu, on apporta sur la scène plusieurs épées fixées dans une pièce de bois, et qui présentaient à peu près la forme d'un porc-épic. Cet appareil fut placé, vers le milieu de la salle, sur une espèce de plate-forme où les danseurs avaient coutume de saluer et de se reposer quelques instants avant de reprendre leur ascension. Mathieu devait prendre son élan du fond du théâtre et partir de la rampe pour franchir les épées. Deux hommes se trouvaient au but pour le recevoir sur une espèce de coussin. La distance à franchir était énorme, et la vue des épées augmentait encore la difficulté.

Les spectateurs furent invités à laisser le champ libre, et à se retirer de droite et de gauche. Lorsqu'on vit ce dont il s'agissait, plusieurs personnes se levèrent et voulurent s'opposer à ce que ce tour eût lieu. — A quoi bon,

dirent-elles, exposer ainsi ses jours? n'a-t-on pas vu, cependant cette soirée, assez de choses merveilleuses? Le destin qui protége la vie des danseurs pourrait à la fin se lasser.

Alors Revel monta sur le théâtre, et déclara que Mathieu était sûr d'exécuter ce tour, sans mettre ses jours en danger, et qu'il répondait, quant à lui, des conséquences. Après tout, ceux d'entre les spectateurs auxquels cet exercice ne plaisait pas étaient libres de quitter la salle.

« Va, Mathieu, va, mon fils, » ajouta Revel en se tournant vers le fond du théâtre; « ne te laisse pas intimider par ces vains scrupules, mets le comble à ta gloire en montrant qu'il n'est pas aujourd'hui de danseur qui soit digne de se mesurer avec toi. »

Mathieu, électrisé par les paroles de son père, s'élança avec une foudroyante rapidité; mais, soit que la tête lui eût tourné en partant, ou que sa volonté eût eu une certaine part dans cette action, toujours est-il qu'il alla tomber juste sur les épées, et qu'on le vit rester sur la

place percé de vingt pointes à la fois. Alors on assista au plus pitoyable spectacle du monde; il fallut emporter l'infortuné, car il était privé de sentiment. Il vomissait le sang à pleines gorgées; on le transporta derrière le théâtre; la plupart des spectateurs s'étaient enfuis en poussant des cris de douleur. Il ne restait plus que les gens mêmes de la troupe, puis M. Lalance et ses acteurs.

On fit tous ses efforts pour rappeler Mathieu à la vie. On lui administra les plus prompts secours, on pansa ses blessures, on voulut lui faire respirer des sels et des liqueurs spiritueuses. Mais on s'aperçut bientôt que tous ces soins étaient inutiles; son sang s'échappait par cinq ou six ouvertures profondes; ce n'était déjà plus qu'un corps sans force et sans mouvement. Revel, voyant que tout espoir était perdu, tomba tout à coup dans un état d'égarement qui fit bien voir que les caractères, en apparence les plus rudes, ne sont pas toujours les moins sensibles.

Il se précipita sur le corps de son fils, et se

mit à embrasser ses mains, son visage et jusqu'à ses vêtements.

« Mathieu, » s'écria-t-il, « mon dernier enfant, réponds-moi, je t'en conjure, car tu sais bien que je n'ai plus au monde que toi pour consolation... Rendez-le-moi, ô vous qui m'entourez, dites-lui qu'il rouvre les yeux, que je puisse l'embrasser. Ne suis-je donc plus son père, et n'ai-je pas le droit de dire adieu à mon dernier enfant?... »

Revel, dont l'égarement augmentait par degrés, déchira ses habits et en fit, avec dextérité, un oreiller destiné à soutenir la tête de son fils. Il arrangea ses cheveux sur son front avec une douceur sans pareille, puis après avoir essuyé le sang qui couvrait son visage, il tomba à genoux, et appuyant l'oreille sur le cœur du mourant, il resta quelques minutes dans cette posture.

« Plus rien, » s'écria-t-il, « plus rien, ce n'est déjà plus qu'un cadavre que je serre entre mes bras... »

Il laissa tomber d'un air consterné la main

glacée qu'il tenait contre sa poitrine, puis s'emparant d'une des épées qu'on avait retirée du corps de Mathieu, il fit le tour du théâtre comme un forcené, en s'écriant :

« Où est-il?... où est le meurtrier? qu'il ne compte pas m'échapper... »

Revel, après être resté quelques instants en proie à toutes les convulsions du désespoir, finit par diriger contre lui-même l'épée qu'il tenait. On n'eut pas le temps de le désarmer, son sang coula bientôt en abondance; la blessure n'était heureusement pas mortelle. Il voulait se frapper de nouveau, mais on parvint à s'emparer de lui et à l'emporter loin du corps de Mathieu.

« Rappelez-vous, » dit-il en partant, « que ceci ne peut être que l'effet d'un pacte infernal.... Il a fallu que quelqu'un... Ah ! mon fils, mon fils, étais-je donc destiné à te survivre?... »

Ainsi parlait Revel, et s'élançant une dernière fois vers le corps de Mathieu, il y resta attaché une heure entière sans qu'il fût possible de l'en séparer. Il ordonna qu'on démolit le théâtre le

lendemain même de ce funeste événement; l'image de cette salle de spectacle eût suffi pour rouvrir sans cesse les blessures de son cœur.

VII.

La perte de Mathieu devait porter un coup cruel à la troupe des Francs-Lutins; les autres danseurs ne pouvaient plus regarder la corde sans fondre en larmes, ils pensaient à leur infortuné camarade; la mort et les souvenirs du pauvre lutin se présentaient à chaque instant à leur esprit. Revel, qui était resté longtemps plongé dans un accablement voisin de la folie, ne laissa pas d'ordonner à sa troupe, quelque temps après la mort de son fils, de se mettre en route pour

le château de la Trésorière, où elle était attendue.

Le printemps était de retour, et M. Lalance se désolait en pensant qu'il n'avait reçu ni les lettres de M. S...., ni celle que le marquis d'Asteley lui avait promise. Ces lettres devaient lui servir de passe-port pour pénétrer dans le château; sans elles, il ne pouvait guère s'y présenter.

Sa surprise et son dépit étaient d'autant plus vifs, qu'il voyait passer à chaque instant devant l'auberge des troupes de jongleurs, de danseurs et même de simples directeurs de ménageries ambulantes; et, si quelqu'un les interrogeait sur le but de leur voyage, ils répondaient tous d'un air de triomphe : « Nous nous rendons au château de la Trésorière, pour assister aux grandes fêtes qu'on y prépare. » Les feuilles des arbres commençaient à reverdir, et le temps des longues pluies était à peu près passé, ce qui rendait les voyages plus agréables et plus commodes.

Enfin, après avoir encore employé quelques jours à attendre vainement la lettre de son ami le

marquis, M. Lalance se décida à se fier dans la volonté du ciel et à se mettre en route pour le château. Il se dit que M. d'Asteley, devant se trouver chez le comte avant lui, pourrait, après tout, lui servir d'introducteur ; il se recommanderait de son nom, et nul doute qu'on ne l'accueillît avec empressement.

On paya donc l'aubergiste avec l'argent que Mathieu avait si cruellement gagné ; ensuite on attela Picard, qui ne se fit pas prier cette fois pour sortir de l'écurie, se sentant électrisé d'abord par les destinées nouvelles qui attendaient la troupe du Petit-Saint-Antoine, puis par une ou deux rations d'avoine que Dominique avait eu soin de lui faire donner quelques jours avant celui du départ.

Une partie du voyage se passa sans évènements : la vicomtesse, qui s'était décidée à se mettre en route, bien qu'elle fût fort affaiblie par sa maladie, avait insisté pour qu'on prît un chemin de traverse qui devait conduire plus promptement au château de la Trésorière. Elle respirait avec difficulté, et bien qu'elle évitât de se

plaindre, il était aisé de voir qu'elle ne supporterait qu'avec peine les fatigues du voyage. Enfin, à une certaine auberge située à quinze lieues du château, elle s'arrêta et déclara qu'elle se sentait si mal, qu'elle ne pouvait aller plus loin; alors Claire la supplia de ne point se laisser abattre et de faire un dernier effort; elle touchait peut-être au terme de ses souffrances : la pauvre femme essaya de quitter le lit où on l'avait déposée, mais elle ne put y parvenir; elle tomba en faiblesse, et fermant les yeux, elle pressa les mains de Claire pour lui dire un dernier adieu.

Claire était au désespoir et n'osait point appeler à son secours; elle savait que son père se trouvait dans la grande salle de l'auberge avec un homme que la vicomtesse tenait surtout à ne pas voir. Un étranger avait paru dans la salle à manger, précisément au moment où M. Lalance venait d'y entrer. Quelle fut la surprise de l'épicier lorsqu'il reconnut le marquis d'Asteley qui l'accueillit avec sa bonté accoutumée, mais en même temps avec la réserve d'un homme qui, après avoir consenti quelque temps à se mettre au niveau

de son inférieur, tient à reconquérir sa dignité ! Le marquis s'excusa de ne pas lui avoir fait parvenir la lettre qu'il lui avait promise, parce qu'il savait devoir passer par Saint-Didier avant de se rendre à la Trésorière ; il voulait l'engager verbalement, de la part du comte, à vouloir bien se rendre au château avec les autres troupes de comédiens qui s'y étaient donné rendez-vous. Il pria ensuite M. Lalance de lui raconter ce qui lui était arrivé depuis le jour de leur séparation.

M. Lalance lui fit alors un récit détaillé de tout ce qu'il avait souffert, et plus d'une fois, en se rappelant les maux que ses compagnons avaient endurés, il sentit ses yeux se remplir de larmes. En écoutant cette singulière relation, que M. Lalance fit avec son exaltation ordinaire, en y mêlant des faits et des sentiments souvent confus, le marquis ne douta pas que la folie du pauvre directeur n'eût fait de grands progrès depuis son départ. Il ne put croire qu'un homme doué de tout son bon sens se fût résigné à supporter de si grandes calamités, seulement pour obéir à un instinct de gloire et d'ambition ; il se

promit bien de tirer au château un bon parti de l'épicier et de s'en faire honneur comme d'une découverte.

M. d'Asteley prit bientôt congé de M. Lalance, il était attendu, disait-il, ce jour-là même, par son ami le vicomte de Mendeville; mais la vérité était qu'il se souciait fort peu d'arriver au château dans la société de l'épicier et de sa singulière caravane. Il quitta l'auberge en lui promettant de lui préparer d'avance le meilleur accueil; les portes du château lui seraient ouvertes à deux battants, et on se garderait bien de le confondre avec ces histrions et ces bateleurs qui y affluaient depuis quelques jours. Chacun honorait en lui un des hommes les plus dignes de restaurer le théâtre moderne et de le remettre sur son ancien pied de splendeur.

M. Lalance, que la froideur du marquis avait d'abord un peu choqué, se sentit remis par cette flatteuse assurance.

« Dieu soit loué! » s'écria-t-il, « nous allons donc recevoir la récompense que nous désespérions d'atteindre! Mes amis, mes chers amis,

me maudirez-vous encore ? m'accuserez-vous d'avoir sacrifié à des chimères votre bien-être et votre repos ?... Vous voyez bien que je ne vous trompais pas... »

Dominique, Daniel et Feruson, entièrement rassurés par les espérances que le marquis leur avait fait entrevoir, n'hésitèrent plus à se diriger vers le château où ils trouveraient enfin un dédommagement à tant de peines et de traverses; du reste, à mesure qu'ils approchaient, ils remarquaient que tous les gens qu'ils rencontraient n'avaient point d'autre sujet d'entretien que les biens immenses, les champs, les bois magnifiques que le comte possédait; c'était le plus riche seigneur de toute la province, sans contredit. Il possédait deux ou trois châteaux entourés de parcs, mais celui qu'il habitait était le plus vaste et le plus beau.

Cependant, lorsqu'il s'était agi de se mettre en route, Claire avait déclaré que sa compagne était trop affaiblie pour continuer le voyage; Camille était décidée à rester à l'auberge. M. Lalance sentait fort bien qu'il ne pouvait abandon-

ner à sa destinée cette femme intéressante et malheureuse qui avait consenti à partager tous leurs désastres : « Encore un obstacle, » s'écria-t-il en se désespérant, « destin cruel, quand donc cesseras-tu de nous poursuivre?... »

Ils virent passer en ce moment, sur la route, un piqueur revêtu d'une livrée éclatante; la singularité du costume de M. Lalance et de ses compagnons (ils portaient leurs habits de théâtre, même pour voyager, et cela par une raison qu'on devine) fit voir à ce piqueur à quels gens il avait affaire. « Vous n'aurez point de place, » leur dit-il, « si vous ne vous pressez pas; le château est déjà rempli de monde, et, ce matin, j'ai vu refuser la porte à plusieurs bandes de sauteurs... »

A ces mots qui lui causaient une alarme soudaine, la compagne de Claire n'hésita pas à faire un dernier effort, elle se leva et déclara qu'elle était prête à partir. M. Lalance, qui n'avait point cessé d'avoir pour elle une grande déférence, se précipita à ses genoux et la remercia de son courage. Enfin, après avoir mis une demi-journée et une nuit tout entière à parcourir le

chemin que M. d'Asteley avait fait la veille en cinq ou six heures, nos voyageurs se trouvèrent en face du château de la Trésorière.

Les gens qui ont vu ce château, avant qu'il n'ait subi les changements qui l'ont aujourd'hui presque entièrement dénaturé, peuvent dire quelle était autrefois sa magnificence. Il eût fallu un jour entier pour décrire seulement les merveilles que le parc renfermait. Le jardin, dessiné par la Chapelle, répondait, par l'élégance de sa distribution, à la richesse du château. On y voit encore aujourd'hui des bassins, des fontaines, des eaux jaillissantes. La présence réelle d'une rivière dans ces beaux lieux donne l'air du monde le plus naturel aux ponts, aux jets d'eau, aux cascades qui s'y trouvent rassemblés à profusion. L'originalité du terrain a contribué encore à en multiplier les beautés. Le parterre est isolé du jardin proprement dit par une double rangée d'arbres, où les oiseaux, qui se réfugient sous la feuillée en grand nombre, forment, dès le matin, le plus agréable concert. De tous côtés ce sont des cabinets de verdure, des îles couronnées

de fleurs et entourées de tilleuls, des pavillons au milieu des iles. Sur les gazons que la rivière parcourt, des tapis de fleurs offrent un ravissant coup d'œil et causent presque des regrets aux promeneurs qui les foulent sous leurs pas.

Quant au château, qu'il nous suffise de dire qu'il est on ne peut mieux construit, et que, de l'avis même des plus difficiles connaisseurs, il n'y a presque rien à reprendre à son architecture. La façade principale est ornée de plusieurs morceaux de sculpture très remarquables, mais qui tous ont rapport au théâtre et attestent le goût inné dans la famille de la Trésorière pour tout ce qui se rapproche de l'art dramatique. Les communs se composent de deux grands bâtiments où de nombreux domestiques peuvent être logés à leur aise. Les écuries, la vénerie sont d'accord avec la splendeur du château.

Qu'on devine la surprise du pauvre épicier, lorsqu'il aperçut cette magnifique habitation située au bout d'une interminable allée de marronniers séculaires, et dont l'aspect seul dépassait tout ce qu'il avait vu dans ses rêves de plus im-

posant. Il laissa échapper les guides de Picard, qu'il s'était chargé de diriger, et se mit à rêver à la grandeur de l'art qu'il cultivait et qui allait, par sa seule puissance, lui ouvrir les portes de ce château. A partir de ce jour, tous ses malheurs furent oubliés; les illusions, comme un essaim d'oiseaux un moment dispersés, se mirent à chanter de nouveau dans son cœur. Il ne vit plus que la noblesse de la tâche que sa persévérance lui avait fait accomplir. « Marchons, dit-il à ses compagnons; mon cœur me dit que de grandes choses nous sont réservées... »

Enhardis par ces paroles, ils entrèrent bravement dans la grande allée qui conduisait directement à la grille du château. Ils admirèrent le singulier spectacle qui se déployait sur la gauche et la droite. Les gens qui n'avaient pas encore pénétré dans les cours avaient formé là une espèce de campement. Ici, la broche tournait et les viandes rôties exhalaient leur délicieux fumet; plus loin, des jongleurs, des danseurs de corde répétaient leurs exercices en plein air, ou

bien, se souvenant du temps de la foire, se construisaient avec des toiles et des piquets des tentes qui pussent les garantir des intempéries de l'air. Ce mélange de cris et de voix donnait à ces lieux, ordinairement déserts, une vie particulière. A chaque instant, les voitures, les cavaliers ébranlaient le pavé. On remarquait dans tous les endroits qui environnaient le château cette confusion et ce mouvement qui sont les préludes d'une fête.

Mais, parmi les voitures chargées d'objets de toute espèce qui traversaient à chaque instant la grande allée, il y en eut une surtout qui attira l'attention de M. Lalance et remplit son cœur d'une bien vive émotion : c'était un lourd chariot conduit par un roulier ordinaire, et qui ne semblait guère se douter des trésors qu'il transportait. Sa voiture était entièrement remplie de décorations de théâtre, comme l'indiquaient les arbres, les forêts, les piliers dorés qu'on apercevait à travers les barreaux. M. Lalance ne put s'empêcher de s'écrier, en tendant les bras vers le chariot :

« Ah ! qui que tu sois, pouvoir mystérieux que j'ai si souvent invoqué, je te rends grâce, car, dès ce moment, mes vœux sont remplis... Oui, voilà bien les objets de notre culte ; tout cela nous appartiendra bientôt. Voyez, voyez, comme tous ces magnifiques équipages se rangent pour faire place à cette pauvre voiture où sont enfermées nos espérances... »

Camille, qui tremblait que quelqu'un ne la reconnût, bien qu'elle eût le visage couvert d'un voile fort épais, suppliait Claire d'engager son père à crier un peu moins fort. Elle craignait que ses continuelles exclamations ne finissent par attirer l'attention sur la troupe. Enfin, après maints retards causés par les piétons et les cavaliers qui encombraient l'avenue, nos voyageurs arrivèrent à la grille du château, où ils se rencontrèrent avec une foule de portefaix, de domestiques, de gens de toute espèce qui se querellaient, se coudoyaient et voulaient entrer tous à la fois.

Le suisse, après s'être quelque temps débattu avec eux, aperçut M. Lalance et ses compa-

gnons qui se tenaient debout contre la grille et attendaient patiemment que leur tour d'être introduits fût venu. Il alla droit à eux et leur dit, d'un ton brusque :

« Que voulez-vous, mendiants, vauriens ?... Croyez-vous donc que le château soit fait pour recevoir des gens vêtus comme vous voilà ? Allons, retirez-vous, si vous ne voulez pas que les domestiques du château vous chassent à coups de bâton. »

M. Lalance, qui s'était attendu, d'après les promesses de M. d'Asteley, à une réception des plus flatteuses, ne sut d'abord que répondre à cette insolente interpellation. Pour la première fois depuis son départ, il jeta les yeux sur son habillement et sur celui de ses compagnons, et s'aperçut qu'en effet leur extérieur n'était point fait pour leur attirer une grande considération. Ils étaient couverts de haillons, et la tristesse de leur visage indiquait assez leur confusion.

« Oh ! misère, misère, » s'écria M. Lalance en cachant sa tête dans ses mains, « voilà bien de tes coups !... »

Dominique, qui ne se laissait pas intimider aisément, s'approcha du suisse et lui dit qu'ils étaient envoyés au château par le marquis d'Asteley, qui avait dû prévenir le comte de la Trésorière de leur arrivée, et leur avait même dit qu'il suffisait de prononcer son nom pour se faire ouvrir les portes. A ces mots, le suisse se mit à rire, et dit, en haussant les épaules :

« Eh ! mes bons amis, c'est peut-être la centième fois depuis quelques jours que de misérables bateleurs tels que vous cherchent à pénétrer dans le château, en invoquant le nom du marquis d'Asteley. Il paraît que le marquis aime à rire, et s'est plu à envoyer ici tous les vagabonds qu'il a rencontrés sur sa route... Comment n'avez-vous pas deviné qu'il voulait s'égayer à vos dépens ?... »

Ces derniers mots mirent le comble à la désolation de M. Lalance. Il eût passé peut-être sur l'indigne réception qui venait de lui être faite ; mais la pensée d'avoir servi de jouet à M. d'Asteley, qui avait paru prendre un si grand

intérêt à lui et à sa troupe, lui parut le comble du malheur.

« Ah ! venez, mes amis, » dit-il à ses compagnons, « ne restons pas plus longtemps exposés à la risée et à la barbarie de pareils hommes. »

Cette scène et les exclamations de M. Lalance avaient fini par attirer l'attention sur lui. Les gens qui se trouvaient à la grille se mirent à le considérer avec curiosité et se formèrent en cercle autour de sa troupe. En ce moment, trois cavaliers de bonne mine, qui semblaient revenir de la chasse, se présentèrent à la grille. Leurs habits, d'ailleurs fort élégants, étaient tout couverts de poussière. L'un d'eux se faisait remarquer par son air de profonde tristesse et la pâleur qui couvrait ses traits. Sa figure était agréable, mais elle avait aussi quelque chose de flétri, de façon qu'il était fort difficile de démêler au juste son âge. Il montait un fort beau cheval, qui se cabrait, se retournait sans cesse, ce qui effrayait beaucoup les gens qui se pressaient en foule à la grille.

Ce jeune homme, dont l'œil vif et mobile annonçait l'habitude de la réflexion, parut touché de voir repousser si durement ces cinq ou six pauvres diables mal vêtus et qui paraissaient venir de bien loin; d'ailleurs, les deux femmes qui se trouvaient avec eux suffisaient pour mériter quelques égards. Il fit donc signe au suisse de leur ouvrir la grille; puis, appelant un domestique qui se tenait à cheval derrière lui, il lui ordonna de conduire les nouveaux-venus dans la partie des communs où se trouvaient déjà les autres troupes de comédiens.

Camille était plus morte que vive pendant que l'étranger donnait ces ordres; éperdue, à demi morte d'émotion, elle s'appuyait sur le bras de Claire en s'écriant :

« C'est lui!... hélas! que devenir? »

Claire la conjurait de se modérer, et la pressait fortement contre elle-même, afin de la soutenir. M. Lalance voulait remercier l'étranger qui était venu si gracieusement à son secours, mais ce dernier ne l'écouta même pas : il s'était éloigné de l'air d'un homme qui a déjà assez de

ses propres soucis, sans avoir encore à subir le témoignage de la reconnaissance d'un inférieur.

Au moment où le suisse allait refermer la grille, une sorte de mendiant se présenta et voulut entrer en disant qu'il appartenait à la troupe qui venait d'être introduite. Le suisse rappela M. Lalance pour lui demander s'il était vrai que cet homme fût en effet un des siens : ce dernier allait répondre qu'il ne connaissait pas le nouveau-venu et que tous ses acteurs étaient entrés; mais quelle fut sa surprise lorsqu'en le regardant plus attentivement il reconnut Valentin!...

C'était lui, et chacun l'appela par son nom, bien que son visage autrefois agréable et régulier fût maintenant défiguré par la maigreur. Il était couvert de haillons, et de plus il boitait; c'était la suite d'un accident qu'il n'eut pas le loisir de raconter à M. Lalance dans cette première entrevue.

Avec quels transports ils embrassèrent celui qui était en quelque sorte le dieu de la troupe,

et la rejoignait précisément au moment où elle arrivait au lieu de sa destination! Que d'exclamations, de transports sans fin! M. Lalance ne pouvait contenir sa joie et ne cessait de presser Valentin dans ses bras, comme s'il eût craint de le perdre encore.

Ce retour inattendu causa à Claire une impression si vive, que Camille fut forcée de la soutenir à son tour et de l'exhorter à raffermir son courage. Les sentiments qui remplissaient son cœur étaient à la fois confus et doux; elle n'osait regarder Valentin qu'à la dérobée; sa vue seule lui avait rendu ses hésitations passées: elle se souvenait des combats qu'il lui avait fallu autrefois soutenir contre elle-même.

Le domestique qui conduisait M. Lalance et sa troupe traversa deux ou trois cours, et, après avoir quelque temps parcouru les galeries, il arriva à un petit escalier obscur et tortueux qui conduisait aux derniers étages du château. Quand ils furent parvenus au sommet de cet escalier, ils se trouvèrent dans un vaste couloir où donnaient plusieurs chambres situées sous

les toits mêmes et séparées les unes des autres seulement par de minces cloisons.

« Voici les seules chambres qui nous restent, » leur dit le domestique, qui se nommait Philippe C..... et était particulièrement attaché à la personne du vicomte de Mendeville ; « il faudra que vous vous en contentiez au moins pour quelques jours... »

Ces chambres leur parurent de vrais palais, parce qu'ils les comparèrent aux misérables taudis qu'ils avaient occupés pendant leur voyage; ils se réunirent dans la pièce principale, celle que Camille devait occuper, et là ils se mirent à accabler de nouveau Valentin de questions et de témoignages d'amitié. Il répondit de son mieux à toutes ces caresses, s'empressa de les rassurer sur son sort, puis s'avança vers Claire qu'il trouvait plus belle que jamais, bien que les chagrins l'eussent un peu changée.

« Chère Claire, » s'écria-t-il, « puis-je vous appeler encore ma bien-aimée?... »

Claire lui ayant assuré que son cœur était libre et qu'elle n'avait point passé un jour sans

penser à lui, il éprouva une grande joie, mais qui bientôt fit place à l'inquiétude : il passa à plusieurs reprises sa main sur son front, et pria M. Lalance et ses compagnons de vouloir bien l'écouter quelques instants. Ils allaient enfin connaître un secret qu'ils souhaitaient depuis si longtemps de découvrir et qu'il n'avait plus la force de garder; après s'être recueilli quelques instants, il se tourna vers Claire et commença ainsi :

« Je vous ai déjà dit bien souvent, ma Claire, que tous mes malheurs étaient venus de vous avoir trop aimée. Avant de vous avoir aperçue un soir assise sur le seuil de votre porte, je menais la plus douce existence, rien ne troublait mon repos ; je me querellais, il est vrai, quelquefois, je me battais pour peu qu'on me cherchât dispute, j'étais emporté, colère, opiniâtre, mais si l'on joignait à cela quelques autres défauts, je pouvais être cité comme le plus parfait de tous les garçons de boutique du quartier.

» Que ne conservai-je, hélas! cette simplicité d'humeur et cet heureux genre de vie!

pourquoi fallait-il que mon repos fût troublé par une circonstance indifférente pour tant d'autres peut-être, mais qui devait avoir une suite si funeste pour un caractère aussi vif que le mien ?

» Un soir, il pouvait être neuf heures, nous étions alors en été, je passai dans une petite rue que je n'oublierai de ma vie ; je me trouvais sans emploi ; je vis sur le seuil d'une boutique une jeune fille d'environ seize ans et dont je ne puis vous dépeindre la tournure ni le visage. Je crus voir, en vérité, un astre brillant de son plus vif éclat, c'était un inexprimable mélange de toutes sortes d'agréments. Je me sentis à la fois ému, saisi, j'éprouvai je ne sais quel tressaillement, je restai quelques instants arrêté devant cette boutique; mon cœur battait plus vite que d'habitude, je voulais pousser un cri, un cri de bonheur, mais ma bouche restait entr'ouverte et je ne pouvais ni parler, ni crier. Celle que je n'avais cessé de contempler s'éloigna lorsqu'elle eut remarqué que mes yeux étaient attachés sur elle ; je restai près d'une heure enchaîné à la

même place et dans un état complet d'immobilité. La nuit était déjà fort avancée lorsque je me décidai à me retirer.

» Bientôt, j'appris le nom de cette jeune fille que je n'avais vue qu'un moment à la dérobée, mais pour l'adorer toute ma vie. Chacun me la dépeignit à sa manière; les gens qui s'aperçurent que je l'aimais me dirent d'elle tout le mal possible; c'est l'usage. Je me trouvai donc dans une étrange confusion : l'un me dit qu'elle avait dédaigné la main des plus riches marchands du quartier; j'appris aussi qu'elle devait épouser un jeune voisin qu'elle aimait éperdument; vous devinerez ma peine : généralement on s'accordait à dire que son cœur était la bonté même, mais qu'elle tirait vanité de son enchanteresse figure; son père partageait sa coquetterie et ne voyait personne qui fût digne d'aspirer à sa main.

» Tout cela ne servit qu'à m'irriter et à me faire mieux apprécier l'intervalle qui me séparait d'elle; mon humeur changea subitement : j'étais autrefois facile à vivre, doux et serviable; je devins dissimulé, enclin à la ruse, sujet à

toutes sortes de défauts, en un mot, ce qu'on appelle : « un mauvais garnement. »

» Je négligeai entièrement la boutique du vieux maître chez lequel j'étais employé alors ; il me garda longtemps chez lui, en considération de mes services passés. Je me liai avec des gens de mauvaises mœurs, des jongleurs, des joueurs de bâton, des musiciens des rues, qui achevèrent de me pervertir. Pour me distraire, je résolus d'apprendre leurs exercices, et je devins bientôt plus habile qu'aucun d'entre eux. J'avais bien mes projets en m'exerçant ainsi ; outre que la nature m'avait doué de grandes dispositions pour faire tout ce qui tient à l'agilité des doigts et du corps, je savais aussi que tous ces talents se retrouveraient par la suite. Mais, hélas ! je m'aperçus bientôt qu'il est difficile de conserver sa conscience parfaitement pure et intacte, lorsque l'on consacre tout son temps et ses pensées à de pareils exercices.

» A force de voir faire des tours d'adresse et d'escamotage, je crus qu'il était bien juste de nous payer du plaisir que les gens éprouvent à

nous regarder, en leur enlevant dans un moment de détresse leur montre ou leur bourse, quittes à leur rendre ces objets avec une égale habileté, dans un temps plus heureux. J'avais puisé ces principes dans une société de libertins, dont je ne reconnus que par la suite les manœuvres honteuses. Lorsque je voulus me séparer d'eux, il était trop tard : la justice s'empara de quelques uns d'entre eux et je n'eus plus d'autres moyens d'échapper aux poursuites dirigées contre moi que de recourir à toutes sortes de ruses et de déguisements.

» C'est ainsi que j'ai appris tous les métiers successivement. J'en changeais à chaque instant, dans la crainte d'être reconnu ; autant souvent par goût que par nécessité, je me plaisais à prendre d'autres habits et souvent un autre langage. Je trouvais un certain charme à m'amuser aux dépens des gens, en paraissant à leurs yeux sous toutes sortes de transformations; il me semblait que je me vengais ainsi de la condition misérable où je me trouvais jeté.

» Cependant, au milieu de cette vie désor-

donnée, l'amour n'avait point cessé un seul instant de me tenir attaché à son joug; je ne vivais plus que pour celle dont l'image se représentait à chaque instant en moi-même et toujours sous des couleurs plus belles. J'avais déjà employé inutilement plusieurs moyens pour m'introduire près d'elle; j'avais vu tous mes plans déjoués. Enfin, un jour, désespéré, ne sachant comment triompher d'un amour que rien ne pouvait étouffer en moi, je m'échappai dans la campagne et marchai toute une journée sans trop savoir où se dirigeaient mes pas. Vers le soir, je vis tout à coup passer devant moi un personnage d'une taille gigantesque qui me dit d'une voix formidable : « Tu es à moi déjà, mais il faut que tu t'accoutumes à exécuter ce qu'il me plaira de te commander. » En même temps, il se pencha vers moi et murmura à mon oreille quelques mots qui me firent tressaillir. Il me présenta un livre sur lequel il m'ordonna d'écrire mon nom. Il s'éloigna en prononçant certaines paroles dont je ne compris pas bien le sens.

» A partir de ce jour, je crus être un tout

autre homme ; j'exerçais, sur tous ceux qui m'entouraient, une influence dont je ne me rendais pas bien compte. On me craignait, quelquefois même on me témoignait une certaine déférence. J'avais toujours été entraîné vers la danse et la comédie par un goût invincible qui m'avait fait négliger les choses importantes de la vie ; j'acquis tout à coup dans ces deux arts une incontestable supériorité. J'étais surpris moi-même de la perfection avec laquelle j'exécutais des exercices que j'essayais pour la première fois. Je jonglais, je dansais, j'aurais, je crois, défié les plus habiles sauteurs de se mesurer avec moi. Je n'avais cependant d'autre éducation que celle que le hasard et les circonstances m'avaient donnée.

» Mais au milieu des soins divers qui m'occupaient, car je savais, mon cher maître, que, pour m'introduire chez vous, je n'avais d'autres moyens que de surpasser tous les gens que vous voyiez, je n'avais cessé d'être poursuivi pour une maudite affaire où je m'étais trouvé mêlé, sans y avoir pris cependant une part directe.

» Cette affaire a été la cause de mon arrestation à l'auberge de B..... C'est pour elle aussi que je tenais à quitter Paris, où je savais qu'on pourrait tôt ou tard me découvrir. Me pardonnerez-vous, mon cher maître, et vous, belle Claire, les subterfuges que j'ai employés pour vous contraindre à céder à mes projets ? Je profitais de votre amour pour le théâtre, et je faisais chaque jour mes efforts pour vous détourner du commerce que, du reste, j'ai toujours moi-même détesté. Afin d'affermir vos résolutions et donner plus de poids aux avis que je vous donnais, j'employais le talent ventriloque que je possède à vous donner des avis mystérieux qui semblaient sortir du plancher ou des murailles, et ne venaient, en réalité, que de mon gosier. S'il y a quelque chose au monde qui puisse faire excuser tant de fourberies, c'est l'ardente passion qui ne cessait de me consumer ; je n'avais d'autre but que de me faire aimer de Claire, de lui plaire et d'effacer tous ceux que je pouvais appeler mes rivaux.

» Je n'avais, j'en conviens, ni réflexion ni

bon sens ; je me figurais que, pour s'emparer du cœur le plus parfait du monde, il suffisait de quelques actions extraordinaires, d'une renommée qui me fût particulière. Funeste pensée qui m'a mis dans la triste situation où me voici, qui, en bouleversant mes idées, en me jetant sans cesse dans une route tortueuse, a fait peser sur moi un anathème que même le plus tendre retour ne pourrait plus maintenant conjurer !... »

Ici Valentin cessa de parler, et fit bien voir que son cœur, pour être parfois un peu frivole, n'avait jamais été absolument perverti. On lisait sur son visage une sincère émotion, et on devinait que, s'il avait commis quelque grave imprudence à une autre époque de sa vie, ses regrets et l'anxiété où il vivait depuis si longtemps devaient au moins l'avoir expiée. Claire, touchée de la peine où elle le voyait plongé, l'engagea à mettre de côté ses inquiétudes, et à avoir quelque confiance dans les décrets du sort qui venait de les réunir. Valentin lui sut bon gré de ces marques de

bonté, ce qui ne l'empêcha pas de promener ses yeux autour de lui d'un air attristé... « Où est Lionne, » dit-il, « et pourquoi donc n'est-elle pas avec nous?... »

Alors il fallut bien lui avouer que Lionne n'était plus, et lui faire en même temps connaître les diverses circonstances qui avaient accompagné sa mort. Valentin resta quelques instants plongé dans l'abattement et ne put retenir un soupir.

« Vous m'aviez promis, » dit-il, « de veiller sur elle et de me la conserver; pourquoi n'avoir pas tenu votre promesse?...»

Claire ne lui répondit pas; elle tira seulement de sa poche un petit collier rouge sur lequel on lisait : « J'appartiens à Claire. » La vue de ce collier augmenta d'abord, puis calma un peu la tristesse de Valentin. Il se promit bien de le conserver comme un tendre souvenir de celle qu'il avait tant aimée.

«Mon rôle est fini, » ajouta-t-il, «c'en est fait, je n'ai plus rien à espérer. En vous quittant, j'ai été enfermé dans une prison d'où je ne

devais sortir que pour être jugé. Bien que je sois innocent, j'ai craint néanmoins la sentence de mes juges. Je me suis évadé; je puis être repris d'un moment à l'autre, alors tout sera dit pour moi. Je finirai mes jours dans la honte, sans amis, sans soutien.... »

L'émotion l'empêcha de continuer, et, pour la première fois de sa vie peut-être, quelques larmes s'échappèrent de ses yeux. M. Lalance entreprit de le consoler.

« Non, » s'écria-t-il, « il ne faut pas croire qu'un homme d'un esprit aussi supérieur que toi ira finir ses jours dans une prison comme un coupable ordinaire qui n'aurait jamais eu d'autre but que l'imposture et le crime. Je fais, quant à moi, une grande différence entre l'homme qui commet une seule faute par hasard ou par imprudence, et celui qui vit dans l'endurcissement... Va, je te pardonne, mon Valentin, les ruses et les intrigues que tu as employées pour t'emparer de moi, car tout cela a du moins eu pour excuse de grands talents qui nous ont été parfois d'un utile secours. Avec des inclinations plus sim-

ples et un caractère plus tranquille, tu n'aurais peut-être pas eu cette supériorité qui donne à toutes tes actions un si brillant caractère... Ne crains rien, mon fils, tu es avec nous et personne ne te découvrira; nous saurons te protéger. Le ciel, qui t'a rendu à notre tendresse, veillera sur toi; il ne voudra pas que les sentiments d'une joie si pure soient troublés par une nouvelle séparation...»

Un peu remis par ces paroles, Valentin sentit se dissiper une partie des angoisses qui l'accablaient. Il fut convenu qu'il resterait caché à tous les yeux, tant que la troupe séjournerait au château; car, s'il n'eût pas dansé en public à l'auberge de B...., il n'eût sans doute pas été découvert.

Le reste de la soirée fut employé à causer amicalement et à convenir des scènes que la troupe représenterait pendant les fêtes. Bientôt, par les soins du piqueur du vicomte de Mendeville, on servit dans une des chambres un souper composé de viandes froides et de quelques conserves. Il y avait bien longtemps, hélas!

que nos voyageurs n'avaient fait un si bon repas; ils bénirent le sort qui n'avait point voulu qu'ils fussent oubliés au milieu du trouble et du désordre qui régnaient dans le château.

Le lendemain, à leur réveil, ils furent agréablement surpris d'entendre les oiseaux du parc qui chantaient dans les charmilles. Le vent du matin agitait les marronniers, qui mêlaient leur murmure à celui des jets d'eau des bassins. Camille occupait une chambre voisine de celle de Claire, située dans le fond même du corridor, et de laquelle on apercevait le parterre, les pelouses et les principales allées du jardin. Elle se mit à écouter attentivement le bruit d'une cascade voisine qui tombait dans le creux d'un rocher artificiel, avec je ne sais quel bruit mélancolique qui s'accordait bien avec les soupirs que le chagrin lui arrachait. Elle sentit son cœur pénétré d'une émotion nouvelle. Ce parc réveillait en elle tant de souvenirs! C'était là, dans cette allée écartée et rendue sauvage par le défaut de culture, qu'elle avait reçu les

premiers aveux de celui qu'elle devait tant aimer ; là aussi qu'elle avait essuyé les marques d'un dédain dont elle ne devait jamais triompher.

Elle prit les habits les plus simples et se couvrit le visage de son voile. M. Lalance lui fit proposer par Claire de parcourir les allées du parc, dont il avait déjà admiré la veille l'étendue et la beauté. Elle accepta, bien qu'elle fût encore faible et languissante. Mais il lui semblait qu'elle supporterait plus facilement, dans la société de ses nouveaux amis, les souvenirs accablants que la vue de ces beaux lieux réveillait en elle. Il était encore si matin, qu'elle ne craignait pas de rencontrer dans le parc quelque promeneur qui pût la découvrir. D'ailleurs, qui donc eût jamais songé à trouver la vicomtesse de Mendeville cachée sous de pauvres habits, et mêlée à une troupe de danseurs nomades ?

Le parc, que les vapeurs de la matinée enveloppaient encore à demi, avait un double caractère de douceur et de majesté que n'ont

pas toujours les jardins d'une grande étendue. Ordinairement, la grace y est entièrement sacrifiée à la symétrie. Là tout était, au contraire, aussi gracieux que naturel. A chaque pas, M. Lalance et ses compagnons entraient dans de nouvelles extases. Ils admiraient ces belles eaux asservies à mille caprices, qui semblaient plier leurs tendres accents aux impressions de la rêverie. Les prairies, les groupes d'arbres, les bosquets sans nombre où le soleil ne pénètre jamais, offraient l'image d'un séjour enchanteur.

Arrivés à un certain enfoncement, ils furent étonnés de rencontrer deux personnes qui s'entretenaient à voix basse sur un banc de gazon et n'étaient séparées d'eux que par une épaisse charmille. La vicomtesse parut saisie de frayeur et leur fit signe de s'arrêter. M. Lalance avait reconnu le marquis d'Asteley; mais il ne put voir le visage de son interlocuteur, qui était presque entièrement caché par le feuillage. Camille, en entendant cette voix dont l'accent devait la faire mourir d'émotion, fut obligée de s'appuyer contre un arbre pour ne pas chanceler : une

pâleur mortelle couvrit son visage, elle étendit à demi la main vers le banc de gazon, et, bien qu'elle fût presque insensible à ce qui se passait autour d'elle, elle entendit cependant l'entretien suivant :

« Voyez, » disait l'étranger, « s'il est possible d'opposer plus de résignation et de constance que je ne le fais depuis quelques jours? A quel prix il me faut acheter, hélas! une faveur presque chimérique et d'orgueilleux bienfaits qui ne serviront qu'à prolonger une vie à laquelle je ne tiens plus! Je remplis le rôle d'un domestique de confiance ou tout au plus d'un intendant. Mes journées se passent à donner audience à des baladins, aux sauteurs qu'un homme capricieux a rassemblés ici... Je me trouve dans l'obligation de préparer sans cesse de nouveaux spectacles! Quel oubli de moi-même!... Cette pelouse qui est devant nous doit être aujourd'hui remplie de jeux et de spectacles de toute espèce arrangés par moi, et personne ne se doutera des efforts qu'il m'aura fallu faire pour préparer toutes ces folies..... Figurez-vous un homme que l'on for-

cerait à rire et à danser quand il a le cœur perdu dans la peine et les yeux noyés de larmes. Telle est la situation où je me trouve, et s'il me fallait absolument remplir un rôle au milieu de ces divertissements, je crois que ce serait celui de fou que je choisirais... »

Le marquis répondit à son ami, mais en baissant la voix. Le vicomte de Mendeville détournait la tête et semblait plongé dans un profond découragement contre lequel les conseils de l'amitié ne pouvaient rien. Camille crut démêler au milieu des discours du marquis les mots de *patience* et de *nécessité*.

« Vous joueriez trop gros jeu, mon cher ami, » ajouta M. d'Asteley, « en prenant ici le rôle dont vous parliez tout à l'heure ; il ne faut pas qu'un jour de désespoir détruise la suite de tant d'épreuves. Vous avez ici des engagements que votre résignation a rendus en quelque sorte sacrés et que vous ne pouvez rompre sans manquer à votre propre cœur. Laissez donc passer le temps de ces fêtes, et alors vous vous saurez bon gré d'avoir persévéré dans votre

dessein ; il faudra bien qu'on rende justice à votre zèle... »

Le vicomte haussa les épaules et resta quelques instants occupé à considérer les ouvriers qui disposaient sur la pelouse les estrades et les amphithéâtres. Il reprit, comme en se parlant à lui-même :

« Si je méprise ici quelqu'un, c'est assurément moi. N'est-ce point une honte que de vivre comme je le fais maintenant ? Mais aussi j'espère que tôt ou tard le sort me tiendra compte de ce que je souffre... Quant à celle qui est la cause de mes chagrins, il faudra aussi que le destin me venge...... »

— « Vous y pensez toujours, cher ami ?... »

— « J'y pense, mais pour ne point laisser refroidir mon mépris.... »

En ce moment, un cri se fit entendre derrière la charmille. Le marquis d'Asteley fit un mouvement, et se levant brusquement :

« On nous écoute, » s'écria-t-il, « nous ne sommes pas seuls..... »

Il fit aussitôt le tour du banc de gazon, et apercevant M. Lalance dans l'allée voisine :

« Eh ! vous voilà, mon cher directeur, » dit-il en lui tendant la main, « que faisiez-vous donc derrière cette charmille ?.... Voilà plus de huit jours que nous vous attendons et que j'ai annoncé votre arrivée au comte de la Trésorière..... »

M. Lalance aurait bien voulu pouvoir faire au marquis quelques reproches sur son ingratitude qui avait failli devenir si funeste à sa troupe et à lui, mais il aima mieux cacher sa peine : il savait qu'il n'est point prudent de faire sentir aux gens d'un rang élevé les torts qu'ils peuvent avoir envers leurs inférieurs. Il se contenta de s'incliner humblement devant le marquis, et le remercia de vouloir bien encore penser à lui.

« Cher ami, » dit M. d'Asteley en se retournant vers le vicomte, « permettez-moi de vous présenter M. Lalance, la fleur de la scène moderne, le plus grand acteur de France, le directeur le plus persévérant que vous puissiez

rencontrer. Son instruction est étendue, et son cœur est pénétré du plus vif sentiment de son art.... Il joint à tant de qualités celle d'être modeste et de ne point tirer vanité de ses talents...»

Le marquis se pencha à l'oreille du vicomte, et ajouta en souriant :

« C'est un fou très original, et qui pourra quelquefois divertir votre oncle.... »

— Soyez le bienvenu, mon ami, » dit le vicomte de Mendeville à M. Lalance, d'un air de bonté qui n'avait rien de commun avec le ton de légèreté du marquis, « je regrette, en vérité, que vous soyez venu si tard. Je crains que vous n'ayez été mal logés, vous et vos acteurs; car le château est encombré de gens inutiles, et qui ne paraîtront même pas à la fête.... Mais enfin je donnerai des ordres pour que vous soyez traités aussi bien que possible.... »

M. Lalance se confondit en actions de grâces, et dit au vicomte qu'il n'avait qu'à se louer de l'accueil qui avait été fait à sa troupe et à lui au château de la Trésorière. Il protesta de son zèle, et promit de faire tous ses efforts pour mé-

riter les suffrages du comte et de son illustre compagnie.

« Je vous recommande ce drôle, » reprit M. d'Asteley en prenant l'oreille de Valentin qui cherchait à se cacher derrière ses camarades. « Je veux être damné s'il n'y a pas plus de ruse et d'adresse logées dans cette cervelle que dans celle de beaucoup de gens cités dans le monde pour la supériorité de leur esprit..... Quant à cette jeune fille, qui se tient là-bas à l'écart, la tête baissée, je ne vous en dis rien, car ses beaux yeux parlent assez pour elle. Priez-la donc d'approcher et de surmonter cette modestie qui empêche de démêler les perfections répandues sur sa personne. »

Le vicomte, qui n'avait pas encore remarqué Claire, la contempla attentivement, et fut frappé de sa beauté; il ne s'expliquait pas qu'une si belle personne fît partie de cette misérable troupe.

« Et cette autre belle, » reprit le vicomte, « qui semble vouloir nous dérober ses traits sous

ce long voile, n'aurons-nous donc pas aussi le droit de la regarder ?

— Monsieur..., » s'écria Claire d'une voix tremblante et en se mettant devant la vicomtesse, « elle est muette...; mais elle danse à ravir.

— Muette ? » dit le vicomte, « quel dommage ! Elle paraît jeune, et pour peu qu'elle vous ressemble, ma jolie petite, il est à regretter qu'elle s'obstine à nous cacher son visage. Elle veut sans doute nous en réserver la surprise pour le jour de la représentation. S'il en est ainsi, c'est à merveille; je n'ai plus le courage de la blâmer, et j'insiste pour qu'elle reste voilée... Allons, courage, mes enfants, du zèle, de l'ardeur; c'est aujourd'hui que les divertissements commencent; vous aurez affaire à des juges sévères, mais très justes au fond; vous les verrez empressés de vous applaudir et d'accorder à vos talents le prix qu'ils auront mérité.... »

En ce moment, trois domestiques, qui cherchaient depuis une heure le vicomte dans tous les coins du parc, arrivèrent près de lui essouf-

flés et le visage couvert de sueur; ils lui remirent chacun un billet du comte de la Trésorière qui s'était réveillé plus tôt que de coutume, et n'avait eu rien de plus pressé que d'accabler son neveu d'ordres et de recommandations de toute espèce.

« Vous le voyez, » dit alors le vicomte en se tournant vers M. d'Asteley, « c'est une domination perpétuelle, je ne m'appartiens pas un seul instant; on me dispute même les premières heures de la matinée... »

Il fit signe aux domestiques de se retirer, et ordonna à l'un d'eux de dire au comte, son oncle, qu'il allait sur-le-champ se rendre près de lui. Il resta quelques instants encore avec M. Lalance et ses associés, et les mit en peu de mots au courant de ce qu'ils avaient à faire; ils devaient, avant tout, donner à leurs scènes et à leurs exercices un cachet original : de la nouveauté, de l'imprévu à tout prix. Telle devait être la devise des comédiens admis au château. Le comte de la Trésorière avait, depuis son enfance, le goût du théâtre et de la comédie; et

comme il n'avait point cessé de faire venir chez lui les plus habiles comédiens et les mimes les plus divertissants, il avait le goût sévère, et même un tant soit peu blasé.

Le vicomte prit alors congé du marquis en s'écriant : « Je n'ai plus la tête à moi, en vérité, et crains bien de ne pouvoir résister à tant de secousses; mais enfin, puisque vous le voulez, je ne me découragerai pas et ne me repentirai de rien si vous continuez à m'aimer. » En disant ces mots il pressa la main de M. d'Asteley, et courut en toute hâte vers le château.

Il était écrit, dans le programme affiché au bout de la grande galerie du château, que les jeux et les exercices commenceraient dès le matin; mais on savait généralement que les théâtres ne seraient guère ouverts que sur les deux heures de l'après-midi. On tirerait à ce moment deux coups d'un petit canon placé dans l'une des cours, et les spectateurs seraient invités à venir prendre place sur les gradins de la pelouse.

Bien que la matinée ne fût guère avancée, cette pelouse, qui était émaillée de fleurs et

remplie de bouquets d'arbustes, offrait déjà un spectacle vraiment merveilleux. M. Lalance ne savait comment exprimer l'admiration que lui inspirait le théâtre principal, qu'on avait construit au milieu du parc ; les plus ingénieuses ressources de l'architecture et de l'art de décorer la scène y avaient été réunies. Les peintures, faites pour être vues de jour, étaient toutes différentes de celles des décorations proprement dites : les machinistes étaient à leur poste, et l'on vantait avec raison leur habileté.

Bientôt on vit s'ouvrir les galeries, et les promeneurs se répandirent dans les jardins ; bien que chacun en connût déjà les agréments, on ne se lassait pas de s'égarer dans ces riants détours, comme si on les eût parcourus pour la première fois. Les jeux commencèrent à deux heures précises ; le maître des cérémonies avait été chargé par le vicomte de Mendeville d'introduire sur la scène, à tour de rôle, les différentes troupes de danseurs qui devaient paraître le premier jour. Il fallait surtout éviter la confu-

sion, car les querelles et les disputes étaient à craindre entre gens de cette espèce.

Les danseurs qui parurent d'abord sur le théâtre ne firent qu'exécuter les tours les plus communs de la danse de corde. M. Lalance, placé dans un coin de la pelouse, tout à fait à l'écart, s'étonnait même qu'on eût admis sur cette scène magnifique des danseurs d'un mérite si mince. Quand ces premiers exercices furent terminés, on vit commencer les ballets; c'était assurément le spectacle le plus gracieux de la fête. On reconnut le goût du vicomte de Mendeville au choix des costumes. Les danseurs étaient vêtus d'habits blancs qui produisaient un fort bon effet; les jeunes filles étaient pour la plupart jolies, et les airs des ballets si bien choisis, que les yeux et les oreilles étaient partagés entre le plaisir de la danse et celui de la musique.

Vers les quatre heures, on vit s'ouvrir la porte principale du château. Des acclamations, des cris de joie, des vivat retentirent dans toute l'étendue du parc. On vit s'élever en l'air une

pluie de fleurs formée par les jeunes danseuses qui se trouvaient sur le théâtre; le maître des cérémonies fit tirer quelques coups de canon. Ces fanfares, ces bruits extraordinaires étaient causés par l'apparition du comte de la Trésorière qui descendait en ce moment les marches du château avec une majestueuse lenteur qui convenait à la fois à son rang et à son embonpoint. Le comte était d'une grosseur prodigieuse; sa perruque, magnifiquement poudrée, augmentait encore le volume de sa tête; il aimait à étaler les plus fines dentelles et à porter des habits d'une couleur tranchante, de façon qu'on l'eût pris de loin pour un panier de fleurs.

Qui donc eût jamais dit que le comte de la Trésorière avait été dans son temps un excellent danseur? Il avait conservé le goût de la danse, mais l'exercice lui en était entièrement interdit. Il ne marchait jamais qu'appuyé sur deux domestiques qui n'avaient point d'autre emploi que de lui prêter le soutien de leur épaule.

Le comte alla se placer sur un gradin déjà tout rempli de monde. On lui avait réservé un

très beau fauteuil en velours cramoisi, qui ressemblait à un trône. Lorsqu'il fut assis, ce qui ne se fit point sans une certaine difficulté, les orchestres, disposés sur la pelouse de distance en distance, remplirent l'air d'harmonieuses fanfares. On vit s'élever des jets d'eau de tous les bassins; les battements de mains, les cris de joie se mêlèrent à ces divers bruits. Le comte agita la main à plusieurs reprises comme pour remercier les gens qui l'entouraient de ces témoignages d'allégresse; sa physionomie, habituellement impassible, était, ce jour-là, animée des rayons de la joie.

Le vicomte de Mendeville, voyant son oncle assis dans son fauteuil, ordonna aux danseurs de recommencer leurs divertissements, comme s'ils n'avaient point encore paru : mais soit qu'ils éprouvassent déjà une certaine fatigue, soit que la présence du comte les intimidât, ils manquèrent de précision dans leurs mouvements; il y eut même un certain désordre qui nuisit à l'effet de l'ensemble. Heureusement, la cloche du diner se fit entendre juste au moment où les spec-

tateurs, trompés dans leur attente, n'accordaient plus à ce ballet qu'une médiocre attention.

Le soir, le parc fut illuminé dans toute son étendue. Il en devait être ainsi pendant la durée des fêtes. Revel, sur la troupe duquel on comptait pour donner de l'éclat au théâtre, avait formellement refusé de jouer dans le jour, parce qu'il savait que la danse et les exercices gagnent beaucoup à être vus à la lumière; mais, quand la nuit fut venue, il consentit à donner une représentation où il déploya sa pompe ordinaire : on reconnut alors que la troupe des Francs-Lutins était sans contredit la plus brillante de toutes celles qui avaient déjà paru. Le comte ordonna même que le grand théâtre de la pelouse leur fût exclusivement consacré. Cet ordre jeta M. Lalance dans le désespoir; il comprit qu'il ne pourrait paraître que sur un des théâtres des points latéraux, et encore devant un petit nombre de spectateurs, sans gloire, sans éclat; le comte de la Trésorière ne le verrait même pas.

Cependant, le marquis d'Astley, à qui il

avait fait part de son chagrin, lui avait remis, pour le dédommager, une sorte de pièce satirique qu'il s'était amusé à composer avec le vicomte de Mendeville. Cette pièce, d'un genre libre et capricieux, était remplie de traits mordants, dirigés contre les hommes en général, mais principalement contre les habitants du château. Toutes les règles de la composition ordinaire y avaient été ouvertement violées, mais on démêlait, à travers les extravagances de l'action, un sens profondément philosophique. Tracée sur un plan frivole, elle semblait avoir été en même temps dictée par une sorte de tristesse, ce qui tenait à la tournure d'esprit des deux auteurs. Cette pièce plut à M. Lalance, précisément à cause de son caractère singulier, et il résolut de la faire répéter à sa troupe avec le plus grand soin. Il espérait, lorsqu'on serait fatigué des exercices et des danses de la troupe des Francs-Lutins, obtenir la permission de la représenter en guise d'intermède.

Tandis que les danseurs de Revel émerveil-

laient les spectateurs, le vicomte de Mendeville, qui n'avait rien de plus pressé que de quitter le théâtre dès que sa présence n'y était plus nécessaire, se promenait dans une allée du parc avec M. d'Asteley que cette représentation ne divertissait guère plus que lui. Le vicomte entendit alors plusieurs personnes qui se promenaient dans une allée couverte et ne se doutaient guère qu'il fût si près de là se dire entre elles à voix basse :

« Il faut avouer que jusqu'à présent le vicomte a bien peu justifié la confiance de son oncle; il ne nous a guère offert que des spectacles de foire et de place publique. Fallait-il faire de si pompeuses annonces, promettre tant de choses nouvelles pour n'arriver qu'à un aussi pauvre résultat?

—Vous voyez bien, » dit alors le vicomte au marquis, « que les gens qui sont réunis ici me regardent comme un véritable *factotum* chargé de les divertir et que l'on peut blâmer ou applaudir comme un de ces histrions que nous venons tout à l'heure de voir paraitre sur le théâ-

tre... Ah! si les étrangers qui me blâment pouvaient voir le fond de mon cœur et savoir ce qui se passe en moi, ils comprendraient peut-être que je puis me tromper en fait de plaisir et me jugeraient avec un peu plus d'indulgence... »

Tout en conversant ainsi, le vicomte et son ami atteignirent la partie du parc la plus isolée et se trouvèrent dans une allée déserte sur laquelle donnaient les lucarnes du bâtiment des communs; ils entendirent, en passant, une harpe qui préludait et dont les sons paraissaient sortir d'une fenêtre située sous les toits. Ils s'arrêtèrent d'un commun accord et prêtèrent l'oreille; mais la harpe cessa presque aussitôt de se faire entendre.

« Voilà qui est singulier! » s'écria M. d'Asteley, « j'avais cru reconnaître...

— Allons donc, » ajouta Mendeville, « vous voulez apparemment me reprocher mes faiblesses, mais c'est un soin que vous pouvez maintenant vous épargner... »

Ils parcoururent cette allée quelques instants,

espérant que la harpe se ferait entendre de nouveau, mais leur espoir fut trompé. Ils obéissaient tous les deux machinalement à une pensée qu'ils n'osaient se communiquer ; ils prirent enfin le parti de rentrer au château, ils craignaient que la représentation ne fût achevée et que leur présence ne fût jugée nécessaire.

En traversant le vestibule, ils rencontrèrent M. Lalance, qui s'approcha du marquis et le supplia, dans les termes les plus pressants, de vouloir bien permettre à sa troupe de paraître le lendemain sur le grand théâtre. M. d'Asteley se tourna vers le vicomte comme pour lui demander son consentement ; ce dernier déclara qu'il n'avait rien à refuser à la troupe que son ami protégeait. Il fut donc convenu que la troupe de M. Lalance aurait le droit de jouer le lendemain, mais seulement dans la journée, attendu que le théâtre était promis pour le soir à la troupe de Revel, et cela, d'aprés les ordres mêmes du comte.

Le lendemain donc, à deux heures précises, le maître des cérémonies s'avança sur le théâtre,

et après s'être incliné profondément, il annonça les débuts de la troupe du *Destin*. M. Lalance avait jugé à propos de donner à sa troupe ce nouveau nom en entrant au château, comme pour indiquer la destinée aventureuse qu'il avait suivie avant d'y arriver. Le comte, qui s'était levé, ce jour-là, plus tôt que de coutume, était assis sur son estrade; il était entouré de ses courtisans ordinaires, qui se penchaient sans cesse vers son fauteuil, s'attachant à découvrir un sens profond dans chaque parole qui lui échappait. Lorsque le maître des cérémonies eut fait son annonce, le comte dit en s'éventant le visage avec son mouchoir brodé : « Voyons donc la troupe du Destin. »

Nous laissons à deviner l'effet que produisirent nos infortunés voyageurs, lorsqu'ils parurent sur le théâtre avec leurs vestes rouges où se trouvaient des pièces jaunes et bleues, et leurs pantalons dont il eût été bien difficile d'indiquer la couleur.

A leur entrée, les spectateurs firent entendre des huées et des éclats de rire. Le comte entra

dans une indignation affreuse, frappa du poing sur le bras de son fauteuil; son visage devint en même temps presque aussi rouge que l'étoffe de son fauteuil; il jura de tirer vengeance de cette indigne raillerie : il fit venir aussitôt son neveu près de lui et se mit à lui reprocher dans les termes les plus vifs d'avoir laissé paraître sur le théâtre des mendiants ramassés sur la grande route; ce fut ainsi qu'il qualifia les danseurs de la troupe du Destin. Le vicomte de Mendeville sentit alors son cœur palpiter avec une force singulière, il se mordit les lèvres et eut besoin de faire sur lui-même un grand effort pour ne pas répondre à son oncle qu'il n'avait pas prétendu, après tout, se rendre responsable de tous les détails de la fête. Il aima mieux pourtant endurer les invectives du comte, afin de voir où tout cela le conduirait. Il s'empressa d'aller dire au maître des cérémonies qu'il eût à renvoyer à l'instant même ces danseurs si mal vêtus, ou du moins qu'il les engageât à aller prendre un costume un peu moins délabré.

M. Lalance, qui se trouvait dans un trouble

extrême, répondit au maître des cérémonies qu'il n'avait pas besoin de pareils ordres pour quitter un théâtre où les acteurs étaient jugés sur leur habit et non sur leur talent. Il se retira donc et eut soin de cacher sa honte tant qu'il fut dans le parc; mais une fois dans sa chambre, il s'abandonna à tout son chagrin. Valentin, qui craignait d'être découvert, n'avait pas voulu se joindre à la troupe; mais dès qu'il vit couler les larmes de M. Lalance et qu'il connut la cause de son chagrin, il n'y tint plus, et se levant brusquement :

« A moi, Dominique, » s'écria-t-il, « à moi!...»

Il disparut et alla s'habiller dans une chambre voisine, en prenant la pièce la moins mauvaise du costume de chacun. Lorsqu'il fut prêt, il revint devant M. Lalance.

« Mon cher maître, » dit-il, « est-ce un point décidé? Si je vous fais encore une fois triompher dans cette occasion difficile, si j'obtiens les suffrages de l'illustre assemblée devant laquelle vous venez d'échouer, me promettez-vous enfin

de m'accorder ce que j'implore depuis si longtemps?...

— Je te le promets, » reprit M. Lalance, « et cette fois tu peux compter sur ma parole. Je crains seulement que la fatigue d'une longue route et l'inaction ou tu es resté ne te permettent pas de montrer tout ce que tu sais faire... »

Valentin, pour toute réponse, se mit à faire dans la chambre quelques pas avec sa grace ordinaire. Daniel fut envoyé près du marquis d'Asteley; on le chargea de lui demander si le théâtre était encore libre ; le marquis fit répondre à M. Lalance qu'il y avait encore quelques instants jusqu'à l'heure du dîner, mais qu'il fallait se hâter d'en profiter : Valentin, se sentant alors enflammé d'ardeur, embrassa ses amis pour exciter son zèle et descendit aussitôt dans le parc. M. Lalance et ses compagnons volèrent sur ses traces en faisant des vœux pour sa réussite. Au moment où Valentin parut sur le théâtre, le comte allait se lever de son fauteuil pour se rendre dans la salle à manger.

« Qué..... quel est encore ce mi..... misérable? » dit-il en voyant paraître Valentin.

Le marquis d'Asteley, qui se trouvait près de lui, le pria de vouloir bien se rasseoir pour quelques minutes.

Tel un cheval vigoureux frappe la terre d'un air d'emportement avant de prendre sa course, ainsi Valentin, une fois sur le théâtre, se mit à frapper du pied la corde à plusieurs reprises avec une vigueur singulière; il lui fit presque toucher le plancher. Ce mouvement extraordinaire suffit pour exciter l'étonnement général; on cria d'un commun accord : Silence! comme si pour regarder ces exercices il y eût eu besoin que le silence fût établi.

Un des premiers tours que fit Valentin fut de s'élancer de l'une des extrémités de la corde sur cette partie inclinée où les danseurs ordinaires ne marchent qu'avec d'extrêmes précautions. Les assistants parurent effrayés; ils craignaient que ce téméraire ne tombât. Mais Valentin leur eut bientôt prouvé que leur crainte n'était point fondée; car, à l'aide d'un simple

mouvement de reins, il se rejeta en arrière sur la corde même, avec une si prodigieuse agilité, qu'on oublia la force pour n'applaudir que la grace.

Il se mit alors à exécuter les pas les plus variés; on devinait aisément qu'ils avaient tous été inventés par lui; quel autre danseur eût pu les entreprendre? Il fut bientôt interrompu par les cris d'admiration que les assistants firent entendre; le comte de la Trésorière était dans l'enthousiasme, et ne cessait d'agiter son mouchoir pour mieux témoigner sa joie. Il voulut savoir le nom du directeur de la troupe à laquelle ce danseur appartenait, et pour lui exprimer tout son contentement il annonça l'intention de le faire dîner avec sa troupe, ce jour même, à sa table. Ceci expliquait encore mieux que tout le reste les bizarreries du caractére du comte, qui souvent faisait dîner avec lui de simples bateleurs, tandis qu'il refusait de recevoir des gentilshommes ses voisins, sous prétexte qu'ils n'étaient point assez nobles pour lui.

Le maitre des cérémonies, instruit heureuse-

ment à temps de la décision que le comte venait de prendre, s'empressa de faire revêtir à M. Lalance et à ses associés des habits un peu meilleurs que ceux qu'ils portaient d'habitude. On devine l'effet que produisirent nos voyageurs, mêlés à des gens du plus haut rang. Le vicomte de Mendeville avait eu soin de les faire placer entre M. d'Asteley et lui, car il craignait que leur tournure et leur langage naïf n'apprêtassent à rire au reste des convives, ce qui lui eût causé un véritable déplaisir; il les regardait déjà comme ses protégés.

Cependant les convives furent bien étonnés lorsqu'à la fin du repas M. Lalance, qui s'était vu amené par le marquis d'Asteley à disserter sur l'art dramatique, se mit à étaler sur cette matière les connaissances les plus profondes avec un enthousiasme qu'on ne trouve pas toujours chez des acteurs habitués à être applaudis sur des scènes élevées.

Le comte lui-même fut émerveillé des saillies ingénieuses que M. Lalance mêlait sans cesse à l'entretien; le marquis d'Asteley l'ayant mis en

peu de mots au courant de l'existence et de l'origine de l'épicier, le comte exigea qu'il lui racontât lui-même l'histoire de son voyage. M. Lalance s'y prêta de fort bonne grace; le comte en trouva les circonstances si curieuses, qu'il prétendit qu'un auteur dramatique bien exercé en pourrait tirer le meilleur parti. Les autres convives, qui étaient toujours de l'avis du comte, mêlèrent leurs éloges aux siens. Ainsi, cette journée, qui avait commencé pour M. Lalance sous de si tristes auspices, devait avoir pour lui la fin la plus glorieuse, et établir sa troupe au château de la Trésorière; et c'était encore à Valentin qu'il devait cette faveur.

Le vicomte de Mendeville s'était trouvé assis à table à côté de Claire; il la regardait avec complaisance et subissait le pouvoir que le visage de cette charmante enfant exerçait sur tout le monde. Il lui vit mettre de côté quelques gâteaux et quelques friandises, et lui demanda l'usage auquel elle les destinait. Claire lui répondit avec naïveté qu'elle comptait les donner à une de ses camarades malade depuis long-

temps, et qui n'avait pu descendre dîner. Alors le vicomte de Mendeville prit sur la table plusieurs assiettes et fit signe à un domestique d'approcher.

« Comment se nomme votre camarade? » dit-il à Claire.

« Elle se nomme Camille, » reprit Claire, sans songer qu'elle courait risque de trahir la vicomtesse.

Le vicomte tressaillit et fut sur le point de remettre sur la table les assiettes qu'il venait d'y prendre.

« Camille! » dit-il, « voilà un singulier nom. »

Mais il sembla se repentir de ce mouvement.

« Portez cela, » dit-il d'un ton plus doux, « à Camille, et dites-lui que ces assiettes lui sont envoyées par sa sœur. »

Claire, pendant le dîner, ne cessa d'observer le vicomte; car, malgré son air timide, elle ne laissait pas de diriger toutes ses actions vers un seul but qu'elle avait résolu d'atteindre. Elle

s'empressa de quitter la table dès que le dîner fut fini, et remonta près de la vicomtesse de Mendeville, pour lui raconter tout ce qui venait de se passer. Camille tressaillit en apprenant l'impression soudaine que son nom avait produite sur l'esprit du vicomte. Elle ne put retenir ses larmes en entendant parler de celui qu'elle croyait ne plus aimer, mais dont elle s'occupait sans cesse. Depuis qu'elle était au château, elle avait su se faire rendre compte de toutes ses démarches, soit par Claire, soit par Dominique et Daniel, qu'elle avait mis dans sa confidence.

Cependant il n'était question dans tout le château que du danseur qui avait enchanté l'assemblée par des tours si extraordinaires, qu'on ne pouvait en donner une idée à ceux qui ne l'avaient point vu. A partir du jour où Valentin avait paru sur le théâtre, la troupe de Revel avait été presque entièrement négligée. Le directeur en éprouva un si mortel dépit, qu'il en tomba dangereusement malade, et annonça même, au bout de quelques jours, l'intention de quitter le châ-

teau. Personne n'essaya de le retenir, car on avait reconnu que sa troupe était de celles qui brillent d'abord d'un vif éclat, mais n'excitent plus bientôt qu'un médiocre intérêt, faute de savoir ménager leurs ressources.

Un jour, M. Lalance et Valentin se promenaient dans une des allées du parc les plus ténébreuses. Le jour commençait à tomber, et ils se laissaient aller aux délicieuses impressions causées par la fraicheur du soir. Valentin disait à M. Lalance :

« Eh bien, mon cher maitre, ai-je enfin mérité de voir mes vœux réalisés ? ou bien dois-je regarder la promesse que vous me faisiez dernièrement encore comme un but chimérique qui doit fuir sans cesse devant mes ardentes poursuites ? »

M. Lalance s'apprêtait à lui répondre, lorsqu'il vit tout à coup passer devant lui le même personnage, vêtu de noir, qui l'avait déjà abordé, quelques jours auparavant, à la porte de l'auberge de Saint-Gilles. Cet homme s'adressa cette fois à Valentin, et lui dit, en lui frappant sur l'épaule :

« Tu sais ce qui t'attend, *mon fils*, si tu danses encore... »

Valentin, tant brave qu'il était, ne put se défendre d'un certain tremblement. La frayeur qu'il éprouvait se communiqua à M. Lalance, qui sentit ses jambes se dérober sous lui. L'étranger disparut bientôt, en s'enfonçant dans les taillis du parc. Ils n'eurent la force de s'entretenir d'une si étrange vision que lorsqu'ils furent un peu rapprochés du château. Valentin chercha alors à rassurer son maître, en lui disant que cette prétendue apparition ne pouvait être qu'un fantôme évoqué par leurs sens troublés. Il dit cependant que, puisque cette voix lui avait conseillé de ne plus paraître sur le théâtre, il devait en effet s'en abstenir; car il avait reconnu qu'il ne fallait point négliger d'obéir à ce mystérieux oracle qui ne lui avait jamais donné que d'utiles avis.

Cependant il se trouvait parmi les habitants du château certaines gens avec lesquels il faut bien que nous fassions connaissance; car ils jouaient un rôle important au moment où ces

événements se passaient. On connait ces infatigables courtisans appelés *collatéraux*, et qui ne manquent guère d'entourer de soins un homme riche, podagre et déjà fort avancé en âge. Ces gens-là, qui ne quittaient jamais le comte de la Trésorière, ne négligeaient aucun moyen de perdre le vicomte de Mendeville dans l'esprit de son oncle ; ils s'écriaient sans cesse :

« Ah ! si le soin des fêtes nous eût été confié, l'ordonnance en eût été meilleure et les choses se seraient assurément mieux passées !

— Fan..... antasque vicomte, » s'écriait le comte de la Trésorière ; « où.... où est-il en ce moment ? pou.... pourquoi n'est-il pas auprès de nous ?... »

Un matin, le comte était en train de prendre son chocolat, qui remplissait l'appartement des mille parfums délicieux que son habile chef d'office savait y mêler. Tout à coup on le vit jeter par terre sa cuiller en vermeil avec un grand fracas. Il était entêté et absolu dans ses caprices comme un enfant. Il ordonna donc qu'on lui fit venir à l'instant même le vicomte

son neveu; il voulait lui demander, et cela devant les collatéraux, pourquoi il s'obstinait à ne plus faire reparaître sur le théâtre ce charmant danseur qui avait enlevé l'avant-veille tous les suffrages. Le montrer une fois pour le cacher ensuite était un inexplicable caprice dont il voulait avoir à l'instant même raison, ou bien son neveu était à jamais perdu dans son esprit.

Le vicomte, en apprenant l'épouvantable colère de son oncle, ne sut trop comment lui expliquer que le jeune danseur qu'il avait déjà vu une fois refusait obstinément de reparaître sur le théâtre, sous prétexte qu'il en était empêché par un avis mystérieux qui lui était venu au milieu d'une vision... « Eh... eh bien, » s'écriait le comte, « que.... que veut dire tout cela?.... qu'on le bat... batte et il dansera. » Battre Valentin! cette idée paraissait à un homme de goût aussi révoltante que si on eût battu le comte de la Trésorière lui-même. Enfin, pour calmer son impatience, Mendeville prit le parti de dire à son oncle que le jeune

danseur était retenu chez lui par une indisposition qui sans doute n'aurait pas de suite. Il reparaîtrait, dès qu'il se sentirait mieux.

Pour se distraire des peines que lui causaient les impatiences et les continuelles injustices du comte, Mendeville avait pris l'habitude de se promener chaque jour dans cette allée déserte du parc sur laquelle donnaient les fenêtres du bâtiment des communs, et où il s'était déjà arrêté quelques jours auparavant avec le marquis d'Asteley. Cette allée était embaumée par la délicieuse haleine du jasmin qui se plaît dans les lieux un peu sauvages; on eût cru respirer le souffle même de l'Amour. Mendeville passait là quelquefois des heures entières à écouter cette harpe dont les accents tombaient de cette fenêtre élevée et ressemblaient aux sons d'une musique céleste.

Dès que la harpe commençait à se faire entendre, on eût dit que les oiseaux se taisaient; le feuillage lui-même semblait s'agiter plus doucement; les cascades voisines mêlaient à leur murmure comme des gémissements et des

sanglots, et le pauvre Mendeville éprouvait un certain adoucissement à ses peines.

Il avait bien pensé plus d'une fois à s'informer du nom de cette musicienne; mais comme il savait que cette partie du commun n'était habitée que par quelques pauvres bateleurs, il craignait de voir tout à coup s'évanouir son rêve. Il s'attendait à ne trouver que des traits hâlés, un visage des plus communs, à la place du teint de lis et de rose que ses pensées lui représentaient; il caressait avec délices cette image idéale qui le dédommageait des soucis et des tracas qui remplissaient le château.

Le jour où le comte de la Trésorière avait si énergiquement exprimé le désir de revoir ce jeune danseur dont chacun s'entretenait, le piqueur Philippe, après avoir cherché son maître dans tous les coins du parc, le trouva enfin dans cette allée déserte, la tête penchée, prêtant l'oreille aux accents de la harpe. « Adieu enchanteresse, » s'écria Mendeville en se retirant, « ne pourrai-je donc jamais entrevoir ton visage? » En ce moment une femme parut à la

fenêtre, mais elle était voilée; c'était une manière indirecte de faire comprendre au vicomte qu'elle ne voulait pas être connue. Cette retenue de la part d'une femme qui ne pouvait être tout au plus qu'une musicienne ambulante parut au comte un mystère si piquant et si romanesque, qu'il résolut de le respecter et d'en jouir le plus longtemps qu'il pourrait.

Philippe, en se rapprochant du château, lui fit connaître les termes que le comte avait employés pour exprimer le déplaisir que lui causait l'absence de celui qui était devenu son danseur favori. Le vicomte fit un mouvement et résolut d'éviter la nouvelle humiliation que l'emportement de son oncle semblait lui préparer. Il annonça à Philippe qu'il quitterait le château si le comte lui adressait encore une fois des reproches devant les collatéraux, qu'il détestait; il savait d'ailleurs que Valèntin refusait obstinément de reparaître sur le théâtre, bien qu'il sût que le comte avait un grand désir de le revoir. Mendeville avait en vain essayé de triompher de son obstination.

« Irai-je m'abaisser, » dit-il, comme en se parlant à lui-même, « jusqu'à prier un bateleur ? Ne se trouve-t-il pas ici d'autres danseurs ou d'autres comédiens qui puissent le remplacer ?.... »

Il se laissa tomber sur un banc de gazon situé au pied d'un grand arbre qui se trouvait à peu de distance du château. Avant de se rendre près de son oncle, il resta quelques instants plongé dans les impressions que les sons de la harpe avaient réveillées dans son cœur. Philippe lui avait remis une lettre que lui adressait la personne chargée de mettre ses affaires en ordre. Les nouvelles contenues dans cette lettre n'étaient guère rassurantes, mais le vicomte n'y songeait pas. Il pensait à la harpe, et le cours de ses pensées en suivait, en quelque sorte, les détours et les modulations.

En ouvrant son portefeuille, il avait involontairement découvert un médaillon qu'il ne conservait que pour entretenir l'horreur secrète que lui causait tout ce qui se rattachait à l'original de ce portrait. Cette fois, sa répugnance fut

un peu moins forte. Il approcha le médaillon de son visage et le recula tour à tour; il crut remarquer qu'il lui souriait avec douceur, et ne put s'empêcher de le presser contre ses lèvres. En même temps, il porta les yeux autour de lui d'un air de défiance, et pour se venger de ce moment d'oubli il prit le médaillon et alla le jeter dans un des bassins les plus profonds du parc.

Cette action fut pour lui comme une réparation secrète. Il se crut soulagé, et cependant en traversant le vestibule du château il éprouvait comme un sentiment de repentir. Il découvrit alors qu'il n'avait fait qu'ajouter une nouvelle peine à tous ses sujets de tristesse. Un chien de chasse, qui ne le quittait presque jamais, jappa en ce moment derrière lui; ses poils étaient mouillés; il venait de se précipiter dans le bassin pour y prendre le médaillon qu'il rapportait à son maître d'un air de triomphe.

Le vicomte s'en empara avec un sentiment de reconnaissance; il se mit à contempler de nouveau le portrait avec une sorte d'attendrisse-

ment. Soliman fut caressé, bien que son maître eût affecté d'abord de le réprimander ; il n'avait peut-être jamais rien fait qui lui fût au fond plus agréable. Au moment où Mendeville traversait le vestibule, les musiciens qui venaient de donner la sérénade sous les fenêtres du château étaient rangés sur la droite et la gauche ; dès qu'ils l'aperçurent, ils crièrent :

« Vive M. le vicomte ! vive à jamais notre protecteur ! »

— « Pauvres gens ! » dit Mendeville en lui-même, « ils ne savent pas que je ne suis moi-même qu'un de leurs pareils et que je n'ai pas le droit de m'intéresser à eux.... »

Le maître des cérémonies descendait le grand escalier ; il remit à Mendeville un nouveau billet du comte, toujours au sujet du danseur dont il ne pouvait plus se passer ; mais, cette fois, il n'employait que les plus vives instances ; il n'y avait ni reproches, ni menaces. Mendeville, qui avait résolu de pousser jusqu'au bout la tâche qu'il avait prise, ne voulant pas s'accuser d'avoir négligé de satisfaire un seul des

caprices de son oncle, se fit indiquer l'endroit du bâtiment des communs où devait se trouver la troupe de M. Lalance. Il était décidé à mettre tout en œuvre pour triompher de la résistance de l'opiniâtre Valentin; il espérait le décider à reparaître en s'adressant directement à lui, ce que ses messagers n'avaient pu obtenir.

Il traversa plusieurs cours, et arriva enfin au sommet d'un escalier des plus obscurs et dont il ignorait même l'existence. Il fut obligé de baisser un peu la tête en traversant le corridor où se trouvaient les chambres occupées par M. Lalance et sa troupe. Les marronniers du parc, qui touchaient les vitres, jetaient dans ce passage cette teinte ténébreuse particulière aux salles de verdure; les oiseaux chantaient, et leurs chants, entendus dans ce corridor écarté, avaient plus de douceur encore que dans les allées du parc.

Le vicomte avançait avec cette palpitation craintive que l'on éprouve au milieu des bois. Une seule chambre était ouverte à l'extrémité du corridor : la harpe favorite se fit bientôt

entendre. Mendeville, cédant à un charme invincible, n'osait aller plus loin de peur de troubler cette musicienne céleste qui semblait vouloir envelopper ses accents du voile mystérieux qui cachait son visage. Cependant, après l'avoir écoutée quelques instants, il ne put résister au désir de l'entrevoir, ne fût-ce qu'à la dérobée; il poussa doucement la porte, mais la harpe cessa aussitôt de jouer. Celle qui la tenait se retourna, et un cri perçant se fit aussitôt entendre. C'était un cri bien déchirant, et on eût été embarrassé de dire s'il partait du cœur de Camille, ou bien de celui de Mendeville.

VIII.

Un des premiers mouvements du vicomte, en reconnaissant Camille, fut de vouloir quitter cette chambre où il s'était si imprudemment introduit ; mais il obéit à je ne sais quel sentiment plus fort que sa volonté et demeura comme enchaîné à la place où il se trouvait. Il eut donc le temps de contempler en silence celle que quelques mois de douleur et de fatigue avaient bien cruellement changée; il fut touché de sa pâleur. Le cœur a beau être endurci, il n'en

reste pas moins sensible à certaines souffrances, qui ne se manifestent que par des signes extérieurs. Ce sont des spectacles qui l'émeuvent d'autant mieux qu'ils agissent sur lui par surprise.

Camille était elle-même trop agitée pour pouvoir prononcer une parole. Ses mains étaient restées fixées sur la harpe, elle semblait en proie à des mouvements convulsifs qui ne se trahissaient que par un léger tremblement. Enfin elle se décida à prononcer ce peu de mots d'une voix altérée :

« Pourquoi donc venir encore me troubler ?... »

Elle ne put achever, elle jeta sur elle-même un regard douloureux, comme pour se reprocher le désordre de ses vêtements et l'état de misère où Mendeville la surprenait. Ensuite elle passa sa main sur ses yeux. On eût dit que le demi-jour qui pénétrait dans cette chambre était encore trop vif pour elle. Elle s'écria, en élevant les mains au ciel :

« Venez à mon secours, mon Dieu, et ne

permettez pas que je sois plus longtemps accablée!... »

Ces paroles, qu'elle avait dites avec un accent singulier, firent tressaillir Mendeville; mais il était trop fier pour laisser voir sur son visage le moindre signe d'attendrissement. Il dit d'une voix dédaigneuse :

« Pourquoi êtes-vous ici, madame? ne vous avais-je pas défendu.... »

Il détourna la tête et ajouta d'une voix étouffée :

« Hélas! comment avez-vous osé paraître dans cette maison quand vous savez que tout le monde vous y maudit, vous y méprise?... »

Camille ne lui répondit pas; elle cacha sa tête dans ses mains, et n'ayant plus la force de se contenir, elle fit entendre un sanglot qui eût attendri un cœur tout autre que celui de Mendeville.

« Je ne vous demande plus rien, » s'écria-t-elle, « je ne m'abaisserai point de nouveau devant vous....., retirez-vous....., je ne puis vous voir..... »

Elle fut de nouveau forcée de s'interrompre. Mendeville voyait sans pitié son trouble et son chagrin ; il affectait le calme d'un cœur affermi dans l'indifférence. Il reprit d'une voix assurée :

« C'est le hasard seul qui m'a conduit ici et vous me croirez sans peine; mais si j'ai encore le droit de vous donner un simple conseil, je vous dirai de quitter cette maison aujourd'hui même ; car, si vous étiez découverte, il vous faudrait endurer de bien cruelles humiliations... »

En disant ces mots, Mendeville fit quelques pas vers la porte comme pour se retirer.

« Il part, » s'écria Camille, dont la désolation ne trouvait plus de bornes, « il part et me laisse là seule, accablée, à la merci de tous les outrages... Ah ! pour une pécheresse, une pauvre mendiante qui viendrait tout à l'heure à la grille du château implorer votre pitié, vous ne vous armeriez pas de tant d'insensibilité ! Mais moi... Je n'ai rien à dire qui ne puisse être entendu, écoutez-moi, rien qu'un instant... »

Mendeville fit un geste de la main pour l'in-

terrompre. Il parut réfléchir et reprit en donnant à sa voix quelque chose de contraint :

« Je consens à vous entendre, mais je mets à cela une condition : c'est que, dans une heure, une voiture se trouvera à la grille que vous voyez de cette fenêtre, vous y monterez et me promettrez de ne jamais faire de tentative pour reparaitre ici...

— Monsieur, » s'écria Camille avec force, « je ne puis consentir à cela... Savez-vous ce qu'il m'a fallu souffrir avant d'accomplir ce dessein que j'avais conçu ?... J'ai enduré toutes les extrémités de la misère, les maladies, l'abandon ; j'ai tout supporté pour vous rejoindre... ; et vos lettres menaçantes et cruelles que je recevais au milieu de ma détresse... Ah ! dites donc à la vicomtesse de Mendeville : « Non, je ne vous aime plus, j'ai cédé à des chimères, mon âme vous est fermée ; » mais du moins ne l'accablez pas en lui reprochant des fautes qu'elle n'a pas commises. Cette main qui la frappe depuis si longtemps devrait au moins avoir la force de la délivrer de ses peines.... »

Mendeville ne put croire d'abord que ce fût la plus délicate et la plus impérieuse des femmes qui lui tînt ce langage; il voulait à tout prix l'éloigner, et comprit que, pour y parvenir, le mieux était de ne point trop l'accabler.

« Retirez-vous, » lui dit-il, « et je vous jure que, dès que mes affaires seront mises en ordre, vous vous trouverez, grâce à mes soins, en état de soutenir votre rang; vous n'aurez plus rien à désirer, vous vivrez dans la prospérité et l'abondance...

— Ah! cruel, cessez de me parler ainsi; non, je ne puis consentir à m'éloigner, je ne suis plus vicomtesse, j'ai perdu mon rang, je fais partie d'une troupe de pauvres acteurs qui ont bien voulu me protéger, m'accueillir; je ne suis qu'une simple comédienne comme eux, j'ai même accepté un rôle dans la pièce qu'ils se proposent de jouer sur le théâtre du château... »

A ces mots, Mendeville, quittant tout à coup son attitude calme, fit un bond en arrière comme s'il eût été atteint de quelque blessure.

« Un rôle! » s'écria-t-il, « un rôle! Est-ce

bien vous que j'entends?... est-ce une ruse ou bien une menace? faut-il que celle qui a porté mon nom fasse partie d'une troupe de bateleurs et veuille me couvrir de honte?... »

Il resta quelque temps immobile, l'esprit confondu. Camille était trop abattue pour oser le regarder; on eût dit, à voir son accablement, qu'elle avait perdu le sentiment de ce qui se passait autour d'elle.

« Non, cela n'est pas sérieux, » reprit Mendeville d'une voix altérée, « c'est un projet qui ne s'exécutera pas... Que faut-il faire? que puis-je vous offrir? est-ce mon sang, ma vie? Mais que mon oncle, les gens du château ne vous voient point paraitre sur ce théâtre....... Un rôle!... »

L'orgueilleux vicomte se promenait à grands pas dans la chambre et ne cessait de s'écrier : « Un rôle! un rôle! Non, je me suis trompé, ce n'est pas elle...

— Ah! rassurez-vous, » reprit Camille, « le rôle que je remplis exige que je porte un masque, ainsi personne ne me reconnaîtra...

— Ce dernier coup m'était donc réservé, » reprit Mendeville qui ne l'écoutait pas; « sans cette dernière action j'aurais pu peut-être....; mais non, la honte, la constance du malheur... Ah! ma tête se confond, je ne survivrai pas à cet affront.

— Vos regards s'adoucissent, » s'écria Camille qui avait remarqué un mouvement un peu moins dur; « est-ce bien vous qui m'avez adressé ces reproches! Vous ne me repousserez pas encore une fois, vous ne serez pas éternellement inflexible...., George! »

A ce nom qui réveillait en lui toutes ses fureurs, Mendeville fit entendre un cri de menace et repoussa avec violence celle qui avait voulu s'attacher à ses genoux.

Claire, qui habitait la chambre voisine, fut attirée par ces cris et cette scene de désordre; elle fit en entrant un geste d'effroi, lorsqu'elle vit la vicomtesse étendue sur le carreau, les cheveux en désordre : cette dernière eut encore la force de se trainer aux pieds de son mari.

« Non, vous ne vous éloignerez pas ainsi, »

dit-elle; « je m'attache à vous, et j'irai, s'il le faut, demander grâce au comte lui-même. Vous le voyez, j'ai perdu ma fierté, je ne suis plus que votre esclave, et cependant qu'ai-je fait pour m'abaisser ainsi? Voulez-vous que j'expire à vos pieds?... »

La présence de Claire avait rendu à Mendeville toute sa fermeté; il s'avança une dernière fois vers sa femme et lui dit à demi-voix :

« Partez, et je verrai ce que j'ai à faire...

— Jamais, » reprit-elle, « ce serait manquer à ma parole...

— Eh bien, » s'écria-t-il, « achevez donc de me perdre, et que maudit soit le jour ou je vous ai connue!... »

Il s'éloigna accablé de fureur et bien décidé à tuer les acteurs plutôt que de permettre que sa femme parût sur le théâtre au milieu d'eux.

Cependant, le comte de la Trésorière, qui avait entendu parler de la comédie que M. Lalance préparait et où Valentin devait jouer, demandait surtout que cette pièce fût représentée sans retard; il en parlait du matin au soir;

il fit même entendre à son neveu qu'un plus long ajournement lui causerait un déplaisir qui devait tôt ou tard altérer sa santé. Il était sujet parfois à tomber dans des accès d'ennui, contre lesquels il n'y avait point d'autre remède qu'une bonne pièce dialoguée ou même une simple farce remplie de sel et d'imprévu.

Mendeville comprit alors qu'il n'y avait plus à hésiter sur le parti qu'il avait à prendre. Loin de vouloir empêcher les préparatifs de M. Lalance, il se dit qu'il était, au contraire, de son devoir de les seconder de toutes ses forces. Il promit à son oncle qu'il reverrait avant peu de jours son danseur favori, et cela dans la pièce la plus réjouissante qui eût jamais été représentée nulle part.

Heureux d'avoir enfin obtenu ce qu'il désirait, le comte de la Trésorière, bercé par le plus doux espoir, sentit aussitôt sa santé se rétablir comme par miracle. Il imposa silence aux perfides insinuations des collatéraux, bénit son neveu et se

livra tout entier au bonheur d'assister aux nouveaux divertissements qu'on lui préparait.

Mendeville, qui semblait vouloir redoubler d'énergie dans la situation désespérée où il se trouvait, déployait au milieu de ces divers préparatifs une infatigable activité. Ce n'était plus cet homme capricieux et frivole qui semblait autrefois n'obéir qu'à la loi de ses plaisirs; il avait perdu même le goût de la chasse, qui occupait tous ses instants; il ne cessait de parcourir les chambres du château, parlant à la fois au maître des cérémonies, aux machinistes, aux acteurs, et à tous les gens qui pouvaient être de quelque utilité à la représentation. Il n'y avait point de temps à perdre jusqu'au jour qui, par son importance et sa solennité, devait en quelque sorte décider de la destinée des représentations. C'était le lendemain qu'on fêtait le comte de la Trésorière; il était donc indispensable que le théâtre et les jeux prissent, ce jour-là, un aspect entièrement neuf.

Cependant, quiconque eût attentivement observé les traits du vicomte de Mendeville eût

remarqué qu'il se passait en lui un combat violent. La joie générale était presque une insulte à son propre chagrin ; affreuse situation d'un homme de cœur qui se voit forcé de cacher sous un air de gaîté les peines qui le consument ! Le marquis d'Asteley, le voyant agité au point d'être saisi d'un tremblement continuel, lui dit :

« Voici deux nuits que vous ne dormez pas, vous devriez au moins prendre quelque repos ; je me charge de diriger les représentations à votre place.

— Rassurez-vous, » reprit Mendeville d'un air sombre, « tout cela n'est qu'une gageure que je soutiendrai jusqu'au bout ; ce qui se passe en moi m'annonce que je n'aurai plus longtemps à souffrir... »

Ces paroles causèrent au marquis une désolation extrême ; il prit la main de Mendeville et l'engagea à se calmer un peu ; sa pâleur, la fixité de ses regards indiquaient dans ses pensées une confusion toujours croissante. Le bruit se répandit bientôt, parmi les habitants du château, que le vicomte perdait la tête et que déjà même

ses discours offraient des traces d'égarement. A cette nouvelle, les collatéraux éprouvèrent une grande joie : ils virent que leur plan commençait à réussir et ne doutèrent pas que cette journée ne dût mettre le comble au mécontentement que la représentation précédente avait déjà causé au comte de la Trésorière. La bonne madame T....., qui seule parmi les amis du comte portait quelque intérêt à Mendeville, essaya de le protéger contre les dangereuses influences des collatéraux; mais elle s'aperçut bientôt que le comte était décidément prévenu contre son neveu. Les gens qui l'entouraient n'aimaient point Mendedev ; ils redoutaient ce caractère ombrageux et avaient d'ailleurs un intérêt bien direct à le desservir dans l'esprit de son oncle.

Pendant la journée, Mendeville, qui sentait augmenter son trouble à chaque instant, eut soin de laisser à Philippe un écrit qui contenait ses dernières volontés; il écrivit successivement trois billets, qu'il fit remettre à sa femme à des heures différentes. Le dernier ne contenait que ce peu de mots tracés au crayon et au milieu

des danses, du bruit des instruments et de tous les préparatifs de la grande représentation qu'il était chargé de diriger :

« Vous me faites mourir, vous que j'ai tant aimée !... Si vous voulez adoucir mes derniers instants, il en est temps encore... »

Ce billet resta sans réponse. Camille avait pris une résolution inébranlable et rien ne pouvait en triompher. Elle connaissait trop bien le caractère de M. Lalance pour ne pas savoir qu'elle n'avait d'autre moyen de reconnaître ses bontés et son dévouement qu'en prenant part à la pièce qu'il préparait, et qui était, sans contredit, l'action la plus importante de sa vie. D'ailleurs, Valentin, qui courait de si grands risques en se montrant en public, n'avait pu résister aux prières de son maître. Elle mettait donc une sorte d'orgueil à partager jusqu'au bout les dangers et les traverses de ses compagnons.

A force de persévérance et de soins, tous les préparatifs étaient achevés ; déjà même les spectateurs étaient rangés sur les gradins nom-

breux qui se trouvaient devant le théâtre. Mendeville vint alors dire à son oncle que le rideau était sur le point de se lever. Les collatéraux se regardèrent d'un air d'intelligence. Au moment où Mendeville était remonté sur le théâtre pour annoncer aux acteurs qu'il était temps de commencer, Philippe vint lui dire en toute hâte qu'une troupe de soldats demandait à entrer dans le jardin.

Le pauvre Mendeville, accablé par ce nouveau contre-temps, se frappa le front d'un air désespéré, lorsqu'il apprit qu'il ne s'agissait de rien moins que de s'emparer de la personne d'un des principaux acteurs de la troupe (de Valentin). A force de prières et d'instances, il obtint cependant du chef une heure ou deux de répit. Il rentra dans la salle, en proie à l'anxiété, et ordonna que le rideau fût levé sur-le-champ. La pièce commença au milieu du plus profond silence.

Les premières scènes furent accueillies avec la froideur d'un public qui n'est pas bien au fait de ce qu'on va lui représenter. Il fallait une cer-

taine attention pour démêler le nœud d'une pièce où se trouvaient réunis tant de sentiments divers et de circonstances incohérentes en apparence. Cette pièce ne pouvait être que le fruit d'une imagination souffrante et poussée par quelque tourment hors des limites de la raison.

M. Lalance, qui remplissait le rôle d'un vieillard passionné et battu successivement par toutes les infortunes de la vie, répandit dans ce personnage les trésors de sensibilité et d'études scéniques qu'il avait amassés depuis longtemps. Il se sentait enfin devant un public digne de le comprendre. Les connaisseurs accomplis qui remplissaient la salle, loin de le décourager, étaient, au contraire, une protection pour lui et un soutien. Il avait fait, comme on sait, une étude particulière de la pantomime. Tous ses mouvements semblaient partir du cœur, et l'on ne s'expliquait pas comment cette physionomie, simple en apparence et même un peu niaise, pût si bien exprimer les angoisses du cœur jointes à l'expression des dou-

leurs physiques. Plusieurs personnes s'écrièrent au milieu de la pièce : « Assez ! assez ! » Mais, loin de s'arrêter, l'acteur redoublait au contraire ; et lorsque l'épouvante était arrivée à son comble, il souriait tout à coup, étendait les bras, et tous les cœurs étaient attendris.

Quant au jeu de Valentin, les connaisseurs les plus exercés déclarèrent qu'il était impossible d'en donner une idée exacte à ceux qui ne l'avaient point vu. Il représentait une espèce de vaurien dont la vie offrait les plus étranges contrastes. On eût dit que les passions qui l'agitaient se peignaient dans ses yeux et dans ses gestes. Son expression était si rapide qu'elle changeait à chaque instant. A la grace particulière et à l'éclat comique qu'il déploya dans ce rôle, chacun reconnut l'homme d'une classe inférieure qui tend à s'élever sans cesse au dessus de son obscurité, ballotté du vice à la vertu, de la gloire à l'infortune, et ramené constamment, par les penchants de son origine, dans un même centre de vices et d'erreurs.

Le comte de la Trésorière fut si fortement

touché et diverti par le jeu de ce charmant acteur, qu'il poussa des cris de joie. Il fit entendre des éclats de rire si violents, qu'il eût peut-être étouffé, si les collatéraux, qui savaient qu'il n'avait point encore fait son testament, ne se fussent empressés de venir à son secours.

Dominique, qui avait d'abord un peu déconcerté les spectateurs par son air de naiveté, n'eut bientôt plus qu'à se montrer pour exciter des rires universels. On jugea qu'il ne s'était jamais rencontré d'acteur comique plus naturel. On eût voulu pouvoir dessiner ses mouvements et surprendre ses moindres gestes. Dominique reçut les applaudissements avec sa modestie ordinaire. Insensible en apparence à la gloire, il n'était ni plus gêné ni plus intimidé sur ce grand théâtre que dans le comptoir et du temps où il amusait, chaque matin, les acheteurs de l'épicerie.

Daniel joignait maintenant à l'ingénuité de l'enfance les premières graces de la jeunesse ; il mit le comble à l'étonnement général, et se montra le digne élève de Valentin.

« Mais ce sont des sorciers, des enchanteurs, »

s'écriait-on de tous côtés. « Où donc ont-ils appris cette manière de jouer, frappante, imprévue? où donc Mendeville a-t-il trouvé de si charmants comédiens? »

Leur histoire qui commençait à circuler dans les salles, les scènes de l'auberge *du Corbeau* et *de Saint-Gilles* que le marquis d'Asteley racontait à tous ses voisins, augmentaient encore la surprise générale.

Cependant la pièce touchait à sa fin, et chacun se demandait pourquoi cette actrice, qui avait su se montrer si entraînante et si pathétique dans un rôle de peu d'étendue, il est vrai, s'obstinait à garder le masque qui couvrait sa figure. Une sorte d'intérêt mystérieux planait sur ce rôle. Chacun s'intéressait à cette orpheline jeune et belle, qui, n'ayant au monde pour soutien qu'un mari qu'elle aime, se trouve séparée de lui par d'injustes soupçons. La teinte générale de gaîté qui animait la pièce faisait mieux ressortir encore l'intéressante tristesse de ce personnage.

Mendeville se tenait debout dans un coin de

la salle, à demi caché derrière un pilier, et avait sa main constamment appuyée sur ses yeux. Il observait d'un œil inquiet ce qui se passait sur la scène. Tout à coup on le vit presser, avec une sorte de frénésie, le pilier qui se trouvait près de lui. Le marquis d'Asteley, assis à une place voisine, ne le perdait pas de vue. Il remarqua que sa main était placée sur sa poitrine, et lorsqu'il la retirait, par hasard, on voyait briller un objet dont on ne pouvait distinguer la forme. Son sang se glaça dans ses veines; il devina qu'une catastrophe se préparait.

Une scène des plus touchantes entre M. Lalance, Valentin et la femme masquée, venait de s'engager. Des larmes coulaient de tous les yeux; tous les spectateurs étaient attendris. Mais Mar.... (Valentin) semblait hésiter encore à reconnaître celle qu'il avait tant aimée. Alors on apporta une harpe sur la scène, et l'actrice, qui portait le masque, se mit à chanter, en s'accompagnant, un air d'un caractère mélancolique. La salle entière resta suspen-

due en quelque sorte aux accents de cette musique. Chacun semblait craindre de rompre le silence : jamais on n'avait entendu de sons plus touchants; c'était à se croire détaché de la terre et transporté dans le ciel.

Alors les spectateurs assistèrent à une scène attendrissante, et qui semblera sans doute bien brusque aux gens à idées lentes, qui ne comprennent point les révolutions que le goût des arts opère dans certains cœurs. On vit tout à coup le vicomte de Mendeville, sortant de son immobilité, franchir la distance qui séparait le théâtre de la salle, s'élancer sur le théâtre comme un forcené et prendre dans ses bras celle qui venait de si bien faire passer dans sa voix les sentiments qui remplissaient son cœur : « Camille ! Camille ! » s'écriait Mendeville, « est-ce bien vous que je revois ? » Mais l'infortunée était évanouie, car elle ne savait pas si son mari venait pour la menacer encore ou bien pour lui pardonner ses torts imaginaires.

Il se fit un grand mouvement dans la salle. On sut aussitôt que cette musicienne, qui avait

chanté et joué de la harpe avec un si rare talent, n'était autre que la vicomtesse de Mendeville, qui s'était introduite dans le château en se mêlant à une troupe de comédiens. On sut aussi que son mari, profondément ému par ses accents, venait de s'emparer d'elle et de l'emporter hors du théâtre. Mendeville, triomphant tout à coup de ses scrupules, s'était senti heureux de retrouver celle qui était après tout son plus cher trésor. Il avait voulu que l'éclat de son repentir servît à en constater l'étendue.

Cet évènement singulier causa, parmi les habitants du château, bien des mouvements divers; les uns blâmèrent Mendeville, les autres approuvèrent, au contraire, cette réconciliation romanesque qui s'accordait avec un caractère placé, par sa noblesse, au dessus des sentiments vulgaires. Il est bien difficile, en pareil cas, d'obtenir l'assentiment de tout le monde, et le mieux est, je crois, de s'en rapporter à l'entraînement de son propre cœur.

Pour terminer ces aventures, nous dirons que le comte de la Trésorière, qui n'avait jamais

voulu voir sa nièce, parce qu'il la regardait comme une aventurière que son neveu avait épousée contre sa volonté, consentit, ce jour-là, à l'entretenir et même à l'embrasser. Le chant et le jeu de Camille, au dessus de tous les éloges, lui avaient gagné le cœur et opéré en lui une conversion que n'auraient jamais accomplie les prières ni les remontrances. Quoi qu'on en puisse dire, on est toujours plus porté à l'indulgence pour une femme douée de grands talents que pour celle qui n'a d'autre recommandation que celle de la beauté ou de la fortune.

Le comte de la Trésorière mourut quelques jours après les fêtes et les spectacles qui avaient jeté tant d'éclat et de gloire sur son château. Chacun fut bien étonné d'apprendre qu'il laissait tous ses biens à son neveu le vicomte de Mendeville qu'il avait presque toujours maltraité pendant sa vie. Mendeville se sut bon gré de s'être soumis parfois aux volontés capricieuses de son vieil oncle. D'ailleurs, Grembourg (l'intendant du comte de la Trésorière) lui assura que son oncle ne s'était décidé à faire un testament

en sa faveur que pendant la nuit qui avait suivi la représentation où M. Lalance et sa troupe avaient paru avec tant d'éclat. Ainsi, par un hasard qui montre bien la bizarrerie des choses humaines, la succession magnifique du comte de la Trésorière avait en quelque sorte dépendu de la manière dont un pauvre épicier, à moitié fou, et ses compagnons, s'acquitteraient de leur rôle. Et que l'on dise encore que les événements les plus graves de ce monde ne dépendent point des causes les plus frivoles!...

Le vicomte et la vicomtesse de Mendeville, qui s'étaient réconciliés, grâce à l'intervention de M. Lalance et de ses compagnons, se sentirent portés vers eux par des sentiments de reconnaissance et d'affection que l'on comprendra; ils voulaient leur offrir une partie des richesses que le comte de la Trésorière leur avait laissées; mais M. Lalance, avec son désintéressement accoutumé, ne voulut accepter que quelques présents sans importance. Plusieurs directeurs de spectacle qui avaient entendu parler de la représentation donnée au château de la Tréso-

rière voulurent l'engager dans leur troupe, et lui firent même les offres les plus brillantes. Mais il refusa ; il se sentait épuisé par l'âge et n'était parvenu que fort tard à faire passer dans la réalité ce qu'il avait depuis longtemps dans le cœur. Il bénissait le ciel de lui avoir permis de toucher enfin ce but vers lequel se portent tous nos vœux, mais que nous atteignons bien rarement.

Le vicomte de Mendeville parvint à retenir quelques jours encore M. Lalance et sa troupe à son château. Il obtint de lui de venir tous les ans au château de la Trésorière pour contribuer à la célébration des fêtes dramatiques qu'il comptait y maintenir, afin de consacrer la mémoire de son oncle.

Le vicomte et la vicomtesse de Mendeville reconduisirent M. Lalance et ses compagnons jusqu'à près de quatre lieues de leur château, à un village où la troupe devait s'arrêter pour connaître l'issue d'un événement bien important, puisqu'il se rattache à la destinée du héros de cette histoire.

C'était à l'auberge de l'Aigle-d'Or que l'on devait retrouver Valentin, qui s'était vu emmené hors du château par une troupe de gens armés, le soir même de la grande représentation. M. Lalance, en arrivant, n'eut rien de plus pressé que de demander à l'aubergiste s'il n'avait pas vu un jeune homme dont il lui dépeignit la tournure et les traits. L'aubergiste lui ayant répondu que personne n'était venu, M. Lalance ne put retenir un cri de douleur. Il comprit que son destin était de voir toujours les regrets et le deuil se mêler même à ses plus grandes prospérités.

Valentin ne reviendrait peut-être jamais, et la perte d'un si brave compagnon était bien faite pour affliger des gens qui lui devaient la plus belle part de leur fortune. Il était en ce moment devant le tribunal de R..... où avait été portée l'affaire pour laquelle il était poursuivi depuis si longtemps. Valentin avait fait prier M. Lalance et sa troupe de l'attendre au village de la Crèche, car il connaissait la vivacité de son maître, et craignait que sa pré-

sence au tribunal ne causât quelque éclat scandaleux.

M. Lalance, plongé dans une anxiété mortelle, aperçut plusieurs voyageurs qui revenaient de la ville voisine; il leur demanda s'ils savaient ce qui se passait au tribunal et ce qu'ils pensaient de l'affaire de Gaspard Planot dit Valentin. « Hélas! » dit l'un d'eux, «je crains bien qu'il ne soit confondu avec les autres coupables : l'affaire prend un mauvais tour... »

A ces mots, Claire poussa un cri et tomba à la renverse sur le seuil de la porte; il fallut l'emporter dans l'auberge. On vit passer sur la route plusieurs autres personnes qui revenaient de R..... et qui confirmèrent le récit des premiers voyageurs.

M. Lalance était en proie au plus grand désespoir; peut-être même allait-il se porter à quelque extrémité funeste, lorsqu'il vit tout à coup s'élever un nuage de poussière dans le lointin. Une voiture arrivait rapidement et se trouva bientôt devant l'auberge de l'Aigle-d'Or. On reconnut alors le vicomte et la vicomtesse de Men-

deville. Valentin était assis devant eux dans leur voiture. Il semblait ne prendre qu'une faible part à la joie générale. « Acquitté ! acquitté ! » Tel fut le cri que poussa Mendeville, dès qu'il aperçut M. Lalance. Sans le prévenir, il avait remis l'affaire de Valentin à un avocat des plus habiles de R....., et il avait été prouvé au tribunal que Valentin avait agi plutôt par entraînement que par volonté. Il n'avait jamais pris une part bien réelle aux méfaits des gens qui se trouvaient avec lui sur les bancs de la justice. L'acquittement du prévenu devait être aussi, en grande partie, attribué au comte de la Trésorière, qui était lié d'amitié avec un des principaux magistrats du tribunal de R....., et avait pris, le soir même de la représentation, des mesures pour que son cher danseur ne fût point condamné.

On comprendra maintenant que Valentin avait de bien fortes raisons pour engager M. Lalance à se rendre au château de la Trésorière. Il savait qu'il n'avait pas d'autre moyen d'échapper à la mauvaise affaire qui le menaçait; ses

intrigues, ses démarches, ses actions depuis son entrée dans l'épicerie, tendaient toutes vers ce but, qu'il avait poursuivi avec une persévérance et une habileté dignes assurément d'une carrière plus élevée. Ainsi, cette *rouerie* que tant de gens emploient pour arriver à la fortune, aux honneurs ou à des desseins de gloire ou de séduction, il l'avait uniquement consacrée à se tirer d'un mauvais pas, qui n'était peut-être qu'une friponnerie, une imprudence ou même quelque chose de moins grave encore que tout cela.

La joie que la nouvelle de l'acquittement de Valentin causa à M. Lalance ne saurait se dépeindre. Il se précipita aux genoux du vicomte de Mendeville, qui s'empressa de le serrer dans ses bras, en lui disant qu'il fallait remercier surtout de cet heureux événement l'ombre du comte de la Trésorière, son oncle, qui avait eu par son crédit une si grande influence sur cette affaire. M. Lalance prit alors la main de Claire et celle de Valentin, et s'écria : « Il est temps enfin que je tienne ma promesse;

tu es mon gendre, Valentin, et rien à l'avenir ne saurait nous séparer... »

Mais Valentin, qui n'était pas encore bien remis de l'émotion que le jugement lui avait causée, prit la parole :

« Non, mon cher maître, » dit-il, « je ne suis pas digne d'accepter l'offre que vous me faites. Je craindrais qu'après tant d'évènements, mon caractère ne ressemblât un peu à ces chevaux ombrageux qui, pour avoir été menés par trop de mains diverses, finissent par ne plus obéir à personne... C'est moi qui vous dégage de votre parole. »

En même temps il se retourna vers Claire, et lui dit :

« Ma Claire, puisse ce sacrifice que je m'impose effacer à vos yeux toutes mes erreurs passées ! »

Cette action acheva de gagner à Valentin le cœur du vicomte et de la vicomtesse de Mendeville, qui comprirent tout ce qu'il y avait de précieuses ressources et d'esprit naturel dans ce caractère. Ils prirent de nouveau congé de

M. Lalance, mais en lui faisant promettre de revenir bientôt.

M. Lalance était décidé à regagner Paris pour revoir son beau-frère, ses amis, ses bons voisins, tous ceux dont il se croyait séparé déjà depuis près d'un siècle, bien qu'il les eût quittés depuis un an à peine.

En approchant du bourg de Saint-Didier, il fut étonné de trouver la route jonchée de branches d'arbres et de fleurs. Les gens du village qu'il traversait se mirent aux fenêtres pour le voir passer; la renommée avait déjà porté au loin la nouvelle du triomphe qu'il venait de remporter au château de la Trésorière, et chacun était curieux de contempler celui qui était devenu tout à coup si célèbre.

M. Lalance ne put se défendre d'un certain attendrissement en revoyant la petite auberge de Saint-Gilles où il avait été si malheureux et si pauvre quelque temps auparavant. Il embrassa Feru de bon cœur; le souvenir de ses infortunes comparées à l'éclat de sa situation présente lui

arracha des larmes; il leva les bras vers la fenêtre de la petite chambre qu'il occupait, en s'écriant :

« Mon rêve est donc fini, je n'ai plus rien à désirer. Salut, bois et collines autrefois si tristes à mes yeux et dont la vue me pénètre maintenant d'un touchant intérêt! Redites l'histoire de mes malheurs à ceux qui seraient tentés de se décourager au milieu des épreuves de la vie : dites-leur combien la destinée humaine est remplie de vicissitudes, et nous transporte aisément de l'excès des peines dans les transports des plus grands bonheurs... »

Comme il achevait ces mots, il vit sortir de l'auberge tous ses bons amis de Paris, M. Gillier, M. Crépin, Eustache, Vincent, et enfin son beau-frère M. Hermel, qui l'embrassa tendrement et lui demanda pardon des chagrins qu'il lui avait autrefois causés. Ces bonnes gens, ayant appris ce qui s'était passé au château de la Trésorière, étaient venus à la rencontre de leur ami pour le féliciter et le ramener à Paris.

M. Lalance fut si ému et si heureux de les

revoir, qu'il ne put d'abord que les serrer dans ses bras sans avoir la force de leur exprimer sa joie.

« Mes amis, mes bons amis, » s'écria-t-il au bout de quelques instants, « je vous jure que je suis entièrement guéri de mes folles chimères..., je ne veux plus m'occuper à l'avenir ni de comédiens, ni d'acteurs, ni de théâtres...; ah! je reconnais maintenant le vide et le danger de tout cela!... »

En disant ces mots, il se pencha à l'oreille de M. Hermel et lui demanda si son cher petit théâtre était encore à sa place. M. Hermel lui assura en souriant qu'il retrouverait tout dans l'état où il l'avait laissé, attendu qu'il avait eu le soin d'empêcher la vente dont était menacée l'épicerie le jour de son départ. On fit à l'auberge de Saint-Gilles un repas aussi délicat que le pays le comportait, afin de célébrer l'heureux retour de M. Lalance : les convives employèrent une partie de la nuit à se raconter tout ce qui leur était arrivé depuis leur séparation.

Quelques mois après ces évènements, Claire, qui aimait si tendrement Valentin, en dépit de certaines incohérences de cœur dont nous avons

abandonné le commentaire à l'intelligence du lecteur, épousa Eustache qu'elle avait toujours faiblement aimé. Il n'est pas rare de voir ainsi les femmes délaisser celui qu'elles aiment avec passion et épouser celui pour qui elles n'ont que de l'indifférence. Ceci est une des mille lois des choses humaines que nous ne saurions nous charger d'expliquer.

Dominique épousa Aglaé, qui, heureusement, était encore fille à l'époque de son retour. Il devint le chef de l'épicerie du Petit-Saint-Antoine, et prit pour associé Daniel, qui rendit bientôt à l'épicerie son ancien éclat, en déployant pour lui-même le zèle qu'il avait autrefois montré pour son maître.

M. Lalance continua à partager son temps entre le théâtre de l'épicerie et celui du château de la Trésorière où l'appelait sans cesse son ami, le vicomte de Mendeville. Il continua à donner sur ces deux théâtres des pièces d'un goût tout nouveau, qui montreront un jour, si jamais on les publie, combien l'art dramatique est encore susceptible de progrès en France.

Valentin, ayant recouvré la tranquillité que ses inquiétudes passées lui avaient un moment enlevée, devint ami aussi sûr et aussi fidèle qu'il avait été autrefois dangereux ennemi. Claire et Eustache le prirent en grande affection et voulurent même qu'il habitât avec eux, dans leur maison, trouvant qu'il n'était point de société plus agréable que la sienne.

Bien que Valentin soit maintenant sur le retour, il est aussi leste et aussi ingambe qu'autrefois : on parle de lui dans tout le quartier, dont il n'a pas cessé d'être le héros. On a fini par découvrir que ses folies et ses erreurs passées étaient venues, non pas de ce qu'il manquait de cœur, mais bien plutôt de ce qu'il avait peut-être trop de cœur. Ceci montre bien que nos inconséquences de conduite, appelées *roueries*, sont rarement le résultat du calcul et de la froideur ; elles indiquent, au contraire, un caractère ardent, versatile, un ensemble de défauts et de qualités qui forment le plus pur domaine du romancier et contrarient beaucoup la logique des gens vulgaires.

Valentin se plaît aujourd'hui à raconter les évènements de sa vie passée; il rit du matin au soir, devise agréablement; il s'est fait beaucoup d'amis. On a cru longtemps qu'il se marierait; mais après avoir aimé une fois, comme nous l'avons vu, et bien passionnément, il a repris le cours de ses penchants; il est revenu aux frivolités de l'amour, et, en définitive, il est probable qu'il ne se mariera pas.

C'est ainsi que tous les roués finissent.

FIN DES ROUÉS DE PARIS.

IMPRIMERIE DE Mme Ve BUZARD,
rue de l'Eperon, 7.